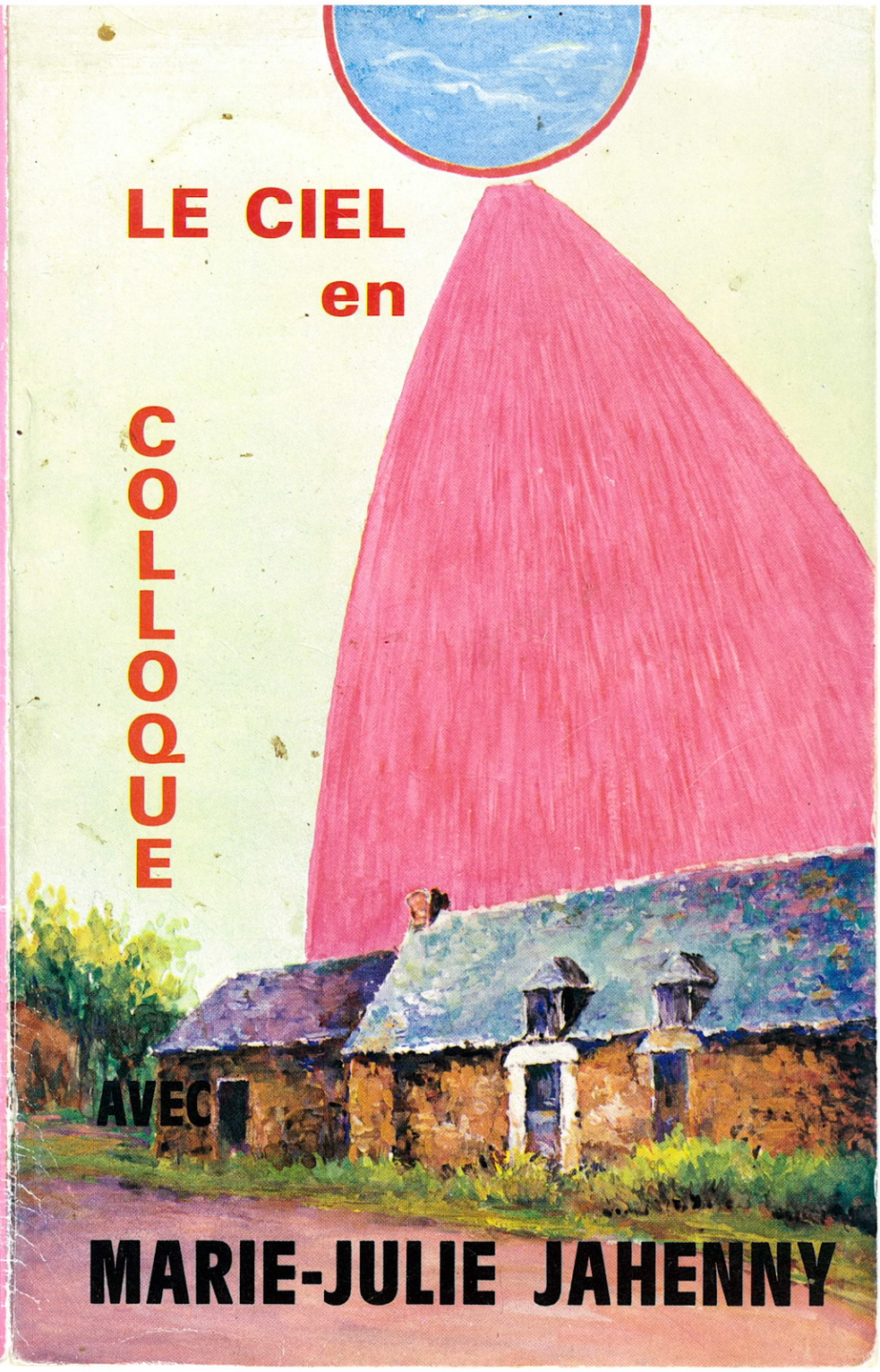
LE CIEL EN COLLOQUE AVEC MARIE-JULIE JAHENNY

LE CIEL en COLLOQUE AVEC



MARIE-JULIE JAHENNY

PH270

22€

RL311M

LE CIEL EN COLLOQUE

AVEC

MARIE-JULIE JAHENNY

Extrait des extases
du Dossier Charbonnier

DU MEME AUTEUR :

MARIE-JULIE JAHENNY, la stigmatisée de Blain

aux Editions RÉSIAC

Pierre ROBERDEL

Maison Saint-Eugène
44600 Saint Marc-sur-Mer

LE CIEL EN COLLOQUE AVEC MARIE-JULIE JAHENNY

2e ÉDITION

Editions Résiac

EX TOTO CORDE
MEO PRO VERITATE

boite postale 6 53150 MONTSURS

Tous droits de traduction réservés pour tous pays.
Reproduction, même partielle, interdite sans l'accord préalable des
Editions Résiac

© BY ÉDITIONS RÉSIAC 53150 MONTSURS FRANCE
DÉCEMBRE 1973

APPRÉCIATION D'UN ANCIEN PROFESSEUR DE THÉOLOGIE

Monsieur Pierre ROBERDEL continue sa mission qui est de mettre à la disposition des amis de Marie-Julie JAHENNY les documents qui leur permettront eux-mêmes de la mieux connaître et de la faire connaître...

Quel lecteur n'a été bouleversé au récit des souffrances de cette âme expiatrice ? Qui n'aimerait à connaître le message qu'elle avait à transmettre ?

Ce qu'elle disait, au cours de ses nombreuses et longues extases, a été noté, sur demande du ciel, par des secrétaires prévenus à temps. De l'énorme masse de documents qui en résulte, ont été extraites les pages du présent livre. Conseils, enseignements spirituels et annonces prophétiques y alternent et s'y entremêlent... D'autres pages encore où l'esprit d'enfance s'épanouit et fleurit merveilleusement en dialogues familiers avec les Saints du ciel...

Ces dialogues instruisaient et formaient l'âme de Marie-Julie et rendront le même service au lecteur de notre temps.

Quant aux pages «prophétiques», apocalyptiques parfois, concernant la Bretagne, la France, l'Eglise, si restreintes soient-elles en ce livre, le lecteur verra déjà, sans doute, si c'est à tort ou à raison que le «transcripteur» et l'éditeur pensent qu'elles concernent principalement notre époque de crise généralisée... La concordance est vraiment impressionnante parfois.

Certes, comme le disait déjà vers 1880 le théologien romain Vincent VANUTELLI, on ne peut savoir, avant la réalisation, jusqu'à quel point Marie-Julie a traduit exactement les «visions» dont Dieu la favorisait. Il y a là, tout au moins, des avertissements que l'on aurait tort de négliger à ce moment de l'histoire.

Ce recueil de documents est réservé aux «Amis de Marie-Julie».

Il appartient à l'Eglise d'en juger l'orthodoxie doctrinale.

Un avenir, qui semble relativement proche, dira si ces prophéties sont venues du ciel ou si ce n'était que rêveries d'une paysanne illettrée.

Nous apprenons avec plaisir que les Editions Résiac vont rééditer le petit livre que Monsieur Ragot, de Laval, avait fait paraître en 1940 sur la pieuse stigmatisée de Blain. Ce livre donne, sous un volume réduit, l'essentiel des grâces et phénomènes mystiques dont fut favorisée Marie-Julie. Il est de nature à atteindre un large public et à procurer la gloire de Dieu par l'intermédiaire de sa fidèle servante.

L'auteur tient également à préciser ici que les dessins des pages 55 et 57, ainsi que les photos des pages 64, 86 et 246 de l'ouvrage «Marie-Julie Jahenny, la stigmatisée de Blain» paru en 1972, sont extraits du livre de Monsieur Ragot.

P. R.

PRÉFACE

Ce livre n'est pas celui qu'on attend. Il en est le précurseur. Il vient aplanir les voies et crier dans le désert : «Pénitence ! Convertissez-vous ! Revenez à l'amour de la Croix, à la dévotion au Cœur de Jésus, à la confiance filiale en la Vierge Marie».

Le livre qu'on attend viendra quand et comme le Seigneur le voudra...

Je ne signe pas les **«Colloques du Ciel»**, car je n'en suis nullement l'auteur, mais l'humble **«tâcheron»** qui ai taillé les pierres et poli le bois d'un édifice qu'un architecte a conçu et fait élever, en dehors de ma chétive personne.

Ce livre est extrait du seul dossier des extases de Marie-Julie Jahenny, laissé par **les frères Charbonnier**. Dans les années qui ont suivi la mort de **la Stigmatisée de Blain**, diocèse de **Nantes**, en 1941, sa confidente et amie, mademoiselle **Trioullier**, gémissait sur la perte irréparable du dossier constitué par les deux frères. Le Seigneur n'a pas permis la disparition définitive de ces documents : ceux d'**Adolphe** sont conservés ; ceux d'**Auguste** ont été mis à ma disposition, après leur découverte, au milieu de l'année 1972.

Ces derniers documents, 200 extases environ, sont les textes originaux, non retouchés, notés au crayon aussi rapidement que Marie-Julie les prononçait dans l'extase. Le secrétaire ne pouvait que s'efforcer de suivre la parole, sans que lui fût laissée la liberté d'y mettre quoi que ce soit de sa propre pensée.

Ce sont les textes les plus intéressants, ceux de la grande période, où l'extatique était sourde, aveugle, paralysée et muette, en dehors de l'extase. Ceux de 1882 précisent la date probable des événements attendus, et leur marche en trois crises, en quatre ans. Nous disposerions encore de quelques années d'une relative tranquillité.

Auguste Charbonnier écrivait calmement, formait correctement les caractères, mais il a fallu en apprendre la lecture. Il y a beaucoup d'abréviations. L'orthographe est souvent phonétique ; les mots les plus usuels sont remplacés par des signes simples dont la signification se révèle à l'usage, par le contexte, sans erreur possible... Le texte est truffé de mots latins très courts ; les terminaisons féminines des adjectifs sont souvent en a. Tout cela, fixé «ne varietur», fait qu'avec l'habitude la lecture courante en devient facile. Il n'y a presque pas de ponctuation.

Voici un exemple concret :

«In sol la flam du S Ept dit amis Dei vs sorez par les lux celi que D met en vos am que l'amor de la + in cet vie est 1 gage de glor éterna celo gardez spes».

Ce qui signifie en clair :

«Dans le soleil, la Flamme du Saint-Esprit dit : amis de Dieu, vous saurez, par les lumières du ciel que Dieu met en vos âmes, que l'amour de la Croix en cette vie est un gage de gloire éternelle au ciel. Gardez l'espérance».

Contrairement à ce qui est dit dans la biographie, **Auguste Charbonnier** habitait Blain, avec sa mère et sa sœur **Eliza.** Plusieurs centaines de lettres, découvertes en 1972, ne nous laissent rien ignorer de leur vie privée. **Adolphe,** contrôleur des contributions à Fontenay-le-Comte, était père d'une fille et de trois garçons confiés à la pension Bel-Air, à Nantes, dont frère Cyrus fut le directeur.

Pendant ses vacances, **Adolphe,** doué, semble-t-il, d'une grande force de caractère, se réservait de noter lui-même les extases. Elles sont écrites complètement... mais pratiquement illisibles. Des noms surnagent tels **«Amérique»,** dont on aimerait savoir ce que le Seigneur en pensait.

Qu'y a-t-il du «tâcheron» dans les textes présentés ? La juxtaposition des divers sujets : on aurait pu trouver un ordre différent. Il fallait transcrire le texte parlé en texte écrit, plus concis et plus harmonieux ; élaguer certaines avalanches d'épithètes ; supprimer des phrases redondantes qui ne font que reprendre la phrase précédente, sous une forme légèrement différente ; répétitions insupportables dans un texte écrit, mais nécessaires dans un texte parlé, pour éliminer tout risque d'erreur. Des périodes interminables et compliquées ont été découpées en plusieurs phrases indépendantes ; les lourds participes présents remplacés, autant que possible, par une autre tournure...

A part cela, il n'y a, certes, pas un mot du transcripteur et, à coup sûr, pas une idée de son cru dans ce qui est présenté au lecteur.

Ce livre est-il celui annoncé par Marie-Julie, dont le texte n'était pas dans le soleil, mais éclairé par lui pour en faciliter la compréhension ? Adolphe Charbonnier croyait qu'il contiendrait la **«grande doctrine»** de Marie-Julie. L'extatique de Blain n'a pas de doctrine différente de celle de l'Eglise de tous les siècles ; mais... qui sait où l'on nous conduit actuellement, en fait de doctrine, et s'il ne sera pas nécessaire, un jour, de revenir à celle de naguère et de toujours ?

Pierre ROBERDEL

***

L'OPINION DU PERE VANUTELLI

SUR LES PROPHÉTIES DE MARIE-JULIE.

D'une lettre d'Adolphe Charbonnier à son frère (non datée, du printemps 1880) :

Fontenay-le-Comte

Mon Cher Auguste,

... J'ai passé toute la journée avec le **P. Vincent Vanutelli.** A la maison de la Retraite, on m'a gardé à déjeûner et dîner avec lui. Puis nous avons couru la ville de Nantes, sans qu'il cherchât à se cacher : Saint-Nicolas, la Cathédrale...

Il m'a plu beaucoup : il est intelligent, instruit, bon enfant au possible, très simple, très ouvert et très gai... Il est persuadé que Marie-Julie est en plein surnaturel divin. Seulement il n'ajoute pas une foi absolue à ses prophéties ; non pas qu'il craigne qu'elle y mette quelque chose de son imagination, mais parce que l'on ne peut savoir, avant la réalisation, jusqu'à quel point elle a traduit exactement les visions. Et, en cela, il a raison.

Les visions sont vraies, mais il peut arriver que, ne les comprenant pas bien, elle les peigne mal. Ses yeux et sa langue lui appartiennent et peuvent errer. Le fond seul est infaillible.

Seulement quel est-il ? C'est l'événement seul qui peut nous l'apprendre. Elle s'est trompée quelquefois dans l'expression de ce qu'elle voyait, de telle sorte que, si nous pouvons toujours affirmer qu'il y aura quelque chose, nous ne pouvons pas dire : ce sera exactement ceci ou cela.

Voilà le raisonnement qu'il m'a fait et **j'ai abondé dans son sens.** Toutes les prophéties en sont là. Celles des vieux prophètes elles-mêmes n'ont été pleinement comprises que lorsqu'elles ont été réalisées.

Il ne faut pas accepter comme vérité ce que dit la Bonne Vierge au sujet de la reddition des sacrements. Elle ne sait de l'avenir que ce qui lui en est révélé à elle-même, et souvent ce sont des espérances, des hypothèses qu'elle exprime, et non des prophéties qu'elle fait. Quand Monsieur Rabine fut nommé, il y a deux ans et demi, elle avait bien dit à Marie-Julie : «Enfin, tu vas faire tes pâques». La Bonne Vierge l'espérait, le supposait, mais rien de plus.

Adieu.

ADOLPHE

REMARQUES

La lettre ci-dessus fut écrite deux ans avant les révélations qui précisent les dates et le déroulement des trois crises en quatre ans.

Au temps où elles ont été données, les révélations, faites par le ciel à Marie-Julie, étaient peu intelligibles. Aussi la consigne était de les enfouir jusqu'au moment où le Seigneur permettrait «leur mise au jour». Les prophéties n'étaient données qu'en présence de deux ou trois personnes, des hommes de préférence. Si un étranger survenait pendant l'extase, le sujet en était dévié.

Seuls l'abbé David et le Père Vanutelli avaient droit d'en recevoir copie. Mais, parfois, l'un ou l'autre des écrivains, par faiblesse ou vanité, en laissait passer quelque chose à des amis trop curieux, au frère Cyrus en particulier. C'était l'occasion de petites brouilles. «Jalousie partout, ma fille», disait la Sainte Vierge à propos de ces minces querelles.

Il semble que l'on puisse penser ceci : il apparaît que les prophéties n'étaient pas pour le temps où elles ont été révélées ; il faudrait les actualiser du jour où elles sont publiées. Leur «bientôt» ne serait vrai qu'en ce troisième quart de notre XXe siècle. Peut-être y a-t-il corrélation entre les étapes des souffrances de la stigmatisée et les étapes des événements douloureux, un siècle plus tard exactement ?

PETIT LEXIQUE

Pour éviter tout travail inutile de recherche, il est bon de donner à l'avance le sens habituel de certains termes, ou expressions verbales employés par Marie-Julie :

Le **Royaume** de Marie, le **Royaume**, la **Fille aînée de l'Eglise, «Celle qui périt de honte»** = la France.

Le **Centre** = Paris. (La capitale de la France n'est jamais nommée, contrairement à tant d'autres villes et bourgades).

«La Ville dont le nom signifie *la Force»* doit être Lyon.

Le Roi = le roi attendu. **Un roi ou des rois** = tout chef d'état, président, dictateur...

La **«salle de l'enfer»** = chambre des députés.

Le **«Lien de la Foi»** = le Pape.

La **«Ville Eternelle»** = Rome.

Les **«Pasteurs de l'Eglise»** = généralement les évêques.

Les **«Apôtres de l'Eglise»** = ordinairement les prêtres.

La **«Flamme»** = le Saint-Esprit.

La **«Colombe»** = le Saint-Esprit, mais pas toujours.

Le **«Sanctuaire»** = la chaumière de la Fraudais.

AUGUSTE CHARBONNIER

LA CUISINE... EN MARS 1973

CHAPITRE I

LA MISSION DE MARIE-JULIE

CONNAITRE ET TRANSMETTRE

Je me trouve devant le soleil radieux de lumière, dans son éclat majestueux.

Notre Seigneur me dit :

«Ma Victime...

– Mon Jésus, j'aimerais mieux pas ce nom. J'aimerais mieux : **Madeleine.**

– Ce nom est passé.

– O Jésus, je me soumets à vous.

– Je lève le voile qui voilait ce soleil, soleil de lumière, de justice, d'espérance, de prodiges, de saintes prophéties».

Je vois ce soleil dans tout l'éclat de sa beauté, tout voile obscur subitement levé. L'âme paraît, devant ce soleil, comme devant le miroir de tous les avertissements divins : il contient tout.

«Je te fais entrer, dit le Seigneur, en possession de ce soleil qui est un don bien grand. Ma gloire en sortira visible...

– Mais, mon Jésus, pendant que l'extase se passera devant ce miroir, je n'aurai point le temps de vous aimer. Il faudra toujours parler, toujours redire vos merveilles. Je n'aurai point une seconde pour vous dire l'amour dont je serai pénétrée.

– Mon amour y sera très large, excepté pour ce qui regarde la justice sans miséricorde, les fléaux sans amour et les punitions terribles. Ces menaces, je te les ferai sentir dans les profondeurs de ton âme.

– O mon Jésus, il m'est avis que, quand je ne verrai que la justice sans amour, je ne pourrai redire ce qui se passera dans le miroir du soleil. Mon âme sera pâmée d'angoisses et je resterai sans parole.

– En annonçant les malheurs, tu ne sentiras pas l'angoisse de ma sévérité.

– Mon Jésus, j'aimerais mieux pas ce soleil et rester simplement dans mon Saint-Noviciat.

– Ce soleil était dans mes vues **avant toi**, avant que ne fussent nés, sur la terre, mes victimes, mes serviteurs et tous mes enfants. Il était dans ma volonté, longtemps avant que ces âmes ne vinssent dans ce lieu où devaient triompher l'opprobre et la Croix.

– C'est bien vrai, mon Jésus.

– Ma victime, si, toi, tu ne vois pas mon amour dans chacune des choses si multipliées et si rapides qui y passeront, considère combien d'âmes seront consolées, combien, dans une seule parole, retrouveront le beau miroir de leur conscience, et un amour qui finira de les embraser pour moi sur la terre.

– C'est vrai, Jésus. J'ai pensé à cette chose ; je ne savais pas si elle aurait été réelle... Mais j'entre dans ce soleil avec une hardiesse bien petite, si petite que le cœur d'un brin d'herbe serait capable de la contenir toute.

– Ne crains rien, entres-y avec joie.

– Je ne refuse point le travail, mon Jésus, mais, moi, je ne fais pas l'ouvrage que font mes frères ; ce sera bien grand pour eux.

– Ma victime, plus que jamais ils éprouveront, dans leurs doigts, une liberté telle que la fatigue ne se fera pas sentir». (1er avril 1880)

«Ma chère enfant, dit la Sainte Vierge, par le don de mon Fils, le don du soleil, tu pourras, du matin au soir,

t'instruire de toutes les connaissances, de tout ce qui se produira au ciel, en enfer, au lieu d'expiation, sur terre et dans tout l'univers. Tu vas entrer dans cette merveilleuse connaissance : tu verras, dans la divinité, toutes les choses du ciel et de la terre. Ce sera un grand moyen de protection pour mon peuple, s'il veut bien s'incliner sous la bonté de ton Bien-Aimé. Tu verras tout, non pas humainement mais divinement.

– Oh ! Bonne Mère, quelle mission ! J'aimerais mieux – mais je n'ai point de volonté – j'aimerais mieux rester dans la simple mission où je suis encore.

– Ma fille, j'admire ta simplicité, mais n'es-tu pas contente de procurer une gloire éclatante à ton doux Sauveur et un bonheur sans pareil aux âmes qui t'aiment ?

– O ma Mère, si c'était pour moi je ne serais pas contente, mais, comme tout se fait par la grâce de Jésus, je me soumets et je me donne à lui».

(16 Mars 1880)

ANNONCER LE NOUVEAU REGNE

Le Seigneur place sur son manteau, devant sa poitrine, trois clous soutenus par trois filets, à chacun le plus beau. Il me dit :

«Ecoute à présent. Voici le partage bien nettement distingué. Je le laisse sur mon vêtement de gloire, pour que tous mes Anges le voient, et qu'en soient éblouis les yeux de mes élus que je veux inviter à m'accompagner du ciel à la terre. Je ne les y place que pour les leur faire admirer, ensuite je te les offre.

«Je vais t'expliquer la signification de ces trois liens au fil précieux :

Le premier te donne, pour mon peuple, le don des dernières prophéties sur l'avenir du monde, jusqu'à l'époque fort avancée du terme des siècles.

Avec le second, je te donne de prophétiser sur le règne des rois de l'univers et sur le **Nouveau Règne** *qui commencera dans la paix, après l'épreuve, et qui ne sera troublé qu'aux avant-derniers temps qui toucheront la fin de la terre.*

Avec le troisième, tu recevras tous mes ordres. Sur ce lien, j'écrirai l'heure où il faudra que mes serviteurs se dirigent, pour ma gloire, sur la terre où pleure le martyr de l'Eglise».

(2 Mars 1882)

Aujourd'hui, comme au temps de Jésus, Dieu a envoyé sur terre des avertissements graves. Plus que jamais il a présenté à son peuple l'éclat de sa justice et sa miséricorde. Il l'avertit que le temps présent marche sur sa dernière roue, prête à se rompre, tant elle marche vite dans ses annonces.

Le Seigneur s'est servi de sa servante pour prévenir son peuple des affreuses ténèbres. A l'époque de ses premières révélations, elle n'a pas vu aussi bien qu'aujourd'hui. Ce qui s'y ajoute est effrayant.

«A cette heure, le ciel fait couler ses avertissements. L'autre servante de la Sainte Vierge, sur la Montagne[1] git sur la croix, au milieu de tortures, en vue d'adoucir la douleur profonde qui atteint, presque déjà, le *«Lien de la Foi»*. Elle répète dans les chaînes de ses douleurs :

«Seigneur, qu'arrivera-t-il à celui qui gouverne votre Eglise ? »

«Priez, mes enfants, priez, priez ; il n'y a plus d'autre remède ; il n'y a plus d'autre espérance. Si, jusqu'ici, une lueur d'espoir a lui, à travers les nuages épais et sombres, cette lumière va s'éteindre par ce qui se prépare. Le monde fait un pas de plus vers l'abîme, un pas sans retour : tout s'approfondit pour des jours de douleurs, jours longs par leurs maux intolérables, longs par leur affreuse frayeur et la destruction du peuple. Ce royaume ne conservera qu'une

---

1. Sans doute Mélanie de La Salette.

poignée de monde planté si loin à loin, que les sifflements des voix les plus fortes ne pourront s'entendre sur cette terre de désolation. Les justes auront pour arche de protection les Cœurs de Jésus et de Marie».

Paroles de la Flamme triste du Saint-Esprit.

(19 janvier 1881)

LES PAROLES DE L'ESPRIT-SAINT DOIVENT PASSER

La Colombe me dit :

«Je suis l'Esprit-Saint. J'ai, de tout temps, répandu la lumière nécessaire en tous les cœurs. Aujourd'hui encore, je cherche des cœurs d'apôtres pour les embraser du feu de mon amour...

De tout temps, j'ai enseigné le droit chemin, soit sur les sujets religieux, soit sur les temps et les époques redoutables. J'ai donné mes lumières aux petits, aux grands et aux rois. J'ai partout ma part, avec le Seigneur, dans ses œuvres. J'ai éclairé tous les temps de mes révélations. J'ai levé les voiles, afin de laisser voir au peuple de bonne foi, dans une clarté parfaite, la gravité des maux, comme les joies du bien.

Les promesses du Roi Eternel touchent presque le moment solennel où des multitudes d'âmes, bonnes ou mauvaises, vont se lever à peu près sur tous les points de la terre. Beaucoup seront exilées, après qu'elles auront montré nettement le chemin des grands maux, et qu'elles auront expliqué la durée du choix des hommes misérables.

Quand ceux qui travaillent à la ruine de toutes choses se croiront près de remporter la victoire, c'est à ce moment que la voix du ciel terrassera leurs projets et révèlera l'appel et la venue du **«Destiné du Seigneur»**. Ces voix ne viendront pas directement du ciel, mais des âmes, par leur bouche mortelle.

Amis de Dieu, j'apporte le flambeau qui coule, goutte à goutte, au fond de cette âme et de ce cœur – dans ton âme – comme une rosée, chaque matin. **Il faut que pas une parole de mes grandes confidences ne passe inaperçue.** Toutes mes paroles, également nettes, iront à fond sur l'objet pour lequel elles ont été créées. **Elles devront être répandues sur le peuple du Seigneur et sur toute âme fidèle.**

Le Seigneur ouvre plus larges les portes de ce haut-lieu, pour que brillent de nouvelles lumières. Ces lumières doivent couler sur mon peuple. **Le ciel va mettre vos enfants dans un monde nouveau.**

– Merci Colombe. Je suis toute disposée. Que tout soit au gré de vos saints désirs !»

(7 mars 1882)

MISSION DES COLLABORATEURS

«Qu'on est bien ici, dit Saint Jean ! Si j'étais né à cette époque où mes frères travaillent pour le Seigneur, en un temps difficile, que je serais heureux de venir délasser leurs mains en prenant leur plume, parce que le Seigneur la dore de son amour et lui enlève toute pesanteur !» (1880)

Le 12 janvier 1880, le Seigneur affirme que les frères Adolphe et Auguste Charbonnier «écrivent bien juste les extases».

«Depuis longtemps, dit le Seigneur, j'ai décidé que, pour travailler à mes paroles, il n'y aurait plus que des hommes. Désormais, plus que jamais, personne autre que mes serviteurs ne récoltera mes paroles. Je ne veux pas de sœurs pour les graver sur le papier.

Je le déclare de nouveau : je ne veux plus personne du côté des sœurs de la Croix, plus que les cœurs de mes victimes et serviteurs» (1882).

Exception semble faite pour Madame Grégoire.

Les voix de plus de vingt mille démons répètent :

«Désormais, il n'y a plus à passer de nombreuses semaines avant que nous puissions paraître sur la terre, pour nous emparer du grand nombre des pécheurs qui nous ont livré leur âme. Essayons encore un effort : celui de disperser, autant que possible, ces troupes qui campent à la Fraudais».

Ils disent fort bien ce nom, et avec une rage... L'un de ces monstres dit aux autres, en désignant ce lieu où le Christ se prépare à donner, dans un travail sans repos, les plus hautes connaissances, il dit, ce monstre :

«Il faudrait semer la division pour disperser ces travailleurs. Il faudrait ranimer les ennemis afin de triompher de cette chose qui persiste, ameuter contre elle des centaines d'ennemis».

(19 Janvier 1881)

Le Seigneur dit :

«J'ai mes étrennes pour toute l'armée que j'emploie, chacun selon son métier. J'ai la semence qui produira **du pain pour tous.**

– Oh ! J'ai vu votre Père en bénir tous les grains. Il a dit : voilà le pain des ouvriers du Seigneur.

– Mes amis, je me chargerai de vous trouver une belle résidence de paix. **Peu après le printemps,** il faudra sortir du bonheur de dessous ce toit qui va prendre une renommée bien grande. Mes serviteurs n'auront qu'à se glorifier du retentissement des paroles que voici :

«Oh ! que les secrets des hommes que nous avons méprisés et dont nous avons détesté le sort, oh ! que ces secrets, que leurs mains ont recueillis, étaient beaux ! Que les paroles, que leurs cœurs ont entendues, étaient ravissantes !

– Bon Jésus, ils ont tous mérité la récompense.

– Mes enfants, rien n'interrompra mes desseins que je veux continuer à travers les grands bouleversements de la terre. Je veux me servir de mes ouvriers pour l'utilité d'une noble royauté de foi.

– Merci, divin Jésus.

– Mes enfants, j'apporte aussi l'étrenne qui va couronner la plus haute partie de la Bretagne. D'autres suivront... Je vais désigner l'heureux jour où s'embarqueront, de Bretagne, les coopérateurs du salut. Ils iront prêter main forte au règne le plus heureux».

– «O frère, dit Marie-Julie, un **Te Deum** est chanté par la voix des combattants, et les troupes célestes se joignent à leur chant mortel. Oh ! que c'est beau ! Je vois passer l'étendard blanc, au long et au large de cette terre que les bretons ont rendue, et d'autres, non bretons, des Français, au cœur noble et généreux, venus avec **le Sauveur**».

(28 décembre 1882)

Dans cette extase, il semble qu'il soit fait allusion au fléau qui détruirait les récoltes. En Bretagne la moitié des moissons serait épargnée, et cette province serait une résidence de paix pour les amis du Seigneur.

«**Après le printemps, il faudra sortir de dessous ce toit...**» sans doute l'annonce voilée de la cessation du travail des frères Charbonnier. D'eux nous n'avons plus rien après 1882[1]. En février 1883, il y a brouille provisoire entre les frères Charbonnier et la mère Jahenny, poussée par l'abbé David ; à l'instigation peut-être de madame Grégoire et certainement de prêtres amis qui admettent difficilement une intrusion de laïcs dans les choses divines. «Jalousie partout, ma fille», disait la Sainte Vierge et aussi aboutissement des efforts de Satan.

Il devrait y avoir un message de la Fraudais à faire parvenir, en temps opportun, au **Sauveur de la France.** Demeure-t-il encore enfoui quelque part, ou ce qui est dit dans les derniers mois de 1882 suffit-il ? Mystère pour l'instant.

En 1894, Adolphe Charbonnier recevait de la part de la Sainte Vierge et de saint-Michel, confirmation de l'authenticité de sa mission passée.

A Pâques, Marie-Julie a dit qu'elle priait tous les jours à l'intention de «mon cher père Adolphe». La Sainte Vierge lui a déclaré :

---

1. Il paraît que le Dossier principal se poursuit jusqu'en 1888.

«O ma fille, j'aime tous les enfants de cette famille ; j'ai toujours un regard de tendresse pour tous, mais en particulier pour mon fidèle serviteur. Mon divin Fils le garde toujours, dans ses grands desseins, pour la récompense. Je lui envoie ma très sainte bénédiction. Pour mon second serviteur, toujours prière et grande confiance. Saint Joseph vous bénit avec tendresse».

Le jour de la Saint Michel (1894) Marie-Julie a prié l'Archange pour Adolphe :

«Le Seigneur, dit-il, prolonge ses heures de miséricorde mais les grandes paroles qu'il a révélées à son serviteur s'accompliront, et les lieux désignés seront frappés de rigueur et de justice. Le Seigneur n'en a rien diminué. Mes serviteurs fidèles ont écrit les menaces et les terribles châtiments ; je t'assure que la **parole du Seigneur s'accomplira**. Jésus a longuement et intimement parlé à ses deux bien-aimés serviteurs. Leur nom reste écrit au pied de l'étendard de la Croix».

(Documents Grégoire, sans signature, écriture inconnue).

MISSION DE VICTIME

La mission de Marie-Julie est de rappeler la doctrine de l'Eglise et d'annoncer les châtiments futurs. C'est aussi de souffrir, en expiation des péchés des hommes, et en vue d'adoucir la terrible épreuve qui attend le monde.

«Pensons au ciel, ma fille.

– Oh ! Bonne Mère, la place n'est réservée qu'aux élus et, moi, je ne suis que **ver moulu, pâture des vers** et indignité !

– Ma fille, il faudra désormais que je parle clair.

– Tout ce que vous voudrez, ma Mère.

– Vois-tu venir la fin de l'exil ?

– Je ne dis pas que je la vois... Mais je la sens par l'affaiblissement des forces humaines.

– Moi, ma fille comment pourrais-je faire ? Comment venir dire adieu à ta famille, à tes parents, à tes amis, à cette terre où tu as vécu ?

– Oh ! ma Mère ne vous gênez pas. Cela ne fera pas de mal ; au contraire, cela me réjouira tant que ma joie deviendra jubilation.

– Voilà pourtant l'approche de la séparation ! Moi, je descendrai encore en ce lieu, mais tu n'y seras plus.

– O ma Mère, j'y serai encore... Je vous suivrai partout. Je vous aimerai tant que vous ne pourrez aller sans moi.

– D'un côté, je suis bien consolée mais, de l'autre, je vois s'envoler l'appui des pécheurs. **Je vais enlever de la terre le manteau qui retenait la foudre qui l'écrase...** Ce qui me console, c'est que mes zélés serviteurs publieront bien haut ta gloire».

(29 septembre 1880)

Marie-Julie acceptera de vivre encore... pour le salut des pécheurs, et cette acceptation se renouvellera de nombreuses fois... jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

La Colombe dit :

«Je suis la troisième personne divine, envoyée par le Fils, qui est la seconde. Je commence par la parole du saint Évangile : que la paix soit avec tous les enfants du Seigneur, plus profonde et puissante que jamais !

Toi, écoute maintenant. Je suis envoyé pour te préparer aux grâces infinies du Fils Eternel. **Tu sais qu'il va falloir souffrir.**

– Esprit-Saint, je ne refuse pas, je suis toute soumise, mais la part de souffrances est déjà bien puissante dans toutes les parties de ma chair mortelle.

– Les trois jours de la semaine prochaine *(époque du carnaval)* te seront, chacun, un jour de larmes et comme un martyre déchirant, quelque chose de la terreur de Dieu.

– Colombe, je n'aime pas bien cette voie, mais je me soumets.

– Je t'avertis, avec la plus grande charité, de demander la prière des ministres du Seigneur, de ses serviteurs et de ses servantes, non dans la crainte que tu ne succombes sous les dures épreuves, mais pour que, par ces prières, je puisse, chaque matin, t'apporter une rosée fortifiante pour les combats de toute la journée.

– Divin Saint-Esprit, je n'ai pas besoin de demander secours. Tous les chers **Amis de la Croix** me le donnent déjà dans leur immense charité.

– C'est pour faire plaisir au Seigneur et consoler son cœur que je te prie de demander ce secours.

– Je veux bien. Oh ! je veux bien.

– Chers Amis de la Croix, soyez sans crainte : c'est le dernier effort avant le triomphe.

Toi, ce n'est pas sur terre qu'à tes yeux doit se lever le triomphe de l'Eglise. Tu seras plus haut que la terre, là où il n'y a plus ni larmes ni tristesse. C'est en fendant l'air triste de la terre que ton âme sera emmenée par le Seigneur, par sa sainte Mère et les Anges. A cette heure tu entendras des cris de douleur[1] dans le souffle des airs. Ces gémissements ne te quitteront qu'à l'entrée du ciel».

(16 février 1882)

«Je pleure, ma fille, sur ce trépas qui ne te défigurera pas, au contraire.

– Consolez-vous, Mère chérie, le trépas est l'entrée d'une vie glorieuse.

– Mais, ma chère enfant, qui m'aimera ensuite ?

– Je vous aimerai encore au ciel. Mais ce sera avec mon âme, puisque je n'aurai plus de cœur».

Le Seigneur sourit de ses yeux rougis par les larmes.

«Mon Amour bien-aimé, avez-vous de la peine ?

– Qui portera ma Croix après toi ? Qui fermera mes blessures ?

---

1. Marie-Julie est décédée le 4 mars 1941.

– C'est vrai, mon Jésus, j'ai soufflé bien des fois sur les plaies de mon crucifix.

– *Qui sera l'abri des pécheurs ?*

– La Sainte Vierge n'a-t-elle pas un grand manteau ? N'est-elle pas miséricordieuse ?

– Qui donc prendrai-je pour faire ma sainte volonté ? Qui donc souffrira avec moi, du jeudi au vendredi, surtout le vendredi-saint ?

– Mon Amour, que d'amis veilleront, avec nous, toute la nuit du jeudi au vendredi. ! Ils seront avec vous. Voyez, Seigneur, si vous ne trouverez pas des amis capables de vous plaire !

– Qui boira avec moi le calice des ignominies ?

– Ah ! mon Amour, en ce moment que d'amis sont abreuvés du calice d'amertume ! Ils s'associeront aux tourments de votre sainte Passion.

– Oh ! ma victime, quelle joie ! Tu m'embaumes tout entier.

– Mon cher Amour, je n'ai rien pour vous plaire, mais j'ai un cœur qui vous aime. Mon seul désir est d'aller au ciel.

– Eh bien ! tu vas t'y reposer ma victime... «**Marie-Julie du Crucifix !**» Bientôt je ne redirai plus ce nom.

– Mon Jésus, vous le redirez au ciel.

– Mais qui trouverai-je pour te remplacer, toi si soumise ?

– Mon cher Amour, choisissez donc parmi les amis. Vous trouverez des cœurs aussi soumis.

– Qui fera ma crèche à Noël ?

– Les amis la feront pour vous recevoir.

– Ma victime, je ne veux plus te quitter... Tu as donc un si grand désir de venir au ciel ?

– Mon Sauveur adorable, mon désir est soumis aux vôtres.

– **C'est toi qui sur terre retiens ma justice.** Comment peux-tu désirer venir au ciel ?

– Je ne désire que votre désir. Ce que vous voulez, je le veux. Je n'ai point de volonté.

– Repose-toi. Je vais te composer une douce prière.

– Pourquoi, mon Jésus, aujourd'hui êtes-vous si doux ? Depuis le temps que je vous cherche inutilement !

– Ces trois premiers jours de la semaine m'ont été si agréables ! **Tu as tant souffert avec moi** que je ne puis te quitter !

– Mais, mon Amour, vous êtes toujours avec moi, puisque vous êtes partout.

– Tu as tant souffert et tant pleuré que ton cœur me plaisait et me consolait.

– Seigneur, je n'ai rien fait, c'est moi qui vous remercie. Mon âme surnage dans un étang de paix et de consolation».

(7 mars 1878)

Notre Seigneur avait, dans sa main, une chaîne forte et grosse, aux mailles bien solides. Il me dit :

«Cette chaîne est la chaîne de l'Eglise. **La fin de ta mission sera de souffrir davantage pour mon Eglise** que la lutte ne doit plus laisser en paix. La paix du temps présent sera fort courte, et va se changer en deuil profond, en soupirs de tristesse».

Notre Seigneur ajoute :

«Je veux que cette chaîne te soit passée à travers le cœur, comme la lance m'est passée à travers le corps.

Tous les coups portés à l'Eglise retentiront dans ton cœur ; tu les sentiras. Les insultes et tout ce qu'on lui fait souffrir, tu les sentiras.

Le poids que tu ressens très souvent, comme une pierre pesante qui t'enfonce le cœur, c'est le poids de tous les maux de mon Eglise. Avec tous mes élus, tu m'aideras à expier les offenses contre cette sainte mère. Ce que je souffre, tu le souffriras en tout».

A propos de cette chaîne, par laquelle tous les maux de l'Eglise ont une correspondance dans notre cœur, Notre Seigneur disait :

«J'attache la chaîne de ma sainte Eglise à tous les cœurs chrétiens afin qu'ils restent fidèles **quand viendra le grand coup où la foi chrétienne sera reniée par ceux qui la prêchent.** Le nombre en est si grand que mon divin Cœur n'a jamais été plus affligé».

(Madame Grégoire[1], 27 octobre 1884)

AVEC D'AUTRES ÉPOUSES DU CHRIST

J'entre au livre d'or et je lis ceci :

Fidèles victimes et serviteurs, vous attendiez, presque au milieu de la douleur, la transformation de la terre... Ce temps existe depuis neuf ans[2], sous l'empire de ma puissance. Pour toi, ma fille, reçois la lumière qui t'est nécessaire pour accomplir fidèlement les desseins du Seigneur.

Chers amis, en sa sagesse infinie, le Seigneur a réuni ses fidèles instruments. Il leur destine ses paroles à garder dans le silence, avant que la voix ne soit donnée à tous les cœurs présents, un jour qui ne saurait tarder.

La Colombe dit :

Consens-tu, ma fille à **changer** tes épines douloureuses[3] avec celles que je t'offre et qui seront différentes, en leurs douleurs, de celles d'aujourd'hui ?

– Divin Saint-Esprit, celles que vous m'offrez me paraissent si riches qu'il n'y a que des cœurs parfaits qui puissent les mériter.

– Comptes-tu pour rien ce que tu as souffert ?

---

1. Tout texte non signé est extrait du Dossier Charbonnier.
2. Marie-Julie stigmatisée en mars 1873.
3. Allusion à la prochaine transformation de la couronne d'épines de Marie-Julie.

– Saint-Esprit, je n'ose pas dire que je compte pour quelque chose, tant mes péchés ont été grands. Ce que j'ai souffert ne suffit peut-être pas pour les effacer.

Je lis au livre d'or :

Fidèles victimes et serviteurs, j'active, au feu de ma puissance, une belle *«mûraison»* en ce milieu de printemps. Il faut un **cortège d'épouses** qui aient prié pour la résurrection de cette terre perdue, perdue sans moi... Il faut un cortège d'épouses qui aillent chercher, en triomphe, **l'illustre sauveur**[1] et le conduisent jusque sur les murs qui forment la **salle de l'enfer.**

... Je lis encore :

J'ai hâte de donner le repos à celle qui souffre et prie depuis des années, sur **la terre étrangère.** Après dix ans de douleurs sur la croix – dix ans et quelques mois – je déverse en son cœur les secrets que recueille un père... C'est la sœur étrangère qui déverse, dans le silence, ces secrets à un pasteur qui est sur la croix et crucifié par les clous du Sauveur[2].

J'apprête son âme pour le festin des noces éternelles. Je la fais mûrir, en ce moment, sous un déluge de tortures, quand je lui manifeste la rigueur de ma justice qu'elle répète sans cesse. Il n'est plus possible d'apaiser Dieu en sa justice. C'est le refrain qui, depuis dix-huit mois, sous son humble toit, résonne hautement dans son cœur.

Je lis encore :

J'entr'ouvre le cœur de celle qui a reçu les communications sur la montagne de La **Salette** et j'y fais passer le sommeil, ce sommeil au fond duquel la voix parle, quand l'humanité n'est plus présente.

– Oui, c'est l'extase.

---

1. Des épouses qui méritent à l'avance le triomphe du Roi qui se rendra sur les ruines de Paris.
2. La sœur de la terre étrangère désigne ordinairement Louise Lateau, de Bois-d'Haine en Belgique.

– Je vais y répandre de grandes mais peu longues communications. Je vais me présenter et frapper à son cœur. Chers amis, en peu de temps, vous en bénirez mes paroles divines et éternelles. Elle aussi a, enfermées en son cœur, trois paroles au sujet du sauveur futur. Ce royaume fut sa terre natale et le lieu de sa naissance[1].

– Oui, mon Jésus, elle était française.

– Tous les maux vont tomber dans son cœur. La terre où elle habite *(peut-être :* habita) sera moins heureuse que d'autres de ce royaume, mais le printemps s'ouvrira, pour cette terre, à l'heure du déchaînement.

Je prendrai mes épouses pour marcher à la rencontre de l'homme qui rendra le bonheur aux familles, aux enfants et vieillards qui auront été bons et chrétiens.

Je suis au bout, non au bout du livre, mais de la page. Le bon Jésus dit : «Reposez-vous, par pitié... mais le livre reste ouvert».

(21 mars 1882)

MISSION POSTHUME DE MARIE-JULIE

Je lis :

Je vais préparer les troupes qui m'accompagneront de la terre au ciel, je vais faire se lever le jour où il n'y aura plus de ténèbres. La nuit ne régnera pas tout le temps que je vais passer sur la terre. Je ferai oublier à mon peuple les terribles combats qui ne finiront que quand j'aurai envoyé **un avertissement** très beau. Ce dévoilement lumineux fera pressentir à mon peuple qu'il est à la porte des grands jours qui ne se fermeront que quand la terre sera restée orpheline. Ce sera le commencement du grand déluge...

---

1. Mélanie Calvat, née en France, dans l'Isère, à Corps, a passé de longues années en Italie.

MARIE-JULIE JAHENNY

19 JUIN 1919

MARIE-JULIE VERS 1880

Après cela je lis :

Je n'ai pas dit qu'aux avant-derniers jours tes yeux mortels verraient se lever cette étoile... Mais aux portes de mon ciel, en ce haut transport, je la ferai lever à l'œil de ton âme, comme à l'œil de tous mes enfants. Ceux-ci seront invités à regarder ce message fidèle qui apportera le salut au travers des combats.

Je lis encore :

Selon les désirs ardents de ma puissance, **tu viendras, de temps à autre, soutenir l'espérance** de mes apôtres et de mes serviteurs ; en attendant que l'homme de leurs désirs ne lève enfin le voile... Quoique trônant à jamais dans mon ciel, mes ordres suprêmes ne te seront pas suspendus pour mon peuple en attente. Je t'enverrai, de temps en temps, annoncer la bonne nouvelle. **Du haut du ciel tu descendras** jusqu'au milieu de mes serviteurs qui auront à refaire un travail double de celui d'aujourd'hui...

(7 mars 1882)

Du ciel tu verras le triomphe de l'Eglise planer sur le front de mon vrai serviteur, **Henri de la Croix** : son nom est écrit au livre d'or. Il viendra consoler l'indigence, renouveler le sacerdoce dévasté, affaibli et tombé comme une branche sous la scie de l'ouvrier. Sa charité renouvellera le sacerdoce, relèvera les statues de ma Mère, fera remonter les calvaires insultés et réduits en lambeaux.

L'âme innocente du fond de la Bretagne sera, pour le serviteur de la Croix, la messagère des ordres d'En-Haut.

(14 février 1882)

Je lis au livre d'or :

Toi, déjà, tu auras pris place sur un trône, dans les charmes du bonheur éternel ; mais je fendrai le ciel pour te laisser voir le spectacle du triomphe glorieux.

Après ce triomphe, le Pasteur fidèle posera sa main consacrée sur la tête de celui que le ciel aura conduit et amené, par une voie miraculeuse. A ce moment, il sera

difficile de trouver de grands Pasteurs[1] car le vide sera si profond qu'une partie de la terre sera comme des lieux inhabités.

Mon dessein est, qu'après qu'il aura reçu la sainte bénédiction, il s'achemine, avec mes nobles défenseurs, portant la bannière blanche, jusqu'à ce lieu **d'où sont sortis les messages de salut**, jusqu'à ce **sanctuaire**[2] où déjà mes dons sont au comble de toute gloire.

L'appelé de ma puissance y déposera la bannière blanche, le signe de sa victoire. Avec larmes, il y louera ma bonté, adorera ma divine Majesté, en se frappant la poitrine et en plaçant son visage contre terre.

Cette fête, désirée dans les acclamations, ne sera plus pour réjouir tes yeux. C'est de plus haut que tu verras l'allégresse des nobles familles. Tu verras l'éclat de ma gloire les revêtir. La sublime envie de ton âme, sortie de la terre, serait d'y revenir pour partager cette allégresse.

(9 février 1882)

DEUX VIEILLARDS... POUR PLUS TARD

«Ma fille, *dit la Sainte Vierge,* un grand coup sera porté aux églises de la Ville Eternelle. Ce sera l'ouverture de l'heure fatale.

Les perles et diamants qui immolent chaque matin la sainte Victime ne seront pas sur cette terre, dans ce coup fatal. Elles seront ici, toutes deux. Deux autres perles...

Mère Grégoire, ce sont deux vieillards et je vais vous les dépeindre...

...Ces deux nouveaux apôtres, *dit Jésus,* que je te montre ici, serviront d'appui, avec l'Etoile et la Pro-

1. Des évêques.
2. Le sanctuaire, c'est la chaumière de la Fraudais dans le langage des extases.

vidence[1], et porteront mes paroles dans la Ville Eternelle avant le couronnement de l'âme que je vais glorifier après l'épreuve.

Notre Seigneur dit :

Regarde bien ceux que j'aime. Un jour tes yeux, avant de s'éteindre, pourront reconnaître ces traits...

Il dit :

Un jour, un jour, ô âme prédestinée, tu conduiras la grande lumière de mon œuvre, portant ses secrets graves et divins au Père souffrant et crucifié, **le Lien de la foi.**

Sous peu tout sera révélé. Des voies s'ouvriront que personne, en ce moment, ne peut connaître. Elles seront de solennelles consolations.

– Voilà ce que j'ai réellement vu, *ajoute Marie-Julie.* Notre Seigneur était bien consolé en contemplant ces deux beaux visages que je n'ai jamais vus, ni connus et dont, *ventiers*[2], je n'ai jamais entendu parler».

(Mme Grégoire, 27 octobre 1884)

---

1. Le Père Vanutelli et l'abbé Daurelle qui recevaient à Rome copie des extases de la Fraudais.
2. «Ventiers» : *peut-être* dans le patois de Blain.

CHAPITRE II

EN MARGE DE L'ÉVANGILE

Ce qui suit ne doit pas être confondu avec l'évangile officiel reconnu par l'Eglise. Nul ne sait la part d'historicité que peuvent contenir ces pages. Il faut les considérer comme des récits destinés à nourrir la piété des chrétiens.

APRES LA CONCEPTION DU SAUVEUR

La Sainte Vierge, poussée par la puissance du Père qui l'avait prédestinée à être la Mère du Sauveur, priait avec une joie qui était comme une fournaise dans son cœur.

Il était juste que, portant le pain des âmes, elle en fut la première nourrie spirituellement. Après la divine conception, le cœur de Marie savourait délicieusement chaque jour le goût du Pain sacré.

Elle voyait grandir le divin Messie, en la crèche de ses chastes entrailles, comme un épi chargé d'une multitude de grains et, dans sa main adorable, elle vit souvent comme la grappe de la vigne. Par là le divin Enfant semblait déjà dire à son peuple : **je serai la vigne et vous serez les branches...** Son Cœur adorable était le champ divin où se trouvait une multitude innombrable d'épis. La farine en sortirait, sur la Croix, avec le jus du raisin.

Après la conception du Sauveur, la Sainte Vierge voyait tout comme dans un miroir de lumière. Sa joie était extrême quand elle pensait que les âmes deviendraient

d'autres ciboires où seraient enfermés le Corps et le Sang de Jésus. Ce serait comme un ciel brillant au dedans des âmes. Quelle joie l'inondait !

La Flamme dit :

«Les corps humains, comme les âmes, sont destinés à devenir une source de merveilles quand les dons de Dieu touchent leurs membres... Si le chrétien pouvait, des yeux du corps, voir les merveilles qui s'opèrent en son âme par la réception du Pain sacré, la vie humaine deviendrait impossible. Il faudrait que le Seigneur lui donne un corps d'ange pour porter ce vase précieux qu'est devenue son âme immortelle».

(26 janvier 1882)

NOEL

Dans le ciel, le Père Eternel décrit la gloire de la naissance de l'Enfant Jésus. Il dit :

«En venant sur terre, il apporte la joie à son peuple. Quand il est venu, je l'ai entouré de grandeur, de puissance et d'amour».

A l'étable, la Sainte Vierge fut la première à adorer le beau visage de l'Enfant divin : des larmes coulaient lentement de ses yeux et, à peine touchaient-elles la paille du berceau, qu'elles se relevaient toutes transfigurées.

Pendant que Joseph et Marie adoraient l'Enfant, des cantiques angéliques, pleins d'allégresse, faisaient couler des larmes des yeux du divin Messie, et la Flamme dit :

«En pleurant, à peine né, sur la paille, il annonçait que la vie du chrétien ne serait qu'une vie de larmes et de gémissements. L'Enfant levait son petit bras, à peine vêtu de linge blanc, et portait sa main droite sur son cœur. Il en sortit un rayon, jusqu'au visage de Marie et de Joseph inclinés sur le berceau. Déjà il annonçait que son Cœur serait la source de tous les prodiges».

(21 décembre 1882)

LA PESTE EN EGYPTE

Quand la Sainte Vierge dut fuir, avec Saint Joseph, vers la terre d'Egypte, c'est là que, pour la première fois, son Cœur fut brisé d'une blessure qui ne devait plus se fermer.

Joseph était moins sensible que Marie. Plus facilement qu'elle, il se contentait de souffrir intérieurement. C'est qu'il n'avait pas goûté et senti tout ce que la Vierge avait déjà éprouvé.

Lors du séjour en Egypte, une peste violente[1] se leva sur ce peuple. La Sainte Vierge se dépensa jour et nuit auprès des affligés. En cette terre, beaucoup de gens faisaient, à la Sainte Famille, des présents que la Sainte Vierge vendait pour soulager les misères...

Dans les deux dernières semaines, la peste redoubla de force. Joseph et Marie donnèrent le peu qu'ils possédaient, au point de manquer eux-mêmes de la nourriture nécessaire. Jésus, tout petit enfant, les consolait :

«Nous ne manquerons de rien en cette terre, *disait-il.* J'ai toutes les puissances. Donnez jusqu'au peu qui nous reste. Ce temps de souffrance sur cette terre ne sera pas long».

Ces paroles consolaient ses parents et ceux-ci s'en servaient pour exciter le pauvre peuple à espérer la fin prochaine de ce malheur.

(14 mars 1882)

---

1. Voir l'épisode de la peste à Héliopolis d'après la vie de la Sainte Vierge (Marie d'Agréda, édition Saint Michel-Saint Céneré, p. 180).

DANS L'ATELIER DE SAINT-JOSEPH

Je vois Saint-Joseph debout, vêtu de gloire éclatante, le lys penché sur sa poitrine...

La Flamme me dit qu'il était l'homme parfait.

Issu d'une race riche et florissante, il s'abaissa jusqu'à devenir l'homme le plus pauvre et le serviteur le plus humble. Il prenait très peu de repos, et ses heures s'écoulaient dans l'oraison. Les Anges se tenaient à ses côtés pour recueillir la rosée de ses dévotions multipliées. Sa prière était comme un encens qui monte vers le ciel. Il n'avait, du matin au soir, qu'une seule pensée : la présence éternelle de Dieu.

Saint Joseph, le plus âgé de la sainte Famille, se sentait poussé à se placer sous l'obéissance de Jésus et de Marie, bien qu'il portât une chevelure blanche et des rides sur le front. Il ne conversait que très peu avec les gens, si ce n'est avec ceux qui lui donnaient son pain avec le travail.

Une femme habitait tout près de l'atelier où, souvent, ils se réunissaient tous les trois, lui, Jésus et Marie. Cette femme, poussée par une jalousie coupable, vint insulter Joseph qui se trouvait seul dans son atelier. Devant les invectives de l'étrangère, il laissa tomber son outil, leva les yeux au ciel, en adoration de l'Eternel Infini, et ne répondit que cette parole :

«Ma sœur, si tu savais les dons de celui qui fréquente cet atelier et ose, de ses mains de Créateur, remuer l'instrument dont je me sers, si tu connaissais ses dons, tu respecterais ce lieu et ma vieillesse».

Jésus résolut de punir cette insulte criminelle, mais Joseph le supplia de faire miséricorde et obtint son pardon.

LES DOULEURS DES DEUX CŒURS

Je vois, des yeux de l'âme, deux grandeurs de douleurs réunies : celles de Jésus et celles de Marie. C'est comme deux fleuves qui se rencontrent dans leur immensité et n'en font plus qu'un, plus étendu que l'univers entier.

En la mer de ces douleurs réunies, je ne vois plus qu'une seule et même douleur. De ses flots j'entends s'élever deux plaintes confondues :

«Nos douleurs sont aussi grandes l'une que l'autre. Elles s'exhalent de l'âme de la Mère aussi profondément que de celle du Fils».

Je vois, des yeux de l'âme, deux Cœurs vivants, présents et visibles, concentrés au milieu d'une agitation de mille douleurs.

Bien que de même grandeur, celles de la Mère se distinguent de celles de Jésus : c'est que Marie devra vivre après que son Fils aura consommé son sacrifice. En continuant de vivre, c'est sur terre qu'elle verra se multiplier les outrages contre son amour, alors que Lui sera à la droite de son Père. Elle verra la lâcheté des chrétiens à l'égard du Sauveur immolé pour leur salut. Sur terre, elle verra ses bienfaits méconnus et sa Majesté injuriée. Aussi les douleurs paraissent plus grandes dans le Cœur de Marie.

Il y en a une autre : celle de demeurer à la charge de l'apôtre qui l'adoptera pour sa mère et la gardera dans sa maison. Cette douleur surpassera les autres en longueur, puisqu'elle la suivra jusqu'à sa mort ; elle qui aurait tant désiré accompagner son Fils dans la gloire et s'asseoir à ses côtés !

Dans la vision, la Sainte Vierge me paraît inconsolable de voir son Jésus se soumettre à tout, non seulement aux

supplices de la Passion, mais aussi à la douleur de voir son peuple le renier et s'égarer loin de sa grâce. A cette vue, toute la personne de Marie est de nouveau labourée des supplices qui la pénétraient devant les apprêts de la Passion, en face des dispositions infernales de ces archers et de ces juifs qui ne pensaient qu'à outrager son Fils unique.

La Sainte Vierge me semble présenter son Cœur à tous les glaives qui allaient atteindre son divin Fils. En offrant ainsi son Cœur, elle se sent saisie de compassion pour ceux qui se font comme les bourreaux de sa propre chair et de son propre sang. Elle dit :

«Si ma douleur est aussi grande que la mer, je veux, du moins, qu'en son milieu s'élève une affection sensible pour tous ceux qui deviendront mes enfants par la rédemption».

D'en haut, une voix se fait entendre, comme l'horloge qui frappe la marche des heures. Cette voix sans cesse lui redit qu'elle boira le sacrifice ; qu'en elle se réuniront toutes les douleurs de Jésus ; qu'elle en recevra jusqu'à la moindre plainte et en souffrira toutes les conséquences douloureuses.

La Sainte Vierge se soumettait à ces sacrifices. Sa douleur lui était plus sensible que toutes celles de toutes les mères réunies : rien, chez aucune autre mère, ne serait comparable à sa douleur.

Marie aurait désiré qu'il y eût beaucoup d'âmes à suivre et accompagner le divin Supplicié. Hélas ! la voix lui répétait que ce ne serait que le petit nombre ; aussi cette pensée traversait son âme comme d'une flèche si déchirante qu'elle alla jusqu'à dire :

«Pourquoi n'offrirai-je pas mon propre corps, mes mains et mes pieds aux bourreaux qui préparent le supplice de mon Fils ? »

La voix lui rappelait :

«O Mère des douleurs, puisque ton Fils s'en va régner aux cieux, il faut que sa mère soit la première à donner l'exemple du sacrifice à tous ceux qui viendront. Vous

resterez séparée de lui quelques années. Vous boirez, dans vos souvenirs, l'amertume des ignominies du Calvaire».

(4 avril 1882)

VÉRONIQUE

La Sainte Vierge avait la promesse que des premiers chrétiens se joindraient à son sacrifice. C'est **Séraphia** qui, la première, répéta à la Sainte Vierge qu'elle serait près d'elle jusqu'au tombeau de Jésus enseveli.

C'est cette même Séraphia qui nourrissait Jésus quand il prêchait à Jérusalem. Tous les jours, elle lui faisait porter sa nourriture, dans une maison de commerce très pauvre et très honnête.

La Sainte Vierge repassait en son cœur toutes les bontés de cette femme. Séraphia, alors qu'elle n'était pas encore mariée, assista au mariage de Joseph et de Marie. Elle était cousine de Jean-Baptiste.

Cette fervente Véronique – elle portait le nom de Séraphia – consulta la Sainte Vierge au sujet d'un projet d'union matrimoniale avec **Sirach,** un homme très opposé à la religion.

Marie lui répondit :

«Vous aurez à souffrir, mais deux hommes arracheront de l'erreur Sirach qui sera employé dans le temple, au service d'Anne et d'Hérode».

Véronique suivit les divines volontés. Elle se maria, à un âge avancé, avec Sirach[1] dont, pendant plusieurs années, elle subit les coups violents. Ce fut, fort souvent, des luttes à se désespérer.

---

1. Voir vie de Séraphia, dans «Visions de Catherine Emmerich». (Librairie Téqui, tome III, page 271).

Sirach fut converti le jour où Jésus devait porter la croix. Il assista au grand conseil d'Anne quand Jésus lui fut mené. Il assista au jugement de Caïphe quand Jésus y fut insulté. Il alla jusqu'au palais d'Hérode, mais n'entra pas.

Il était avec Nicodème, Joseph d'Arimathie, Jean l'évangéliste et son frère apôtre. Ils s'arrêtèrent devant la grille qui fermait la salle de jugement d'Hérode, et restèrent dans la pièce par où l'on passait pour accéder au siège du Tribunal.

C'est là que, frappé d'indignation et de colère contre Hérode, il se déclara, à haute voix, pour Jésus. Sirach y reçut, pour jamais, la foi dont il devait mourir.

A cause de cette déclaration, Hérode dénonça à Pilate le mari de Véronique. Sirach comparut à son tour et, trois jours après la mort de Jésus, fut jeté dans une prison dont il ne devait pas sortir vivant.

De sa prison il fit dire à Véronique qu'elle pourrait, jusqu'à sa mort, suivre Jésus et lui offrir ce qu'elle avait de plus précieux.

Véronique n'avait pas d'enfant, qu'une nièce qu'elle adopta pour sa propre fille. C'était la fille d'un frère dans l'épreuve. Sa mère n'existait plus. Sirach fit mander à Séraphia de laisser tout son héritage à cette enfant qui serait son soutien.

Quand Véronique fut menée à Rome, la pauvre fille resta maîtresse de sa maison jusqu'à son retour.

Plus tard Véronique eut à souffrir les tourments les plus pénibles. Elle s'échappa de la persécution, et passa dans le pays qui est derrière Jérusalem, mais à une longue distance... Elle fut arrêtée comme chrétienne et mourut à 57 lieues de la maison où elle avait toujours vécu et où elle espérait mourir.

La Sainte Vierge fut profondément affligée de toutes les cruautés que subit Séraphia, mais il ne lui restait alors que très peu de jours à passer sur la terre. Elle se consola dans la pensée de la retrouver, avec tous les vrais chrétiens qui avaient souffert pour le nom de Jésus.

(4 avril 1882)

L'ATTENTE DOULOUREUSE

La vision représente la Sainte Vierge dans l'attente douloureuse du crucifiement.

Elle était déjà revêtue d'un deuil profond, évitait toute visite et ne recevait même pas les âmes qui avaient coutume de venir écouter les leçons de son Cœur. Elle restait enfermée du matin au soir, sauf pour accomplir au temple ses devoirs religieux.

Elle ne pensait qu'au sacrifice de son Fils, et sentait pénétrer dans son cœur la pointe de tous les glaives. Elle répandit d'incessantes larmes, dès les derniers jours qui précédèrent la semaine du crucifiement. Accablée du poids du sacrifice, elle supplia le Père de prolonger l'existence de son Fils. C'est la force de sa douleur qui la portait à supplier de la sorte mais, d'une autre part, elle désirait l'accomplissement du sacrifice du Calvaire pour le salut de toutes les âmes.

La Flamme dit que, plusieurs fois, avant comme après le sacrifice, des Anges vinrent la consoler et pleurer avec elle. Mais rien ne pouvait la consoler : même les larmes des Anges ne purent détourner une seule pointe des glaives. Cependant la Sainte Vierge les remerciait de pleurer sur elle et de partager son supplice.

Elle était mère et personne, plus qu'elle, ne pouvait comprendre l'étendue de son sacrifice et la profondeur de la séparation. Saint Jean, lui-même, ne put adoucir ses angoisses, malgré les paroles de feu et de compassion qu'il lui adressait.

Elle ne devait revoir Jésus qu'au Cénacle, la veille de sa mort. Leur douleur était inséparable. Pour Marie le sacrifice était encore plus fort, car Jésus, lui, avant son sacrifice, disait adieu à ses amis et les visitait une dernière

fois, excepté sa mère qu'il laissa pleurer seule et se préparer seule aux grandes douleurs.

Les **apôtres** se rendirent auprès de la Sainte Vierge pour l'aider dans son sacrifice. Ils entrèrent dans sa maison : elle leur parut comme une mère qui n'avait plus de force. A leur entrée elle tomba en défaillance, les yeux noyés de larmes. Elle leur dit seulement :

«Laissez-moi prier. Je me recommande à vos ferventes prières. Je vous supplie de veiller avec mon Fils, à l'heure où il n'appartiendra plus qu'au monde pour souffrir ; à l'heure où il cessera, en quelque sorte, d'être mon Fils. Je le donne déjà à mon peuple d'un si grand cœur que je consens à n'être plus auprès de lui qu'une humble servante».

Il ne cessait pas d'être son Fils mais l'amour qu'elle portait à son peuple pouvait aller jusqu'à lui faire dire cette parole.

Les apôtres firent une prière dans sa petite maison, puis la quittèrent pour aller prévenir Jésus des tourments de sa Mère. Le Seigneur leur répondit :

«Je n'ignore rien de ses tourments. Je les éprouve comme elle les éprouve. Entre nos Cœurs il n'y a **point de séparation**».

Marie-Madeleine, convertie et pleurant ses péchés, avait le vif désir de visiter la Mère de Jésus, avant de se joindre aux autres femmes qui allaient servir le Sauveur, lors de sa condamnation. Déjà le bruit se répandait à Jérusalem que Marie était inconsolable. Madeleine crut qu'à cause de sa vie de pécheresse, bien que pardonnée, si elle l'approchait cela pourrait renouveler sa douleur. Elle n'alla pas mais pria pour elle.

Le premier jour de la semaine sainte, la Sainte Vierge, comme à son habitude, sortit pour aller prier au temple.

En ville, de tous côtés, elle entendit les vociférations qu'un peuple mauvais lançait contre son Fils. Elle entendit contre Jésus les paroles les plus déchirantes. On complotait déjà les tourments de sa Passion. Depuis le début de la semaine, jusqu'au soir du jeudi, des groupes se formèrent

qui n'eurent plus de repos : les heures ne leur paraissaient pas assez longues pour imaginer tous les tourments dont ils l'accableraient.

Marie passa, sans tourner la tête vers ces groupes. Du fond du cœur elle pria, mais en vain, pour leur conversion.

(30 Mars 1882)

L'OFFRE DES VETEMENTS DE DEUIL

Au début de la grande semaine, plusieurs femmes de Jérusalem vinrent apporter à Marie le voile et les vêtements de deuil, en vue de l'exécution. C'était la coutume d'offrir à la mère d'un futur supplicié le voile et les vêtements qu'elle revêtirait pour l'accompagner à l'immolation.

A leur entrée, elles virent qu'une lumière éblouissante éclairait la petite maison et que des Anges entouraient déjà la Sainte Vierge. Les femmes n'osaient pas s'approcher de la Mère du Martyr, mais une voix sanglotante leur dit :

«N'ayez pas frayeur, âmes charitables... Après le Calvaire on appellera Marie : **Reine des Martyrs**».

Les femmes pénétrèrent jusqu'au fond de la maison de Marie : maison sombre, peu somptueuse, pauvre et très humble.

Pendant que la mère des apôtres Jacques et Jean offrait le vêtement, la Sainte Vierge tomba comme évanouie. Les femmes la soutinrent... Elle accepta le vêtement en silence, car elle ne pouvait plus parler et sa langue était glacée. Elle ne répondit que par ses larmes. Les femmes, qui partageaient son supplice, s'agenouillèrent auprès de Marie, mais très peu de temps.

Sur le chemin du retour, elles ne s'entretinrent que de ce spectacle douloureux, et résolurent de l'accompagner au supplice, revêtues, elles aussi, de deuil.

La Flamme du Saint-Esprit dit qu'il n'y eut qu'une force capable de soutenir, dans son sacrifice, la Mère de

Jésus : l'espérance que ses enfants n'oublieraient jamais l'étendue de son martyre. C'est l'appui qui la soutint jusqu'à l'heure du crucifiement.

Mais, au pied de la Croix, Marie comprit avec quelle faiblesse les chrétiens renieraient son Fils : ce fut sa plus grande douleur. Désormais et jusqu'à son Assomption, toute sa vie ne fut qu'une prière pour ses enfants, qu'une intercession continuelle en leur faveur, afin de ranimer les faibles et les égarés.

Paroles de la Flamme :

«Reposez-vous, mes enfants, dans le souvenir des jours de la Croix. Ces jours passeront et la joie de la Résurrection reparaîtra sur la terre».

Repos

(noté : râles, agonie, mort apparente de Marie-Julie).

(30 mars 1882)

LA RÉSURRECTION

J'entre dans la vision et je vois, fortement gravée sur un rayon fort long, cette parole :

«Mes enfants, avant d'entrer dans les événements graves et importants, **mes paroles passeront à tout le peuple** qui habite la terre, si menacée, de France et, plus loin encore, jusqu'à l'étranger» [1].

Sur l'autre rayon je lis cette parole :

«... Parce que je suis ressuscité, encore un mot sur ma Résurrection, avant d'aller plus profond dans mes volontés».

Je vois, des yeux de l'âme, tous les signes visibles de la Résurrection glorieuse de Notre-Seigneur. Cette vue m'est

---

1. L'une des annonces disant que les prophéties de Marie-Julie devront être publiées avant les événements.

comme une nourriture forte pour soutenir mon âme, dans ces autres visions qui n'auront pas d'heureux sujets.

Dans la nuée lumineuse, il m'est dit d'une voix vivante qui parle comme nous parlons, nous, sur la terre :

«Il est sorti glorieux en levant les scellés de son tombeau. Lors de sa glorieuse Résurrection, il a dit que *chaque peuple aurait sa propre résurrection,* après le passage sur la terre de terribles combats et de la justice du ciel».

Cette voix dit :

«Qui peut affirmer, sur terre, que le peuple qui habite cette patrie n'est pas à la veille des combats ? *Désormais les lumières sont assez claires.* Les temps l'annoncent avec un éclat qui ne peut plus se démentir, ni reculer d'un seul pas en arrière. La France qui sera livrée la première au combat, sera la première au tombeau, mais aussi la première ressuscitée, à l'exemple du Sauveur qui annonçait et annonce encore qu'elle ressuscitera».

La voix dit que la Résurrection glorieuse du Sauveur ne convertit pas ceux qui l'avaient condamné à mort. Ceux qui mènent ce royaume au tombeau **ne se convertiront pas,** ni ne reviendront à la pénitence : ils ne **verront pas** sa résurrection.

Les soldats, endormis à côté du sépulcre, étaient loin d'avoir lumière et grâce pour voir se lever le Soleil ressuscité. Ceux qui, aujourd'hui, regardent comme respectable tout ce qui est hors de Dieu, et comme digne tout ce qu'ils font contre lui, ceux-là s'endormiront avant la résurrection, mais leur souvenir en restera gravé dans les mémoires et sur les pierres qui auront résisté au combat, gravé dans le frémissement, pour ne s'oublier qu'avec la fin de tous les siècles.

La voix dit encore :

«Jésus ressuscité apparut d'abord à sa Sainte Mère. Dans l'esprit des apôtres, la douleur du Calvaire était si profonde qu'elle leur donnait comme une sorte d'oubli de la Résurrection. Leur occupation première était de consoler la Vierge et de partager son abîme de douleurs.

«Aujourd'hui, sur terre, n'y a-t-il pas des esprits – le plus grand nombre – qui ne croient pas à la résurrection du royaume par celui qui leur est indifférent ? »

La voix dit :

«Quand ils ne seront plongés que dans l'espoir de trouver d'autres chefs pour gouverner[1], ce sera l'heure où le Seigneur prendra par la main celui qui est tout l'opposé du plus grand nombre de ces esprits gâtés et perdus».

Quand il lui apparut dans l'éclat de sa gloire, le Seigneur consola la Sainte Vierge, mais elle fut peu consolée lorsqu'elle comprit, en cette vision, quelle serait la lâcheté de son peuple ; quels seraient l'oubli de la foi, toutes les offenses de la terre contre son Fils, et la nécessité, pour elle, de rester sur terre, privée de lui et sous la dépendance d'un apôtre. Elle consentit à vivre séparée de Jésus puisque telle était sa volonté.

Après que Jésus fut sorti du tombeau, les disciples et les âmes fidèles allaient chaque jour visiter la Sainte Vierge pour la consoler et entendre ses paroles.

La seconde fois que Notre Seigneur la visita, dans la maison de Saint Jean, ce fut avec un groupe d'Anges qui portaient les insignes de la Passion mais transfigurés. C'était vers le soir, et la Sainte Vierge passa environ une demi-heure avec son divin Fils. Les Anges chantaient, tantôt l'alleluia, tantôt des hymnes de victoire en l'honneur de la Résurrection. Cinq minutes avant la séparation, ils se prosternèrent le visage contre terre pour prendre part ainsi à la douleur de la Vierge qui allait rester seule dans le sacrifice et la privation.

Notre Seigneur apparut aux saintes femmes du sépulcre qui tendirent la main pour obtenir quelques parcelles de son vêtement de gloire. Jésus répondit que ce vêtement ne pouvait se distribuer sur terre, mais qu'il les en ornerait dans les cieux.

La voix dit que Notre Seigneur alla, le jour de l'Ascension, s'asseoir à la droite de son Père... Il a fait

---

1. Après la première crise.

choix de la terre pour qu'elle devienne un lieu de merveilles, surtout **à l'approche de la fin des temps**, dans les années qui *précéderaient* les grandes guerres de la terre.

Notre Seigneur a dit :

«Je ferai de la terre ma cité, je descendrai, en tout temps, apporter mes ordres. Avant les grandes guerres, il y aura *des signes et des avertissements* qui seront plus admirables et étendus, à mesure que la fin approchera sur la terre».

C'est du haut de sa glorieuse Résurrection qu'il donne un emploi à toute sa cour céleste pour avertir la terre, la prévenir et la fortifier. *C'est de là qu'il regarde les hommes préparer leur marche, en vue de renverser le monde.* En sa gloire, il parlera, et cette marche de la terre s'arrêtera : les justes triompheront, les ennemis périront.

(25 avril 1882)

LES COMMUNIONS DE LA SAINTE VIERGE

La sainte Flamme dit que la Sainte Vierge, confiée à Saint Jean, demeurait près du temple où il immolait l'adorable Victime. Elle passait presque toutes ses journées auprès de la prison d'amour qui enfermait son divin Fils. Elle ne s'en retirait que bien peu de temps avant midi, pour s'entretenir avec les quelques amis qui venaient la visiter.

Au moment où elle devait recevoir le Pain sacré, son cœur se détachait de tous les liens qui l'unissaient à son corps. Au moment où Saint Jean levait l'Hostie sainte, il s'en échappait des rayons ardents qui inondaient sa poitrine, et donnaient une telle clarté que son visage prenait un éclat éblouissant.

Les soupirs de son cœur attiraient en elle son divin Fils, et tout le ciel se plongeait dans une contemplation radieuse lorsque, après la communion, Marie se trouvait enveloppée d'une sorte de gloire qui n'était rien moins que celle de son Fils : les deux gloires confondues, celle du Fils,

toute en celle de la Mère et celle de la Mère toute en celle de son Fils.

Quand Jésus descendait dans le Cœur de sa Mère, le Cœur de celle-ci devenait comme un fleuve d'eau plus pure que le diamant... comme un océan des pierreries les plus éclatantes, afin de mieux ressembler à l'Océan divin qu'est Jésus.

Au fond de l'âme de sa Mère, Jésus prenait la forme d'un petit enfant de chair tendre, assis au milieu de son Cœur. De ses deux mains il rapprochait la flamme d'amour du Cœur de sa Mère pour s'en couvrir comme d'un manteau. Le Fils et la Mère ne faisaient plus qu'un Cœur et qu'une âme.

Après la sainte communion, la Sainte Vierge retournait à sa place et ses yeux ne cessaient de répandre de douces larmes, tant était vif son désir d'être unie éternellement à son Fils au ciel.

Ce n'est que vers le soir qu'elle pouvait prendre un peu de la nourriture terrestre apportée par Saint Jean. «Il fallait, dit Saint Jean, que l'amour eût modéré ses brûlantes ardeurs, pour que Marie pût goûter quelques miettes des aliments de la terre».

Plusieurs fois, l'apôtre vit la Sainte Vierge si absorbée dans l'amour de l'Eucharistie qu'il entendit un langage plus doux que celui des Anges : c'était la voix de Marie et celle de son Fils qui lui répondait dans un langage aussi distinct. L'oreille de Saint Jean en put distinguer les demandes et les réponses. Ce colloque, qui s'établit vers la fin de sa vie, ne devait plus finir.

(25 avril 1882)

LES DERNIERS TEMPS

Un jour, je vis Marie dans le petit temple, bien étroit et bien pauvre, de Saint Jean. En compagnie de Jésus et d'une multitude d'Anges, j'entendis les plaintives paroles de la Sainte Vierge :

«O mon Fils ! pourquoi me laissez-vous gémissante sur cette terre ? Vous ne semblez pas entendre les désirs de celle qui voudrait être unie à vous au ciel.

– Ma Mère, si je vous laisse sur la terre, ce n'est que pour que vous serviez d'exemple aux âmes qui désirent me voir et s'unir à jamais à moi. Je prolongerai leur martyre. Je leur laisse vos soupirs, en exemple de soumission : elles doivent aussi attendre l'heure où le lien terrestre se brisera, l'heure où le ciel s'ouvrira pour les accueillir».

La Flamme dit que, depuis ces ardents soupirs, la Sainte Vierge ne pouvait plus quitter sa petite maison. Elle ne pouvait plus aller au temple de Saint Jean, car l'amour l'avait clouée sur une sorte de bûcher d'agonie. L'apôtre lui portait tous les jours son divin Fils.

Elle demeurait comme assoupie dans l'amour de son Bien-Aimé et n'avait qu'une pensée :

«J'irai voir celui que j'ai nourri et élevé pour le salut des âmes. J'irai, toute languissante, m'appuyer sur lui. J'irai, le cœur chargé de fruits et chantant le Cantique des cantiques ; je serai éternellement avec lui».

C'était le divin refrain qu'elle répétait, après ses communions, dans les derniers temps de sa vie.

(25 avril 1882)

Il y a, dans les extases, beaucoup d'autres récits en marge de l'Evangile. Certains ont paru déjà dans la biographie de Marie-Julie.

CHAPITRE III

LES EXIGENCES DU CÉLESTE ÉPOUX

APRES LE DÉPART DE L'ABBÉ DAVID

Notre Seigneur me dit :

«Si tu savais combien la **première victime de la Croix** s'est perfectionnée dans son exil[1], combien son cœur s'est changé ! Déjà il avait un cœur de père, mais quel changement trouveront en lui les serviteurs de la Croix !

– Mon bien-aimé Jésus, mais je vais rester seule ! Que devenir ?

– Ne t'inquiète pas ; j'ai tout prévu. Je saurai tout faire.

– Mes amis n'ont pas d'inquiétude.

– Leur confiance en moi est sans borne.

– Merci, mon Jésus.

– Que veux-tu encore ?

– Je veux faire votre volonté, garder l'humilité, l'obéissance... Vous m'avez donné des joies et des peines : je ne me plains pas. Vous avez voulu me donner des amis : j'en ai été heureuse. Vous les exilez : je me soumets.

– Et encore ?

---

1. Son directeur, l'abbé David, a été déplacé de Blain pour avoir dirigé Marie-Julie.

– Vous m'avez laissée sans direction : je me suis résignée. Vous m'avez privée de tout : je vous ai prouvé ma pleine soumission. Que votre volonté soit faite !

Vous avez fait souffrir mon intelligence et mon cœur : soyez béni !

Vous ne me laissez plus d'amis à qui je puisse ouvrir mon cœur ; je vous remercie.

Vous me défendez de me plaindre : j'obéis.

Vous voulez que je ne désire rien ; je ne désire rien.

Vous voulez que je ne demande pas la délivrance de mes amis : je me soumets.

Vous avez exigé que je reste seule, sans que je susse si je suis dans la voie bonne ou mauvaise : je me suis abandonnée à votre volonté adorable.

Vous vous êtes caché et vous vouliez que je courusse à votre recherche, sans vous trouver : j'ai encore fait votre volonté.

Vous avez mis un voile devant vous et je ne vous voyais plus ; je me suis soumise.

Vous voulez encore que je souffre ; me voilà prête !

– Ma victime, ta soumission et ta confiance ont largement hâté les choses du ciel.

– Je ne suis rien, mon bien-aimé Sauveur.

– Tu vas donc rester seule. Je serai avec toi ; je te conduirai quand cela sera nécessaire. Je t'enverrai des peines quand il le faudra.

Tu as besoin de repos : dorénavant tu ne parleras qu'à voix basse dans les extases. C'est le moment de te taire mais, dans ton silence, tu écouteras mes divins secrets pour en garder ce qui sera indispensable.

Quand tu recevras des révélations pour toi et tes amis, tu les transmettras si je l'ordonne. Quand il s'agira de révélations pressées, tu te hâteras de les transmettre.

– Mais comment ? Et à qui obéir, mon Bien-Aimé ?

– A moi seul. Reste dans le repos et la contemplation. Ne désire voir personne, à moins que je ne

te le dise. Evite le plus que tu pourras les conversations de la terre... Tu ne parleras qu'avec le plus grand respect de mon serviteur, victime de la Croix *(abbé David)*. Il faut rentrer dans ton néant, ne point paraître, ne rien désirer, ne rien savoir. Parfois une seule parole jette le trouble.

Si désormais quelqu'un, en dehors de moi ou de la seconde victime[1], te donnait des ordres, n'obéis pas, à moins que je ne te le dise. Sois prudente, **parle peu** ; ne dis rien, sans mon commandement, de mes communications. Surtout ne t'inquiète pas...

Si tu exécutes bien ces préceptes, ta récompense viendra plus tôt. Quand des ordres légitimes te viendront, sois obéissante.

– Je suis à la disposition du bon Pasteur *(l'évêque)* quand il parlera.

– Mais surtout sois humble. Tes extases de chaque soir seront avec moi, mais tout bas.

– Mon Jésus, je m'abandonne à vous».

1er octobre 1877)

MARIE-JULIE CRAINT DE SE TROMPER

Je m'approche de ma Mère chérie :

«Ma sainte Mère, j'ai besoin de vous... Donnez-moi vos lumières !

– Ma chère enfant, tu marches dans un chemin difficile.

– Dites-moi si je suis sur un mauvais chemin depuis l'absence de mon père ? Que de fois vous m'avez dit : je serai ta mère, je te conduirai comme un petit enfant qui ne sait pas marcher. Si je ne suis pas sur la bonne voie, avertissez-moi. Fermez ce chemin avant que je fasse un second pas.

---

1. L'Abbé Lequeux, vicaire à Blain, qui sera renvoyé pour le même motif que l'abbé David.

– Mais pourquoi te troubles-tu puisque je te dis que tu marches sur le chemin de la vérité ?

– On me dit pourtant – et je le crois car ma volonté est immolée – que je me trompe. O ma Mère, si je dois entrer dans le chemin de la perdition, ôtez-moi la vie. Vous connaissez le fond de mon cœur : il ne renferme ni fraude, ni fourberie, il ne veut que la droiture.

– Ma chère enfant, écoute mon divin Fils. C'est lui qui va te répondre».

«Mon bien-aimé Jésus, je ne suis pas digne que vous veniez, mais venez pourtant me parler.

– Victime de la Croix, depuis quatre ans et demi je t'ai dirigée. J'ai passé avec toi de longues heures, et jamais tu ne m'as été plus agréable qu'à présent, car tu es prudente. Comment peux-tu redouter que je t'abandonne ?

– Mon cher Amour, je sais bien que vous ne m'abandonnerez pas si je ne vous abandonne pas moi-même, et je vous serai fidèle jusqu'à la fin. S'il le faut, donnez-moi des croix nouvelles, des souffrances et des épreuves... Je suis prête à en accepter d'autres.

– Ma victime, sois calme et tranquille. En ce moment on cherche à t'épouvanter ; on s'irrite de plus en plus contre toi.

– Mon Jésus, pour vous, rien ne me coûtera.

– Dis-moi, quand tu penses aux révélations dont je réjouis ton cœur dans les extases, quelle est ta plus grande consolation ?

– Eh bien, voilà... – je vous ouvre tout mon cœur – ce qui me console, c'est l'avenir de la Croix ; le charme de mon cœur, c'est l'avenir du **«Sanctuaire de la Croix»**[1].

Le bon Jésus et sa Sainte Mère sourient. Ce sourire me donne espérance.

(20 septembre 1877)

---

1. La chaumière de la Fraudais.

«Ma victime, je t'ai laissée au milieu des angoisses...

– Oui, mon Jésus. Demandez-moi quelque chose encore.

– Que veux-tu que je te demande ? Tout ce que tu souffres n'est pas à toi, ni pour toi. Tout ce que tu endures n'est pas souffert pour toi-même.

– Je n'ai donc rien à moi... que ma misère ?

– Te rappelles-tu ? Quand je t'ai dit : veux-tu mourir ou rester encore et souffrir ? Que m'as-tu répondu ?

– Mon Jésus, ayant goûté le bonheur de souffrir, quand j'ai vu vos plaies sanglantes et tant de péchés à expier, j'ai demandé de vivre encore.

– Depuis ce moment solennel, ma victime, tu devins le paratonnerre des pauvres pécheurs, surtout de ceux de ce royaume que ma Mère chérit.

– Mon Jésus, je ne suis point lassée.

– C'est pour ces hommes, rachetés si cher, que tu souffres toutes sortes de martyres. Ils sont restés en paix, mais ils n'ont pas compris la grâce de mon amour. *Quand tu seras retirée de la terre, le pécheur verra s'écrouler son abri* et ma miséricorde se changer en justice... Voilà ce que je voulais te révéler. Maintenant, **ma victime...**

– Mon Jésus, j'aimerais mieux un autre nom. Il n'y a que de parfaites servantes qui méritent ce nom. En moi il n'y a rien de parfait...

– C'est le nom choisi.

– J'obéis, mon Jésus.

– Aujourd'hui, ma victime, de ce trône éclatant de gloire, je viens t'adresser trois paroles.

– Tout ce que vous voudrez... mais je ne suis pas digne, mon Jésus».

Notre Seigneur me montre sa Croix.

«Voilà, dit-il, la croix dernière, celle qui renferme tous les dons de ma tendresse : celle de ton bûcher, le lit du trépas d'amour.

Ma victime, acceptes-tu cette croix comme un gage d'union éternelle ?

– Je l'accepte, mon Jésus.

– L'acceptes-tu avec entière et parfaites soumission ? L'acceptes-tu, mon épouse ?

– Je l'accepte avec le même bonheur que si vous me donniez tout le ciel en possession. Mais, mon Jésus, je ne mérite pas ce nom d'épouse.

– L'acceptes-tu comme le signe d'une prochaine délivrance, le signe d'une prochaine séparation de ce lieu de souffrance ?

– Je l'accepte joyeusement, comme ma Mère chérie accepta votre mort pour ma rédemption».

L'adorable Jésus me montre trente bouquets de fleurs.

«Mon Jésus, en mes **trente années** passées sur cette terre désolée, je n'ai pas trouvé une seule action qui mérite que je vous rende grâces. Vous vous êtes bien épuisé pour rafraîchir le parfum et la beauté de ces fleurs. Moi, je n'ai fait que les ternir par une vie sans mérite».

Le Seigneur me fait voir le bouquet qui couronne l'année présente, le plus gros, le plus complet.

«Voilà, dit-il, celui que je t'offre aujourd'hui. Je le dépose sur ton cœur, pour couronner ces trente années. Voici, ma victime, le moment solennel de la parfaite et totale transformation. Ta souffrance est prête d'entrer dans sa sublime *«mûraison»*.

Ma victime, je vais changer ces souffrances qui, depuis sept ans, ont fait ton martyre et aussi ton bonheur...

Prépare-toi à entrer au festin des noces...

– Mon Sauveur, comment répondre à votre invitation ?

– *Prépare-toi à entrer dans le dernier des martyres...*

– Mon Jésus, je ne refuse point de souffrir, pourvu que je vous aime».

(12 février 1880,
anniversaire de la naissance de Marie-Julie)

C'est de ce temps que date la grande nuit de Marie-Julie : sourde à tous, aveugle, muette en dehors de l'extase, paralysée en dehors du chemin de croix.

OBÉISSANCE INCONDITIONNELLE

«Ma Mère, dit le Seigneur, voilà une fleur que je vous donne : elle contient mon amour, ma miséricorde, mais aussi ma justice et ma vengeance. Allez sur terre et lisez les secrets enfermés dans cette fleur.

– Mon Fils, mon cœur souffre.

– Et le mien, ma Mère, est déchiré d'angoisses.

– Mon divin Jésus, reprend Marie-Julie, que faut-il faire pour les adoucir ?

– Demeurer dans la foi et la confiance.

– Mais, mon Jésus, notre devoir, sur terre, est de garder la foi, l'espérance et la charité, puisque nous sommes chrétiens.

– Mon enfant, me dit la Sainte Vierge, qui t'a donné cette foi et cette confiance ?

– C'est le bon Jésus, ma Mère.

– Pourquoi espères-tu toujours au milieu de tant de souffrances ?

– Parce que j'espère en Dieu.

– Si tu recevais toi-même des insultes et des outrages, espèrerais-tu encore ?

– L'espérance se trouve dans la souffrance.

– Oh ! que j'admire cette foi et cette droiture de cœur !

– Ma Bonne Mère, donnez-nous l'amour pour aimer Jésus.

– Mon Fils bien-aimé, dit Marie, voyez cette plante sur la montagne, où la terre desséchée n'est que poussière : elle conserve encore ses fleurs».

Le Seigneur répond :

«Ma Mère, le doigt de ma puissance est sur cette fleur. Les épines n'y toucheront pas, parce qu'elle a foi et confiance. Mes enfants, mettez en moi votre espoir, priez, demandez, implorez ma miséricorde.

– Seigneur, dit Marie-Julie, tout notre espoir est en vous.

– Et si, ma victime, au milieu de cette épreuve, je venais te dire : lève-toi de ton bûcher[1]?

– Je le ferais, mon Jésus.

– Et si tu ne pouvais pas ?

– Je me traînerais.

– Et si, ensuite, je te disais : mets-toi la tête à terre ?

– Je le ferais.

– Et si je te posais le pied sur la poitrine ?

– Seigneur, pour vous rendre grâces je dirais mon **Benedictus.**

– Et si l'on venait t'apporter des paroles sanglantes de la part du gouvernement ?

– J'écouterais, Seigneur, parce que vous l'auriez permis.

– Ta foi et ta confiance ne se flétriraient-elles point ?

---

1. Le bûcher : le lit de souffrance de Marie-Julie.

– Non, elles resteraient vertes. Elles n'annonceraient point l'hiver, comme font les arbres qui se dessèchent à l'approche de cette saison. Vous voyez ce qu'il y a dans mon cœur...

– Oui, je me vois sur ma Croix et aussi je vois ma Croix».

(2 février 1878)

L'INDIGNATION DU SEIGNEUR

J'arrive au pied de la Croix et le divin Jésus me dit :

«C'est ici, ma victime, qu'il faut dilater ton cœur et me dire ton désir de m'aimer... Tombe à mes pieds et prie.

– Mon Dieu, devant vous je m'humilie, je ne suis rien... O petit vent qui souffle si doucement, emporte la cendre de mes iniquités !

Mon Jésus, je ne suis qu'une pauvre Madeleine. J'ai faim ; j'ai soif ; j'ai froid ; je suis à peine vêtue, et je n'ai pas où me réfugier. Toutes les maisons sont pleines, et moi je suis dehors.

La neige et les frimas passent sur moi, et je les prends pour me purifier. Je frappe à votre porte : je n'ai point de bois pour me chauffer ; je n'ai qu'une pierre pour me reposer, et mon cœur n'est que sur des épines. Je suis nu-pieds dans la boue et l'eau.

Elle est vide, la corbeille que je porte pour mendier, et ma cruche est vide... je n'ai rien. Mais je ne cherche pas de l'eau, mon Sauveur adorable, je ne cherche que la fraîcheur céleste de votre amour».

Jésus me dit :

«Ecoute, c'est moi qui parle. J'ai laissé passer le temps et les heures ; j'ai été sourd aux voix suppliantes... Maintenant j'ouvre mon cœur à la tendresse. Moi seul, je connais tes peines et tes souffrances. Je te réserve une place près de moi, dans les cieux. Ceux qui sont tes

bourreaux et les miens te verront briller, à cette place, près de mon trône. Garde ceci pour toi».

Il lève sa main droite sur ma tête et dit :

«C'est ma main droite qui a créé le ciel et la terre, les hommes, mes enfants, et la nature entière. C'est elle qui a institué les sacrements.

Oui, je souffre, je suis outragé, jusqu'au plus profond de mes plaies qui sont de nouveau traversées par des clous de fer trois fois plus gros que ceux de ma Passion. Mes enfants, **mon indignation est au comble,** et je vous le fais savoir.

Eh bien ! je vous demande si ma victime n'est pas du nombre des chrétiens ; si elle n'a pas reçu l'eau du baptême ; si elle n'a pas droit au bonheur des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie[1] ; si elle n'est pas votre sœur ?

C'est à votre cœur que je parle, que je dis mon indignation ! Comment voir refuser à ma victime ce qui est nécessaire au salut de son âme ? Sachez que ces hommes qui ont pouvoir de donner la grâce ne font que **m'irriter** : ils suspendent sur leur tête ma justice qui gronde... Réfléchissez, mes enfants, et mesurez la responsabilité de ces hommes si grands qui portent mon nom. Pourquoi faire ainsi souffrir celle que j'aime ?

– Pardonnez-leur, Seigneur.

– Pourquoi, mes amis, retirer la clef du tabernacle à cette âme qui a faim de moi ?

– Mon Jésus, pardonnez-leur.

– Je veux les laisser aller au dernier degré de leur ingratitude. Je n'ai point voulu les arrêter, ni rien leur dire. J'ai prévu tout : le temps de leur jouissance sera court ; le mien sera long.

Ma victime, sois tranquille, tu as fait ton devoir, tu as exécuté mes ordres. Pourquoi le prêtre ne réfléchit-il pas

1. Marie-Julie est privée des sacrements à l'initiative du clergé de Blain et avec la complicité de l'évêque de Nantes.

au devoir qu'il doit accomplir près de toi ? Pourquoi ai-je mis sur terre des âmes destinées à en consoler d'autres, si elles ne donnent pas les soins nécessaires au salut ? »

(10 janvier 1878)

L'ÉVEQUE DOIT S'INFORMER

«Mes enfants, le Pasteur *(Mgr Lecoq)* ne part pas vers la Ville Eternelle d'un cœur aussi joyeux que celui qui est aujourd'hui dans la gloire *(Mgr Fournier)*, parce que ce dernier avait fait tout ce qu'il devait faire.

... Le Pasteur du diocèse ne peut donner à ses prêtres les droits qui reviennent à son autorité propre. Cela déjà le condamne. Sans doute il peut donner des droits, mais pas ceux qui sont à lui...

Il dira : «Je n'ai point voulu m'occuper de cette affaire ; cela ne me regarde pas et n'a jamais été dans ma pensée. J'ai refusé de m'en mêler».

On lui répondra :

«Vous êtes père et juge, à la tête d'un diocèse. Qu'une chose soit bonne ou mauvaise, **vous avez le devoir de vous en occuper** pour le bien du diocèse et de la foi ; si la chose est bonne pour l'approuver ; si elle est mauvaise pour la condamner. Voilà votre devoir».

Il donnera ses preuves, mais on lui demandera si elles viennent d'hommes religieux et dignes de foi. Que répondra-t-il ?

Il dira :

«Je n'ai envoyé personne. C'est la bonne volonté de mes diocésains qui a cru devoir me faire passer ceci et cela».

Il lui sera répondu :

«**Avez-vous vu ?** Vous êtes-vous fait rendre compte, par quelque personne digne de confiance ?

– Non, j'ai seulement le prêtre que j'ai délégué».

On lui demandera pourquoi les pâques ont été suspendues, depuis deux ans, et il répondra : «J'ai donné mon droit et mes pouvoirs au prêtre délégué».

Mais ce ne sera pas là une affirmation suffisante pour le jugement de l'Eglise. On exigera autre chose.

Mes enfants, priez pour lui, car c'est pour lui une peine aussi grande que le martyre que d'aller faire ce grand voyage à la Ville Eternelle. Sa pensée journalière est là. Il est bien malheureux, et ceux qui sont auprès de lui sont aussi bien inquiets. Ils se demandent ce qui se passera».

(7 octobre 1879)

MARIE-JULIE DU CRUCIFIX

...Les Anges se lèvent et me saluent :

«Que cherches-tu ici ?

– Mon divin Epoux et le secret de l'aimer.

– Prends cette Croix, accepte-la».

Je la prends et je ressens un coup dans mon âme, comme pour la détruire. Je demande aux Anges ce que cela signifie.

«En acceptant la Croix, tu acceptes toutes sortes d'opprobres en ton corps et en ton âme. Fille de la Croix, tu as donné ton cœur à Jésus qui a signé de son sang cette donation éternelle de ta part. Veux-tu souffrir, en ton âme, toutes sortes de peines étranges ?

– Je veux bien, puisque c'est Jésus-Christ qui vous envoie».

L'Ange pose une main sur ma tête et lève l'autre vers le ciel :

«Epoux des Anges, voici la fille de la Croix. Elle accepte de souffrir jusqu'au jour de sa mort».

Le ciel s'ouvre... Je vois descendre, sur un nuage, Notre-Seigneur et neuf Anges. Je vois des couronnes inachevées et des monceaux de palmes. Le Sauveur descend sous la forme de l'**Ecce-Homo.**

«Est-ce vous, mon Jésus ?

– Ma victime, vois combien je souffre !

(Dialogue au cours duquel Notre-Seigneur veut faire approcher près de lui Marie-Julie qui s'en défend avec une grande humilité – Note de Mme Grégoire).

«**Marie-Julie du crucifix**, m'aimes-tu ?

– Je ne sais pas vous aimer. Mais je vais puiser dans les fleurs et les brins d'herbe leur amour et je dirai : mon Jésus, que les petites fleurs vous aiment pour moi !

– «**Marie-Julie du crucifix**», me promets-tu d'être fidèle jusqu'à la fin, quand bien même je déchirerais ton âme et ton cœur et que je t'enlèverais le reste de tes consolations ?

– Je vous promets ma foi. Mon Dieu, jamais je ne vous trahirai.

– Par cette réponse, tu t'élèves si fort dans mon amour que le plus fort rayon de ma générosité sera là pour te conduire et te régénérer... Victime obéissante, j'ai cultivé ton âme et ton cœur avec un outil tranchant ; tu n'as su que me dire : mes douleurs ne sont rien...

Tu souffriras un martyre pour m'aimer, et ce martyre sera l'aliment de ton cœur : un pain délicieux.

«**Marie-Julie du crucifix**», lève-toi. Me promets-tu, par ta foi, ta confiance et ton baptême, me promets-tu de croire à perpétuité en moi et de ne jamais dire : Mon Dieu, vous m'avez délaissée, vous m'avez créée pour devenir un arbre stérile et séparé de la Sainte Eglise.

– Mon Dieu, je vous promets de toujours croire que je suis chrétienne et enfant de l'Eglise, que mon âme a été créée à votre ressemblance.

– Ce que tu promets ferme mes cruelles blessures. Du souffle de ton cœur tu viens de les essuyer toutes. Aujourd'hui, tu me dédommages plus que de toute ta vie.

... Victime, je me suis donné à ton cœur, spirituellement, chaque fois que tu m'as désiré.

– Mon Jésus, mon cœur était froid, il ne désirait rien.

– Saint Thomas et Saint François ont formulé pour toi tes désirs.

– Merci, mon Jésus.

– Tu me faisais grand plaisir quand tu me désirais ainsi, et que tu versais des larmes cachées. Je prends plus de plaisir à tes gémissements et à tes désirs de te sauver qu'à voir **cinq personnes jeûner au pain sec et à l'eau.** La moindre chose que l'on fait avec un cœur simple, en vue d'accomplir ma volonté et d'accepter toutes les épreuves, cette chose me plaît plus que toutes les prières distraites que l'on m'adresse».

Le Seigneur ajoute :

«Ecoute mon petit sermon...

«O toi, persécuteur, je te dis :

«La fleur belle et fraîche se lèvera de dessous le masque de tes paroles. La fleur ne sera pas atteinte et tout retombera sur toi... Toi qui ne sais pas faire fleurir la rose, tu as voulu renverser sur elle les montagnes. Lève-toi de dessous ce fardeau de mépris et viens m'offrir ton cœur. Toi qui as les yeux voilés, tu n'oses pas voir la puissance de mes prodiges. Cette fleur passera belle devant tes yeux ; tu verras partout les rayons de son âme. Si tu ne t'éclaires pas, malheur à toi, car tu ne verras pas le sanctuaire.

«Et toi, ma victime, va à la Croix ; prie pour ceux qui m'outragent et pour ceux qui n'empêchent pas de m'outrager».

(Mme Grégoire, 5 mars 1878)

DES ORDRES FORT GRAVES

Je lis la parole du Seigneur :

Ma main est levée pour l'heure de tous les châtiments que la terre a mérités. Ce sera le début de cette terrible crise, quand commencera de diminuer ce qui fait vivre les apôtres : **la foi.** Les rues en France vont être témoins d'insultes grossières au clergé. Dans les ténèbres, beaucoup, avant la crise de sang, subiront le martyre de la vengeance.

Je lis encore :

Je t'avertis, ainsi que tous mes amis présents et ceux non présents, mais qui le seront sous peu, que je veux leur faire connaître **le jour** où le ciel s'ouvrira pour eux : ils pourront mesurer, d'après mes ordres, le plan de fondation, de protection et de salut pour ceux de mes enfants qui sont exilés et un peu loin d'ici, avec toute leur famille.

Je lis à la dernière page du livre :

Après avoir reçu intérieurement beaucoup de paroles graves, tu quitteras, sur mon ordre, les plus belles visions pour dicter, selon ma volonté, mes autres paroles divines.

– Oui Seigneur, je ferai votre volonté !

Je lis ensuite :

J'ai, en ma sagesse, **choisi le jour** où mes serviteurs et apôtres fidèles, **chargés du fardeau de mes paroles,** pourront entreprendre la sainte route qui conduit à la lumière véritable de la **Ville Eternelle.** Je m'en vais donner mes volontés à chacun, mais séparément.

Comme cette terre (de Rome) ne sera ébranlée qu'après les maux passés en France, ils auront le temps de marcher

dans la paix avant ce branle terrible où **la violence sera trois fois plus redoutable qu'en France.** Les rois qui environnent ce saint juge de l'Eglise se révolteront, poussés par la violence d'une jalousie mortelle. Pour eux, le temps redoublera en longueur, de maux et de désolation. Beaucoup de romains chercheront asile sur la terre assurée par la protection du roi chrétien de l'exil.

Je lis :

Prépare-toi, comme je te l'ai répété, dans le silence, à recevoir mes ordres fort graves et profonds. Tu rediras à mes amis tout ce qu'il faut qu'ils portent. Mais, d'ici ce temps, mes disciples auront de nouvelles récoltes, je veux dire : de nouvelles paroles, de nouveaux ordres, de nouvelles faveurs.

Je t'avertis de puiser en mon Cœur beaucoup de force pour rapporter ces saintes paroles. Ces dernières ne seront pas sans douleur sur beaucoup de sujets, mais ne crains rien. La sainte route va s'ouvrir et la consolation sera pour tous.

(5 décembre 1882)

Ces textes énigmatiques s'éclairent à la lecture de prophéties que, pour l'instant, il semble préférable de ne pas publier.

CHAPITRE IV

L'EUCHARISTIE ET LA CROIX

COMMUNIER... POUR L'AVENIR

Le Sacré-Cœur dit :

Quand une âme vient de me recevoir, ce n'est plus elle qui vit en elle-même, c'est mon âme divine qui vit en cette âme. Par la sainte communion, j'ôte du chrétien son cœur et je lui donne le mien à la place... Que je me trouve bien dans ces âmes et dans ces cœurs ! Je voudrais pouvoir, tous les jours, habiter en ce palais formé de mon amour.

Ce sont ces saintes communions d'aujourd'hui qui, **dans un avenir prochain, quand il n'y aura plus de Pain sacré,** plus de Corps adorable pour soutenir les forces défaillantes, ce sont ces très saintes communions d'aujourd'hui qui donneront à mes chères âmes la force et le courage d'affronter, dans la charité, le péril et le danger ; mais elles ne périront pas. Cette manne sacrée les élèvera au-dessus du péril, et les tiendra suspendues au-dessus du danger.

Elles accompliront, ces chères âmes, des actes de dévouement, même pour ceux qui auront été leurs épines. Ces épines auront été mes épines, celles qui perceront mon Cœur et le percent déjà. Il n'y a, âmes fidèles et bénies, il n'y a que vos approches qui puissent en guérir les piqûres, par la sainte communion, et en soulager les douleurs.

(22 juin 1882)

LES DEUX AMOURS

J'adore Notre-Seigneur sous la forme du Pain sacré. J'entends sa voix divine dire cette parole :

«Aujourd'hui, reste, et vous, mes enfants, restez auprès de l'autel où je réside, et d'où je parle, embrase et console.

– J'en avons ben besoin, doux Jésus !

– Enfants, séchez vos larmes. Voici que j'achève d'approfondir en cette âme toutes mes plaintes divines».

Au pied du Saint-Sacrement, s'il nous était permis de sonder nos âmes, quand Jésus y est descendu, on ne trouverait qu'une source sans borne. Jésus-Hostie, au centre de l'âme, est comme environné de petites flammes brûlantes. Ces flammes sont comme autant de marques des unions qu'il a contractées avec l'âme, chaque fois qu'il y est descendu, qu'il en a fait son séjour, son temple et son ciel.

L'amour du Saint Sacrement conserve purs l'âme et le cœur. Cet amour veille aux portes extérieures ; il ne laisse rien passer de ce qui pourrait en contrister la chaleur, et enlever une parcelle du terrain qu'il a acquis de son sang et cultivé de ses sueurs et de ses larmes.

Oh ! qu'il fallait qu'il nous aime, ce divin Epoux, pour en arriver à pleurer quand il regarde les âmes ! Cette seule vue l'émeut ; cette seule pensée le fait comme se fondre, au centre de l'âme, et y vivre d'une façon qui n'est pas perceptible à nos propres yeux.

Cette fusion suprême de Jésus en l'âme, et de l'âme en Jésus, devient un mystère si élevé que l'expression nous manque, ici-bas, pour en définir le bonheur. Dieu semble se consumer en elle et vivre de l'âme qu'il a créée avec amour.

Il y engage une si intime conversation que rien ne peut la rompre : ni les bruits du monde, ni la tempête des tribulations. C'est un langage tout intime, clair et compréhensible.

O Jésus, que de merveilles nous sont venues par votre Saint-Sacrement ! Que de prodiges s'y sont opérés ! S'il était donné de les voir, aucune créature n'en pourrait soutenir l'éclat, ni continuer de vivre : elle succomberait à l'instant.

Pour opérer ces prodiges, Notre Seigneur se cache à nos yeux. Il ne se laisse adorer que sous la forme visible de l'Hostie : il y est tout entier, parlant et conversant avec nous.

Il y a là **deux amours : celui de la Croix et celui du Saint-Sacrement.** L'amour de la Croix laisse entendre cette parole :

«C'est par moi, la Croix, que cet amour est venu éclater sur terre. C'est par moi que la Sainte Eucharistie est venue habiter parmi ses enfants».

L'amour de la Croix dit :

«Que pouviez-vous donner de plus que le Divin Sacrement, aujourd'hui méprisé, violé, foulé aux pieds ? Jésus est captif dans ses temples dont beaucoup sont déserts.

– Quand donc lui sera-t-il redonné de bénir encore les foules et d'éclairer, de nouveau, les pavés, de sa divine Majesté ?

– Quand les maux, qui ne sont pas éloignés, auront passé sur la terre ; quand cette terre aura été humide de larmes et de sang ; quand il n'y aura plus de ces hommes qui donnent des cadavres à la sépulture et quand, eux-mêmes, **giront** tous sur la terre, sans sépulture et sans honneur ; quand viendra un règne plus joyeux et plus doux que celui qui règne depuis des siècles, *à ce moment-là, Jésus ressortira de ses temples ; bénira le désert de la terre et fera revivre la foi première des temps passés.*

... L'enfer, qui veut sa revanche, se lève pour ébranler crucifix et croix. Je vais subir sa rage, dit l'amour de la Croix.

Du ciel, tu seras la messagère, pour répandre sur terre ces paroles gravées sur la blanche feuille de papier et tout mon peuple chantera ma gloire car, *dit la Croix avec un accent d'amère douleur, je vais disparaître...* Toutes mes parcelles vont voler sous les coups, et le tabernacle sera livré aux plus infâmes outrages. Nombreux sont les tabernacles qui, en une seule nuit, seront livrés au plus affreux des sacrilèges».

O mon divin Amour, nous savons bien que vous résistez à la mort et que, malgré le froid et la glace, vous ne cessez de résider au fond des cœurs et les faites parler à travers leur vie éteinte. Vous êtes plus fort que la mort. Embrasez-nous de vos feux ; mettez Satan en fuite. L'âme qui vous tient devient la terreur de l'enfer. L'amour du Divin Sacrement, c'est un transport qui porte les âmes triomphantes de la terre au ciel, mais qui ne s'arrête pas au premier ciel, ni au second. C'est au troisième ciel que se comprennent les merveilles et que se nourrissent les désirs de l'âme éternellement rassasiée».

L'amour du Saint-Sacrement dit :

«Pour Jésus, enfants de son cœur, venez lui rendre vos plus tendres hommages. Il aime à converser avec vous : vos paroles étanchent le sang de ses blessures, vos soupirs l'attendrissent...

– O divin Amour, augmentez, de loin, votre amour en nous pour le Saint-Sacrement. Qu'il soit, cet amour, notre seule nourriture, notre unique foyer ! Qu'il soit notre consolation sur la terre et l'avant-goût d'un éternel Paradis !

– Maintenant, reposez-vous, mes enfants. Dans le silence, vivez auprès du divin Prisonnier tant outragé, tant offensé... Reposez-vous à ses pieds adorables».

Repos (râle, agonie, mort apparente)
(en l'octave du Saint-Sacrement, 8 juin 1882)

POUR LA COMMUNION DE MARIE-JULIE

Notre Seigneur dit :

«... Mon serviteur, je veux qu'en face de l'endroit où, ma victime et toi, vous avez recueilli mes paroles, en face de l'endroit où tu t'assieds dans la cellule pour travailler, je veux que soit dressé un petit autel, revêtu d'une nappe la plus fine, sur une petite table, avec un crucifix le plus pur, au Christ blanc...

– Dame, mon Jésus, il n'y en a pas ici.

– Chez mes amis et les tiens, il s'en trouvera bien un pour ce jour.

– Oh oui !

– Je le trouverai, dit Jésus, ne t'en inquiète pas. De chaque côté, deux petits vases avec des lys blancs et, autour de la croix, une couronne de fleurs artificielles parce qu'en cette saison la terre n'en aura pas de naturelles.

– Vous en feriez bien pousser, mon Jésus.

– Je ferai reverdir les plantes sur la terre ; je ferai sortir les bourgeons de la vigne et les fleurs du figuier...

– Dame ! mon Jésus, je n'ai jamais vu de fleurs au figuier...

– Et tu n'en verras pas... Les noisetiers seront mités de leurs grappes fraîches et admirables.

– Oh ! oui. J'aime «tout pien la mite de *«noziller»*. Toutes les fêtes de ma Bonne Mère, il fleurit et ses grappes sont épanouies. Je l'aime «tout pien».

---

1. Tout plein, c'est-à-dire beaucoup.
la mite du nozillier : le chaton du noisetier.

– L'avant-veille qui précédera le grand jour, le jeudi...

– Oh ! père et frère, je suis si émue que j'en ai l'âme brisée et le cœur dessoudé de ses scellés mortels.

– Donc, dit Notre Seigneur, le jeudi, auprès du petit autel dressé, je viendrai du ciel, sous la forme de la blanche Hostie : ce sera ta dernière communion par le ciel. Le lendemain, la communion du tabernacle».

(1er juin 1882)

Il s'agit de la dernière communion miraculeuse de Marie-Julie, en décembre 1888. C'est en ce mois que sera levée l'interdiction des sacrements.

LA FAIM DU PAIN EUCHARISTIQUE

«O ma Bonne Mère, si vous saviez comme je suis ennuyée de Lucifer, dragon à sept têtes ! Comme je le hais ! Comme je le déteste !

– Il sera insolent, mais pas au delà de la permission divine.

– Ma Mère, j'aimerais mieux tous les autres genres de souffrances.

– Tous les élus, ma fille, ont eu des combats. C'est une marque d'assurance. Je suis avec toi.

– Gardez bien mon cœur sans tache. Que mon Ange garde toujours ma foi et ma fidélité !

– Ne crains rien.

– Bonne Mère, oh ! donnez-moi le bonheur d'une grâce au temps de Pâques... au prix de griller sur un ardent brasier, au prix de ce qu'il y a de plus cruel, de plus douloureux.

– N'attends rien des hommes... moins encore de celui qui ne doit pas tarder[1].

1. Du confesseur attendu.

– Je ne veux que la volonté du bon Dieu ! Mais si j'avais la liberté de mon âme...

– Tu l'auras. Il faut encore souffrir quelque temps.

– Je ne refuse rien, ma Mère du ciel. Oh ! si la communion que, comme tous les chrétiens, je devrais recevoir à Pâques, si cette communion était au fond d'un calice bien amer, oh ! je boirais tout pour l'avoir, et je ne sentirais pas l'amertume. Si elle était, l'Hostie sans tache, au milieu d'un brasier, je franchirais le feu pour la recevoir, dût ma chair en être réduite en cendre !

– Je ne te révèle pas le dessein de mon cher Fils. Il le garde pour lui. Bientôt tu le recevras.

– Merci, Bonne Mère, de toute mon âme.

– Je vais vous quitter, mes enfants...»

(1880, jeudi-saint)

«Mon Jésus prisonnier et mon âme prisonnière !.. Vous qui pouvez tout, Bonne Mère, donnez-moi mon Jésus !

– Ton désir, mon enfant, plaît grandement à mon divin Fils.

– Mon désir tout entier est de l'aimer et de me sanctifier. Ma Mère chérie, je vous demande de me le donner. Je mourrai d'amour en le possédant.

– Console-toi, espère.

– J'espère aussi. Si Notre-Seigneur ne s'était donné qu'à une partie des âmes, je ne dirais rien, je serais du nombre de celles qui ne méritent pas cette grâce. Mais il s'est donné à toutes également, il n'en a pas exclu une seule. Voyez combien grande est ma douleur.

– Repose-toi sur mon cœur et là, console-toi.

– Ma Mère, si encore mon Jésus ne s'était donné que sous la forme d'un aliment rare et de grand prix, il n'y a que ceux qui sont riches qui s'en approcheraient. Les pauvres ne le pourraient pas : ils n'auraient pas de quoi payer. Mais il s'est mis sous la forme du pain pour donner à tous la facilité de n'être point privés de lui. Il demeure

dans toutes les églises et tous les fidèles peuvent s'en approcher.

Voilà pourquoi, ma chère Mère, je voudrais aussi participer à ce divin bonheur, à cette joie des Anges. Oh ! quand je pense au divin Prisonnier de l'amour, à mon trésor, à mon Jésus, mon âme ne cesse de dire, tant elle est embrasée :

L'amour, l'amour me met dans le feu. L'amour me consume dans ses délicieux brasiers.

Voyez mon martyre. Ma Mère, prenez-le en pitié !»

(12 février 1880)

LA COMMUNION SPIRITUELLE

Jésus me dit :

«La communion spirituelle produit dans l'âme de grands fruits. Bien des âmes ont plus gagné par la communion spirituelle que par la communion sacramentelle.

Le Concile de Trente a fortement recommandé la communion spirituelle. Les docteurs de l'Eglise l'ont recommandée aussi.

Mes enfants, il y a des âmes qui ont gagné par elle dix mille fois plus de mérites que par la communion sacramentelle, soit à cause de l'absence de prêtres, soit qu'elles aient été repoussées par l'autorité.

Cette belle pratique de la communion spirituelle, qui est rare aujourd'hui, me dédommage du grand abandon où l'on me laisse. Les avantages sont grands, surtout si l'on cherche à divulguer cette pratique...

Ma victime, il faut que tu satisfasses pour ceux qui m'offensent. Il faut que tu paies pour les ingratitudes de ceux qui m'outragent quand ils te persécutent. Il faut que tu sois lapidée.

— Je le veux bien.

– Si je cessais de te faire souffrir, la cessation de tes souffrances ferait tomber ma vengeance sur ceux qui te persécutent et me persécutent...

Tu sais, quand l'épouse souffre, l'époux souffre aussi. Notre alliance est pour toujours. Tu es la fontaine dans laquelle je viens laver mes blessures saignantes. Victime, quand je reçois de forts outrages, j'en bois la moitié et je te donne le reste. Quand des pécheurs frappent sur mes épines, s'il y en a deux, je t'en donne une. Tant que tu tiens par un bout le voile de ma colère, le pécheur ne sera pas frappé.

...Dans ce siècle pourri, j'ai choisi pour toi le chemin des plus grandes épreuves. Aux autres je donnais un père et un ami pour les diriger, les éclairer et diminuer leurs peines. Pour toi j'ai fait **une exception** : pour toi nulle consolation. Tu me dis : Mon Dieu, suis-je dans votre grâce ? Tu es la seule que j'aie traitée ainsi.

– Merci, mon Jésus, pourvu que je me sauve !

– J'ai laissé tes ennemis te poser, sur le dos, le manteau des opprobres. J'ai voulu voir leur malice. Tu t'es abandonnée à ma sainte volonté : voilà ce que j'attendais. Je te traite comme mon Père m'a traité».

(28 février 1878)

A LA PORTE DU TABERNACLE

«Voilà, ma fille, les paroles de mon cher Fils. Vois quelle est ma peine ! Mon cœur se brise.

– Bonne Mère, consolez-vous, ou je pleurerai aussi ; mais je n'en ai presque plus la force.

– Mon enfant, jusqu'à quel point désires-tu recevoir mon divin Fils ?

– Je ne suis pas capable de vous le dire, ma Bonne Mère. Ce désir a pris, dans mon âme, les proportions d'un vaste incendie qui me consume et me réduit. Tout me

porte à le désirer, de sorte que j'en ai perdu ma vie terrestre et mes pensées humaines. J'ai tout perdu... L'Amour seul me fait vivre. L'Amour seul vit pour moi. Par moi-même, je ne vis aucunement. Son Amour me fait perdre connaissance de moi-même. Je n'ai plus aucun désir ici-bas ; je n'ai plus le sentiment de la vie : je suis morte. L'Amour vit, respire, prie et médite pour celle qui est disparue, effacée de tout.

Voilà, ma Bonne Mère, je ne peux mieux m'exprimer à ce sujet.

Je suis tous les jours **à la porte de sa prison** pour voir si je n'entendrais point sa parole. J'écoute, au cas où j'entendrais battre son cœur... Je regarde si l'haleine de sa bouche adorable ne *«sereine»*[1] point sur la porte de son tabernacle.

Ma Bonne Mère, dès qu'il y a sur cette porte une petite rosée produite par la bouche de mon Dieu, bien vite je vais en nourrir mon âme : cette goutte de sa respiration m'est une communion.

Voilà, ma Mère, où je vais chaque jour.

J'écoute encore si je n'entends point prier les Anges. Quand je n'entends que le silence, je fais moi-même chanter mon âme, à la porte de sa prison. A la serrure, ma Bonne Mère, je porte mes lèvres. C'est par là que je fais entrer mon cantique d'amour jusque dans sa prison fermée.

Si j'entends des harmonies, je me tais, car je ne veux pas mêler ma voix au céleste concert ; je mets alors mon oreille aux fentes de sa prison. S'il me parle, je cesse d'écouter les louanges des Anges ; car lui seul me ravit, me transporte et me suffit.

Je ne peux m'exprimer plus profondément, Bonne Mère du ciel... Je porte envie à tout ce qui l'adore, à tout ce qui l'aime. Quand mes chers amis, frères ou sœurs, sont là, je cherche un petit coin dans leur cœur et j'y ai comme une petite part de leurs heureuses communions. Voilà

---

1. De serein, la fine rosée de la nuit.

pourquoi je vis, car la charité et la compassion de mes amis me sont une communion».

(Fête-Dieu, 12 juin 1879)

EXAMEN SUR L'EUCHARISTIE

«... Eh bien, dit Marie-Julie, finissons-en là-dessus. Voudriez-vous, Saint Thomas , me répondre quand je vais vous demander bien des choses ?

– Je suis venu exprès... Mais, auparavant, laisse-moi te poser une question.

– Tout ce que vous voudrez, grand saint Thomas.

– Pourrais-tu me dire jusqu'où va le divin Amour dans le Très-Saint-Sacrement ?

– Saint Thomas, cet Amour ne peut se sonder sur la terre. Si nous n'avions point ces misères et ces fragilités, peut-être aurions-nous une science mystique et un langage séraphique pouvant aller jusqu'aux déclarations sublimes.

– Où as-tu puisé ces paroles profondes ?

– Dans mon désir de vivre du Pain des Anges à chaque instant.

– Sais-tu, petite sœur du Crucifix...

– Saint Thomas, par humilité, ne dites pas cela.

– Sais-tu si l'amour est en proportion dans celui qui reçoit l'Eucharistie ?

– Dame, je ne sais trop que répondre ! Je crois que, dans un tel enivrement de bonheur, il n'y a point de proportion... étant donné la grandeur de cette divine nourriture.

– Sais-tu, petite sœur, quelles flammes consument une âme après ce délicieux festin ?

---

1. Saint Thomas d'Aquin.

– Celles jaillies des blessures de sa Passion et qui, aussitôt, viennent se ranger autour de la Manne de l'Eucharistie.

– Où as-tu puisé cette sublimité ?

– Dans l'ardent martyre de ne pouvoir être admise à ce festin de bonheur.

– D'où vient que la sainte Hostie ne se consume pas comme l'aliment qui nourrit le corps. Pourrais-tu répondre ?

– Je ne sais trop d'où cela vient, Saint Thomas. Dans l'Hostie, Notre-Seigneur n'est composé que d'Amour. Si une étincelle de cet amour se décompose, il en surgit trois ou quatre autres pour remplacer celle qui se serait dissipée. Cet aliment fortifié ne peut ni se décomposer, ni se consumer. Autrement, il n'y aurait pas de distance entre l'aliment du corps et celui sacré de l'âme. A mesure que l'aliment du corps se décompose, rien ne vient remplacer ce qui est consumé. Mais, dans les âmes, c'est la grâce qui conserve le Dieu d'Amour. C'est un don de Dieu. Je ne peux pas dire mieux.

– Qui t'a appris cela ?

– Mon Jésus, grand Saint Thomas, et aussi ma Sainte Mère. Ils me l'ont fait voir bien des fois quand communiaient mes amis. Je voulais vous demander quelque chose et vous ne m'avez pas donné le temps, Saint Thomas.

– Saint François de Sales va te répondre lui-même.

– Merci, bon saint».

(11 mars 1880)

CONSIDÉRATIONS SUR LA SAINTE COMMUNION

Pour approcher de Jésus dans l'Eucharistie, il faut les dispositions nécessaires, mais des dispositions qui conviennent à une malheureuse chair d'Adam, sujette à un grand nombre de misères. Si, pour le posséder, on voulait se

rendre digne, qui s'en approcherait ? Qui serait capable de dispositions parfaites, complètes et totales ?

Si l'on visait ce but, aucune âme ne voudrait le recevoir. **Il n'y a que Dieu qui soit digne de recevoir Dieu.**

C'est quand on ressent de la froideur qu'on doit s'approcher du feu divin. Cette froideur est suscitée par l'ennemi qui redoute ce sacrement et fait tout pour en détourner. Que les âmes n'aient donc aucune crainte puisque c'est sur l'ordre de Dieu qu'elles vont au divin banquet !

Ceux qui doivent encore s'en approcher sont les âmes imparfaites qui ignorent la grandeur de la faveur qu'elles reçoivent, si cette ignorance n'est pas coupable et si leur volonté n'est pas obstinée. Elles ne sont qu'imparfaites et sujettes à bien des faiblesses.

Chaque fois que le directeur de conscience juge leurs dispositions convenables, ces âmes ne doivent pas refuser, puisque le directeur a don de juger des dispositions réelles. En s'y opposant, elles réjouissent l'enfer et contristent l'amour divin. Pour devenir parfaits, les imparfaits doivent, autant que le père spirituel l'ordonne, obéir à l'appel de Dieu.

Au sortir de la sainte Communion, nos âmes sont un objet de terreur pour l'enfer et un objet aussi beau que le ciel pour Dieu qui les possède.

Le ciel est tout dans ce divin sacrement : c'est si vrai que, si on le voyait, on ne s'en approcherait qu'avec crainte et larmes. Mais Dieu le cache pour le déposer dans nos âmes.

Que l'âme ne craigne pas de dire :

«Il y a en moi un germe immortel que ni le péché, ni la mort ne pourront détruire».

(29 janvier 1880)

Au pied de la Croix j'entends cette parole :

«Si les âmes veulent posséder l'éminente grâce de perfection, qu'elles puisent à la Croix d'abord. Elle est l'échelle pour monter à la sainteté».

Après cette parole sortie des cinq plaies, il semble qu'il n'y ait plus une goutte d'eau capable de désaltérer une âme brûlante d'amour. Les fontaines de la terre se changent en fournaises ; l'air le plus frais se concentre dans l'amour des cinq plaies. Notre Seigneur veut nous donner un avant-goût de l'amour éternel. Qu'il fallût qu'il nous aime pour livrer ses membres à de semblables douleurs !

Notre Seigneur dit :

«Voici le temps où, comme en un beau jour de noces, je m'apprête à enlever la barrière qui ferme le creux de mes plaies. J'en laisserai visible l'ouverture, en mes pieds et mes mains. Mes clous vont se soulever pour laisser passer les âmes. Mais, en ces jours présents, il me faut encore boire les coupables ingratitudes qu'on offre à mes plaies adorables...

Jamais l'amertume n'en fut plus pénible à mon âme qu'en ce temps où le fond du calice est le plus amer. Tel est le remède dans une fiole : on la secoue, mais l'amertume reste au fond. La fiole épuisée, il reste encore de l'amertume.

Ceux qui n'ont bu qu'une liqueur apparemment sans amertume, pour eux l'amertume deviendra plus mauvaise à leur cœur que celle de mon calice – de mon calice qui est aussi le tien et celui de mes amis –. Jamais ils n'auront une joie aussi parfaite et une paix aussi paisible que celles de mes amis qui attendent ma venue qui tous les jours approche.

Je suis sur le chemin qui, du ciel, me conduit sur la terre. Je suis sorti des voûtes éternelles et, à mesure que j'approche, je vois toute la terre.

Je laisse mes cinq plaies se remplir d'une liqueur divine où les âmes viendront s'embaumer d'un parfum qui n'est que pure tendresse. Ce parfum, *je le donne déjà*[1] à mes amis, comme preuve que je leur donnerai toutes les abondances promises par ma Croix adorable».

(Paroles de Jésus)

L'amour des cinq plaies de Notre Seigneur couvre toute la terre, comme d'un vaste incendie dans lequel l'âme éprouve comme une faim insatiable. Les cinq plaies sont un livre si sublime qu'un seul mot de lui suffit à nous noyer dans l'amour, à nous faire disparaître de la terre et à nous porter dans ce divin refuge. La seule pensée des cinq plaies est, pour notre cœur, comme une mer immense : plus on y boit, plus on voudrait ne jamais cesser de tenir nos lèvres à ces plaies adorables.

Notre Seigneur dit :

«Je voudrais donner mes cinq plaies à tous mes amis. Ils viendraient s'y réfugier au milieu de leurs tribulations. Je voudrais en verser toutes les richesses dans les âmes fidèles...

«Voulez-vous posséder le ciel et le porter partout avec vous ? Gravez en vos cœurs l'empreinte de mes cinq plaies et vous sentirez brûler en vous comme une lampe ardente qui, nuit et jour, excitera pour moi un amour que moi seul pourrai comprendre».

Notre Seigneur montre de sa main une flèche qui a comme la forme d'un crayon. Il dit :

«Amis fidèles, voulez-vous que j'imprime en vos âmes mes cinq plaies ? Du moins, approchez : avec cette flèche, j'écrirai en vos âmes quelle douleur et quel amour se sont

---

1. Allusion au parfum qui, parfois, s'exhale dans la cellule de Marie-Julie.

échappés de mes plaies, depuis le Calvaire jusqu'à ce jour. Je cherche des âmes pour en graver le souvenir».

O plaies adorables, ô portes du ciel, ô refuge des pécheurs, ô cellier qui nous donne le vin de l'amour, venez en nos cœurs et faites-y votre demeure.

(16 mars 1882)

LA PLAIE A L'ÉPAULE DU CHRIST

Vu dans le soleil :

Au pied de l'autel qui est élevé et très large – mais pas à la manière des nôtres – le Pontife proclame que l'Eglise infaillible reconnaît **cette blessure méprisée de l'épaule de Notre Seigneur.**

Je vois que la Sainte Eglise n'annoncera cette grande consolation qu'après que les maux seront passés et que le déluge, auparavant, aura épuré le monde de tout ce qu'il y aura d'ennemis de la religion.

Je vois la cause du retard du triomphe de cette plaie : au moment où la proclamation sera décidée, le trouble et la terreur sonneront autour du vicaire du Christ. En ce moment, il se fera une suspension de toute cérémonie. Les offices se célèbreront au fond des caveaux, tandis que le désordre et le meurtre envahiront tout l'intérieur de la Ville Eternelle.

(8 avril 1880)

CHAPITRE V

AVEC LA VIERGE IMMACULÉE

Je vous salue, Fille du Père,
lis de pureté ;
Je vous salue, Epouse du Saint-Esprit,
violette d'humilité ;
Je vous salue, Mère du Verbe,
rose de charité.

(Prière de Marie-Julie)

ÉMOUVANTE SUPPLICATION

«Aujourd'hui, mes enfants, vous êtes bien proches de voir éclater la justice inexorable de mon divin Fils, à cause de l'incrédulité de ce peuple de mon royaume que j'ai tant aimé et que j'aime encore. On refuse d'honorer mon Fils ; on refuse de proclamer ses bienfaits, on le laisse prisonnier et captif...

– Ne pleurez pas, ma Bonne Mère, ou je vais pleurer aussi.

– Ma fille, mon cœur veut épancher sa douleur dans des cœurs qui sauront comprendre la charité d'une mère.

– C'est vrai.

– Mes enfants, je m'arrête une seconde... Toi, écoute la parole du Juge Eternel».

Notre Seigneur, sans quitter son trône, ni descendre, se lève. Son visage est sévère.

«Mes enfants, ma victime, dit-il, ici je laisse tomber une parole. Recueillez-la, méditez-la.

Je suis le Tout-Puissant, le Maître Souverain Eternel.

J'ai prévenu assez longtemps et averti un peuple obstiné où l'irréligion triomphe. J'ai toutes les puissances.

J'ai demandé aux ministres de mes autels de me faire sortir pour que j'étende ma main paternelle sur un peuple ingrat, au milieu duquel se trouve quelques bons. Leur oreille a semblé s'assourdir pour ne pas entendre la parole d'un Sauveur amoureux. Pour ce refus si dur et cette obstination, je vais prouver que je suis le Tout-Puissant vainqueur.

Je vais réduire à mon tour ce peuple infidèle. *Pense à la mort, peuple, il est temps encore.* Reconnais la voix de Celui qui a voulu te sauver. Tu veux périr, prépare-toi».

Après ces paroles, je reviens à notre Bonne Mère. Son cœur n'est pas réjoui. Son visage est triste et douloureux. Elle dit :

«Mes enfants, voyez si une mère n'a pas le cœur brisé. Elle trouve avec vous de quoi se consoler.

– Oh ! Bonne Mère, nous n'en sommes pas dignes, mais nous voudrions le faire.

– Je me console avec vous. J'y trouve des cœurs compatissants. Jusqu'ici, mes enfants, vous avez vécu et reposé dans la paix.

Le temps est proche : un règne injuste va s'écrouler et, avec lui, un nombre incalculable d'enfants qui ont tout oublié, tout perdu et qui sont à l'enfer.

Si mon Fils prolonge cette existence du mal et du péché, c'est à cause des nombreuses souffrances qu'endurent les justes, c'est à cause de tant d'innocents accusés et poursuivis par les inventions de l'enfer ; c'est à cause de la prière.

Vous, ne craignez pas, mon Fils et moi nous sommes avec vous, pour toujours.

– Merci, Bonne Mère, mais vous qui n'avez rebuté personne, vous qui êtes toute-puissante, qui êtes la trésorière des bienfaits de votre Fils, dites-moi ce qu'il faut faire pour arrêter l'arrêt du Seigneur.

Vous voyez mon cœur brisé de douleur, vous le voyez baigné du sang de sa blessure, pouvez-vous refuser, Bonne Mère ?

Grâce ! Je vous demande grâce au prix de ma vie ! Ne les laissez pas périr, donnez-moi la mort. Je ne suis pas digne, mais si, au moins, je pouvais sauver une seule âme !

– Ma chère enfant, je peux beaucoup, mais tu sais que mon divin Fils est un juge inexorable.

– Oh ! Bonne Mère, que voulez-vous pour les sauver ? Qu'est-ce qui vous plaît ? Qu'est-ce qui vous est agréable ? Prenez-le et donnez-moi votre oui.

– Ecoute, ma chère enfant. Depuis quelque temps, j'ai imploré, j'ai pleuré... J'ai convaincu mon Fils qu'il y avait des âmes qui l'aimaient. Il m'a comprise à ce sujet, mais il connaît le fond des cœurs. De ses yeux éternels, il a vu la mauvaise volonté de ceux qui sont sans religion.

– O Bonne Mère, vous ne voudriez pas dire qu'il n'y a pas d'espoir et que nos frères vont périr !

– Ma chère enfant, voilà ce que j'ai à te dire.

– C'est bien peu, c'est trop faible, c'est trop peu.

– Supplie le ciel.

– Ce n'est pas assez, ma Bonne Mère.

– Offre tout ce que tu peux ; donne-moi toutes tes peines ; je les porterai à mon Fils.

– Vous ne dites point qu'ils ne périront pas.

– Ma fille, voilà tout ce que ma tendresse peut te dire.

– Oui, Bonne Mère, je vais supplier, tout le temps, avec tous les amis de la Croix qui vous aiment ; vous ne pouvez pas refuser.

– Prie, ma chère enfant, c'est ma dernière parole.

– Je vous remercie, Bonne Mère ; je me contente et je me soumets à la divine volonté.

– Ma chère enfant, cette douleur qui déchirait mon cœur, je l'ai fait couler dans le tien. J'ai voulu t'en faire goûter la profondeur».

(2 février 1880)

LA PATIENCE DE MARIE-JULIE

«Quand je pense, ma chère enfant, qu'à l'heure choisie et qui va bientôt s'épanouir, je viendrai déposer sur ton front mon dernier baiser sur la terre !

– Je sourirai de m'envoler, non pas au ciel, ma Bonne Mère, mais dans le saint lieu du purgatoire. Je ne suis pas digne d'espérer monter si haut. C'est un si grand honneur, une telle réjouissance, que je pense entrer d'abord au ciel du purgatoire pour expier un reste imparfait.

– Crois-tu que mon cœur sera assez dur pour te laisser descendre là ?

– Ma Mère, je ne veux pas aller au ciel avant d'aller dans le lieu de la purification.

– Tout droit au ciel, ma fille !

– Oh ! Bonne Mère, je n'irai pas tout droit. Vous ne m'emmènerez pas. Je me jetterai dans le saint lieu.

– Ma fille, je t'emmènerai et je ne serai pas seule. Je réjouirai mes enfants restés dans la douleur.

– O ma Mère, il n'y aura point de douleur, car je ne suis plus utile à rien.

– Je prends tes paroles, ma fille, comme dites avec la simplicité d'un enfant... Laisse-moi te dire un mot qui va te consoler.

– Ce n'est pas un secret, ma Mère ?

– Non, c'est pour participer à la joie.

– Je le veux bien, ma Mère.

– Par ton courage, par ta patience, par ta charité, tu as lassé les *«entrelaceurs»*[1] de ta couronne de mérites.

– Mais, ma Mère, je ne leur ai rien dit, je ne les ai point vus.

– Laisse-moi t'expliquer. Tu les as lassés par ton silence.

– Je n'ai rien fait, ma Mère, rien de plus qu'à l'habitude.

– Ils ont compris que leur temps était perdu.

Ils avaient espéré le changement des choses : l'emportement *(disparition)* des plaies et du chemin de Croix, le relâchement des extases, la lassitude dans tout ce trajet.

– Oh ! Bonne Mère, ils n'ont guère gagné. Je ne suis pas désolée tout de même.

(Marie-Julie se met à rire)

– Ma chère enfant, ils se disaient, dans leur complot : le père *(monsieur David)* qui commandait n'est plus là. A force de longueur de temps, elle s'ennuiera et succombera sous le fardeau du désespoir. Espérons et, à la fin, ce sera notre conquête.

– Cette conquête n'est point faite encore, ma Bonne Mère.

(Elle rit)

S'ils ne travaillent plus, nous n'auront plus de mérites».

(2 février 1880)

---

1. Les entrelaceurs : ceux qui persécutent Marie-Julie.

«Viens sur mon cœur, enfant de ma tendresse.

– Ma Mère, j'aimerais mieux pas ce nom. Un nom vil et misérable serait encore d'or pour moi qui ne suis que misère.

– Je viens te dire, ma fille, tout l'amour que j'ai pour toi, en ce jour de tes trente années accomplies, années trop tôt passées...

– Ne pleurez pas, ma Bonne Mère, ou je pleurerai avec vous.

– Ces trente années, ma chère enfant, ont passé comme une heure, une heure de joie, une heure de délices...

– Oh ! Mère chérie, d'un côté elles passent trop tôt, de l'autre pas assez vite. Trop tôt pour ne plus souffrir, trop lentement de crainte de faire souffrir.

– Nous quitter sur la terre ! Enfant chérie de mon cœur, peux-tu t'y résigner et accepter cette séparation ?

– Ma Mère, pour moi, je n'ai plus de volonté.

– Pour moi, chère enfant, cette séparation est grande. Ma douleur est celle du Calvaire.

– Soyez plutôt contente, Mère chérie, car si, en restant ici-bas, je venais à faire souffrir mon Jésus, votre peine serait double.

– Je ne puis me consoler. Oh ! me séparer de toi sur la terre ! Ne plus descendre si souvent dans ce lieu !

(Marie-Julie sanglote)

– Si, ma Bonne Mère, tous les jours vous pourrez, si vous le voulez, y descendre.

– Tu ne seras plus là.

– Mon souvenir y restera ; mes amis y resteront.

– Y descendre, ma fille, et trouver vide le bûcher de la Croix ! *(son lit).*

– O ma Mère chérie, la Croix sera là.

– Y descendre et ne plus trouver un cœur généreux, un cœur consumé de charité et prêt à souffrir dès que mon Fils menace !

– Ma Mère, du haut du ciel il est plus facile d'obtenir de ce cher Amour que sur la terre.

– Ma chère enfant, je verrai s'écrouler l'abri du pécheur, où tant de fois je suis venue demander des sacrifices.

– Oh ! Ma Mère, les sacrifices du ciel sont plus beaux et plus parfaits que ceux de la terre.

– Ma chère enfant, choisis dans ton cœur ton dernier testament.

– Ma Mère chérie, je ne sais que choisir... J'ai peur de ne pas bien choisir. J'aime mieux que ce soit vous.

– Choisis... De quoi as-tu le plus soif ?

– J'ai soif de mon Jésus ; j'ai soif de mon amour ; j'ai soif de son Corps divin et de son précieux Sang. Cette soif, rien ne peut en modérer les ardeurs.

– Console-toi, tu as peu de temps à attendre. Il se donnera à ton âme.

– O ma Mère, je vous remercie... C'est le Jésus du tabernacle que je désire.

– Espère, espère encore... mais pas dans le père qui entend tes confessions ; n'attends rien et n'espère rien de ce côté.

– Bonne Mère, c'est tout de même dur !

– Attends ; pas de désespoir ; le ciel est riche. Attends, attends...

– J'attends avec confiance.

– Ta plus grande soif est donc de ton Epoux ?

– Oui, ma Bonne Mère.

Mais j'ai soif aussi de souffrances ; j'ai soif de mépris ; j'ai soif de sacrifices ; j'ai soif d'obéissance ; j'ai soif d'humilité ; j'ai soif de charité ; j'ai soif d'un océan de feu d'amour ; j'ai soif d'être consumée ; j'ai soif d'être réunie à mon Bien-Aimé.

– Je t'aime, ma chère enfant.

Regarde ce qui brille entre les mains des vierges, ce qui brille avec éclat.

– Je vois un beau diadème, couronne immortelle, mais ce n'est point pour moi. Je ne l'ai pas mérité. Je n'en ai pas encore acheté la première perle.

– La couronne est toute finie. Il ne reste qu'à la bénir et à la poser sur l'autel du festin.

– Ce n'est pas pour moi, Bonne Mère ; j'en veux une d'épines – une simple couronne d'épines – et je veux l'emporter avec moi au tombeau. Voilà mon choix.

– Je viendrai te chercher, ma chère enfant, te prendre par la main et te conduire à l'autel, où la messe des noces sera célébrée par l'Epoux Eternel.

– Oh ! Mère de bonté, comment faire pour y aller, tout indigne et misérable que je suis, sans avoir rien à offrir à mon Jésus ?

– Ma chère enfant, ta robe est préparée, ton manteau et ton voile, tout est prêt...

J'irai aux noces avec mon habit de Saint François, béni par Monseigneur l'Evêque.

– Tu l'auras aussi, mais tu viendras avec ta robe nuptiale.

– Je veux mon habit de tertiaire.

– Oui, tu l'auras.

– Je vous remercie d'avoir dit oui.

– Tu seras débarrassée de cette vie mortelle, de ces épreuves et de ces sacrifices... Introduite dans les cieux, dans la joie parfaite...

– Bonne Mère, je ne veux pas aller au ciel tout de suite. Je veux aller au purgatoire.

– Quoi faire, ma chère enfant, si ton Epoux te trouve digne ? Il t'appelle ; il t'invite.

– Je n'irai pas tout de suite. **Je tournerai à droite.** Je sais bien où est le purgatoire.

– Qu'iras-tu y faire ?

– Souffrir, ma Bonne Mère, avec mes frères et sœurs, avec toutes les âmes qui sont là.

– Au ciel, ma chère enfant.

– O ma Bonne Mère, vous me laisserez bien y aller tout de même. Voici la raison : vous aimez tant les âmes du Purgatoire que je veux y aller aussi.

– Ma chère enfant, ta simplicité me fait plaisir.

– Je suis bien hardie avec vous».

(12 février 1880)

MISE EN GARDE

«Ma fille, ma tendresse maternelle t'avait défendu, sous peine d'un délaissement complet de la part de mon Fils et de la mienne, de t'occuper de ce qui se passe dans les âmes sur la terre.

– Je ne m'occuperai de rien, Bonne Mère.

– Je te parle librement. Vois cette âme qui s'est dite envoyée de moi et qui est venue frapper à la porte de ta demeure.

– Bonne Mère, c'est vrai.

– Tu ne l'as point écoutée ; tu n'as rien voulu savoir, tu n'as pas cherché à comprendre. Vois... cette âme avait annoncé hautement qu'aujourd'hui même commenceraient les châtiments les plus terribles : terre tremblante et ciel voilé.

Mes enfants, cet événement n'a pas été annoncé par moi. Cette personne ne l'a pas entendu de ma bouche immaculée.

Remarquez une chose : **la rigueur des châtiments terribles n'arrivera pas en un jour qui m'appartient.** Mes jours de fête sont des jours bénis, des jours de grâce. Jamais un jour qui m'est consacré ne verra paraître sur la terre le juste courroux de mon Fils».

(8 septembre 1878)

LE COURAGE DE MARIE-JULIE

«Mes enfants, dit Marie Immaculée, vous marchez sur une terre solide...

Les hommes perfides et pervers respecteront ce lieu où je descends. Les fléaux passeront à côté de ce lieu où j'habite. Quand l'orage, qui déjà s'annonce terrible, tombera du ciel sur la terre, regardez en direction **du Sanctuaire de la Croix**... Je retiens encore les châtiments. Courage, mes enfants, que rien ne vous abatte !

– Rien, ma Bonne Mère, ne nous fera reculer... Nous sommes prêts à signer de notre sang notre foi en Dieu.

– Si cette montagne de la foi, ici où tu es, venait à s'écrouler, ma chère enfant, est-ce que ta foi ne faiblirait pas ?

– Quand je verrais la terre s'engloutir, les montagnes se fendre, les arbres se soulever et le ciel s'entr'ouvrir, rien n'abattrait ma foi et mon courage !

– Si je te disais en ce moment : mon enfant, pour la gloire de mon divin Fils, il faut marcher au martyre et souffrir des tourments atroces ?

– Je suis prête, Mère chérie... Depuis mon enfance je soupire après le martyre.

– Ma chère enfant, si tu comprenais toutes tes peines et l'état où tu es !... Il y a de quoi faire le plus grand des martyres.

– Bonne Mère, je me perds dans l'immensité de mon Dieu. Je laisse de côté toutes les peines et toutes les épreuves.

– Mais si tu te voyais sur le point d'être clouée à la Croix.

– Le creux pour les clous est déjà fait. Il n'y aurait plus qu'à pousser. La souffrance serait une douleur d'amour.

– S'il te fallait paraître devant les tribunaux, devant ces hommes qui sont juges sur la terre ?

– J'y paraîtrais, ma Bonne Mère. Je suis innocente de tout crime ; jamais je n'ai offensé personne.

– Et s'il te fallait paraître devant les grands prélats de l'Eglise ?

– J'irai avec une profonde humilité. Je répondrais sans crainte, avec la grâce du Saint-Esprit, aux paroles qu'on m'adresserait.

– Ma chère enfant, j'ai vu ton courage. Maintenant je te nomme : enfant du martyre.

– Ce nom ne m'appartient pas. Je ne mérite que le nom de la misérable Madeleine qui tombe d'amour aux pieds du bon Maître».

(18 décembre 1877)

LE DÉTACHEMENT DE MARIE-JULIE

«Mes enfants, je vous ai parlé à tous et je vous garde dans mon cœur...

Maintenant, ma fille, mon cœur maternel et le tien vont mieux se comprendre encore... Chère enfant, pense qu'il faudra quitter la terre et tes amis.

– Je veux tout ce que vous voudrez, ma Bonne Mère.

– Pense que le ciel n'est pas éloigné et qu'une mission assez longue va recevoir sa récompense.

– Quand vous voudrez, Bonne Mère.

– Ma chère enfant, il sera beau ce jour sans nuage quand, dans ton étroite cellule, les anges viendront répondre aux prières qui, de ce lieu, monteront vers les cieux.

– Oh ! Vous me le dites... et, quand j'y penserai, il me sera encore plus dur d'attendre ce jour d'ivresse. Mais l'espérance est un baume.

– Ma fille, un arrêt est porté. Ce temps qui existe maintenant, perdra le reste de ses charmes ; l'impiété va bondir, comme une mer en fureur, jetant ses vagues jusqu'à l'extrême limite de cette terre de France, bénie mais souillée aussi.

– Voyez, ma Mère, que je ne suis guère attachée ici-bas puisque, s'il y a pour moi un plaisir, c'est celui de souffrir, d'aimer et de pratiquer la charité. Voilà tout.

– Ma chère enfant...

– Ma Mère, je sens venu le moment d'être humble et petite.

– Chère enfant, tendre fleur de mon cœur... Tu t'es donnée toute à moi, je t'ai prise toute pour moi. C'est donc avec moi que tu quitteras tes amis. Je viendrai passer bien des heures dans ton cœur.

– Oh ! dans mon cœur, Bonne Mère, il n'y a que misères et peines, vous ne pouvez pas y demeurer.

– C'est pourtant là où je veux venir, parmi les fleurs...

– Les fleurs, ma Mère, en sont ternies. Mon cœur est comme l'hiver. Il n'y a en lui que peu d'amour... Ces derniers temps de ma vie, je ne veux pas les passer dans la douceur, ni parmi les fleurs. C'est dans les épines que je veux les passer. **Je veux mourir dans le jardin de la souffrance».**

(15 janvier 1880)

L'INSTRUMENT DES DÉSIRS DIVINS

Marie me dit :

«Ma chère enfant, repose maintenant sur mon Cœur. Ecoute mes paroles bien tendres. Depuis quelque temps tu ne devrais plus être ici.

Elle me dit cette parole avec le sourire

– Pourquoi, Bonne Mère ?

– Les desseins de mon Fils devraient être accomplis. Voici pourquoi tu es encore ici :

Tous les hommes de la terre – exceptés ceux que tu connais, mes enfants et mes victimes – tous ne montrent aucun changement, au sujet de ce qui pèse sur l'Eglise. Mon cher Fils a voulu attendre pour faire éclater sa puissance. J'ai là beaucoup d'espérance que plus ou moins de cœurs reviendront à la foi. Mon divin Fils a donc retardé ton bonheur.

– Oh ! ma Mère, quand le bon Jésus trouvera qu'il est temps, je serai prête.

– Ma fille, tu es au dernier degré de l'expiation : ce n'est plus pour toi que tu souffres.

– Bonne Mère, c'est plus pour moi que pour les autres. Combien j'ai à rendre au bon Dieu pour tout ce qu'il m'a donné... jusqu'à me combler !

– Ma chère enfant, désormais **tu n'es plus que l'instrument des désirs divins.** Tu n'es plus que pour payer l'ingratitude des pécheurs.

– Je ne veux rien pour moi. Mettez tout pour racheter ce qui a été le prix du sang de Notre-Seigneur.

– C'est sur toutes les faveurs que tu as reçues que mon Fils prend l'or pour racheter les coupables.

– Oh ! je suis si heureuse !

– En récompense, mon Fils va t'ouvrir une nouvelle mission : un jour de plus de souffrance, le dimanche.

– Oh oui ! ma Bonne Mère. J'avais le dimanche pour me reposer, prier, me délasser, avec mes frères et mes sœurs... Mais il est plus digne de souffrir que de jouir. Je consens à n'avoir de repos que dans la souffrance.

– Ma chère enfant, lys de mon cœur...

– Ma Mère, je ne veux qu'un nom, celui de pécheresse.

– Le dimanche, ma fille, sera pour expier les impures conversations, les paroles dégoûtantes, les projets coupables, les blasphèmes.

– D'où vient, ma Mère, que j'éprouve, de la langue au cœur, une sensation de charbons ardents, comme un feu inexprimable ?

– Ne sais-tu pas, ma chère enfant, que la langue se joint au cœur quand elle blasphème ?

– Si, Bonne Mère.

– Voilà la cause de ces grandes souffrances. C'est ton doux Jésus qui bientôt te fera partager son royaume ; c'est lui qui te fait souffrir.

– Merci, Bonne Mère, et de tout mon cœur».

(16 mars 1880)

UN LIEU DE DOULEUR

Je contemple et j'honore la Sainte Vierge qui descend du ciel, vêtue de façon éclatante. Quatre Chérubins portent son trône, plus brillant que toutes les clartés de la terre et des Anges suivent avec de gros flambeaux.

De son trône de gloire elle dit :

«Je viens, mes enfants, me réjouir avec vous, vous apporter l'espérance et vous montrer combien je vous aime».

Elle tient, en ses mains, près de sa poitrine, un très gros flambeau entouré d'une couronne aux fleurons blancs. Elle dit :

«... Mes enfants, ce flambeau représente ceux qui sont bénis aujourd'hui et distribués à mon peuple. Il signifie la pureté sans tache de mon Cœur.

Mes enfants, je descends pour vous consoler, au milieu des sillons de douleur qui sont près de s'abattre ; qui vont ternir le soleil, les étoiles et tout ce qui réjouit la terre. Ne craignez rien à l'heure proche du danger, car mon cœur vous sera ouvert.

Il y aura des contrées extrêmement malheureuses, des lieux battus des flots de la colère, parce que mon Fils y a été cruellement offensé.

Mes enfants, je ne suis qu'un martyr de pleurs et d'angoisses. Je vois mon peuple, ébranlé dans sa foi, la fuir et la vendre à vil prix, pour la vie de ce morceau de poussière qu'est le corps humain.

La Sainte Vierge, qui a tourné son visage tout autour du royaume, arrête sur nous un regard moins réjoui. Elle dit :

Mes enfants, ce lieu où je vous ai vus, tous les jours, devient pour moi un lieu de douleur, bien que je sache que mon Fils dispose tout pour vous consoler et vous faire vivre comme dans le siècle des plus grandes grâces. Bientôt la douleur succèdera à la joie. Cette terre, que le ciel a aimée, restera, avec ses souvenirs, mais le Seigneur en aura emporté dans la gloire l'instrument meurtri et déchiré, mais récompensé glorieusement.

Mes enfants, quand la personne n'y sera plus présente, vivante, je vous fais déjà un appel pour que cette terre devienne un lieu de repos et de séjour délicieux[1].

---

1. La Vierge semble désirer que la maison de la Fraudais devienne un lieu de pèlerinage après la mort de Marie-Julie.

Mes enfants, vous n'aurez pas peur de la main de mon Fils : ses grâces dissiperont les effrois du temps qui est bien proche. Tandis que mon pauvre royaume sera couvert de sang et de lambeaux de chair, la Bretagne sera dans une paix si harmonieuse que le ciel sera comme descendu sur terre.

Mes enfants, pour vous faire participer à ma peine je vous dis que...

(Prophétie trop précise réservée pour plus tard).

... Mes enfants, après cette époque, mes larmes tariront pour quelques années de repos. Je retrouverai ces larmes au moment où l'antéchrist parcourra la terre, et les signes en seront partout visibles. C'est mon Fils qui connaît le nombre des années mais, même si vous viviez jusqu'à une vieillesse fort mûre, vous ne verriez pas ce jour plein d'effroi et de douleur.

– Merci, Bonne Mère.

... Mes enfants, mon cœur souffre et je me plains amèrement des âmes revêtues de grâces et qui font bien souffrir le ciel : **l'heure de la confusion est en chemin.** Priez pour ces hommes qui sont loin de comprendre leur dignité. Leur responsabilité est immense ; leur jugement sera terrible. Priez beaucoup. Je préparerai des grâces pour les répandre sur tous les petits enfants, afin de les protéger de l'infect poison qui leur sera présenté».

(2 février 1882)

Les extases de 1882, presque exclusivement prophétiques, ne trouveront qu'une place restreinte dans ce recueil.

CHAPITRE VI

LA PUISSANCE DE MARIE

DES SA VIE MORTELLE

La Flamme du Saint-Esprit dit :

«La Sainte Vierge aimait tant les enfants de son Fils que, longtemps avant la Passion, elle demandait toutes les grâces qui leur seraient nécessaires.

... A mesure que l'heure du sacrifice approchait, la Colombe du Saint-Esprit multipliait vers elle ses descentes. La lumière du Père Eternel ne voulait rien lui laisser ignorer. La Colombe lui apportait des signes différents pour l'instruire, tantôt du reniement des apôtres, tantôt de la lâcheté des amis de Jésus, tantôt de la condamnation de son divin Fils.

La Sainte Vierge se jetait à genoux, la face contre terre et, les yeux noyés de larmes, elle suppliait déjà son Fils de pardonner des offenses qu'elle n'ignorait plus.

Elle eut ainsi connaissance de la future **persécution de Saul** contre les chrétiens. Pendant trois jours elle ne prit aucune nourriture et resta sans sommeil. Elle passa ces trois jours et ces trois nuits, le visage contre terre, à implorer la conversion de Saul. Son divin Fils vint la consoler et lui promettre qu'il le ramènerait dans le sentier de la vraie religion.

Elle fut consolée mais, aussitôt, la Colombe, dans un soleil triste et plus obscur qu'à l'ordinaire, vint lui révéler **le reniement de Saint Pierre.** Elle passa des semaines à demander le pardon de l'apôtre. Le Seigneur lui envoya un

groupe d'Anges pour sécher ses larmes. C'est à ce sujet qu'elle eut le plus de peine. Elle ne fut consolée que par la promesse de son divin Fils, lui affirmant que l'apôtre ne supporterait pas longtemps sa trahison et que son cœur y deviendrait sensible, avant que lui-même eût expiré sur la Croix.

La Flamme ajoute :

«Chrétiens fidèles, faites pénitence. Les crimes de la terre sont sur le point de surpasser les bonnes œuvres des enfants de Dieu. La terre et l'enfer n'ont qu'un cri et qu'une voix pour appeler sur le monde la sévérité du Seigneur».

(14 mars 1882)

L'ARCHE DU SALUT

Des yeux de l'âme, je vois la Sainte Vierge couvrir, de son amour, l'univers entier, et l'y étendre comme un puissant rempart, hors duquel aucun des siens ne reste.

Elle connaît le moment où tout va se décider pour le triomphe du mal et du malheur. Elle jette sur la terre comme le dernier rempart de sa puissance pour servir d'abri à son peuple. Elle a supplié son Fils avec tant d'amour que Jésus ne lui a répondu que par une parole :

– «Ma Mère, le moment est décidé. Je ne peux plus retarder l'heure tracée par mon Père, j'obéis à ses ordres».

La Sainte Vierge affirme qu'elle est **l'Arche du salut** et qu'au moment décisif il faudra tous y entrer, et que pas un seul des siens n'y périra... Elle est comme une puissante et vaste mer : les flots de son amour porteront tous les cœurs dans le refuge de la plaie de son Fils. Ce sera l'abri du pauvre peuple de France, cette patrie si chère à son cœur.

Par le droit que son Fils lui a donné, elle puise, sans mesure, à la source de toutes les grâces et les répand sur la

terre avec abondance. Pas un moment le cœur le plus endurci n'est privé de ces grâces. Elle frappe à la porte de ce cœur, y demande une petite place, afin de l'arracher à l'enfer. Dès qu'elle y a la moindre emprise, elle y répand tant de grâces qu'on dirait qu'elle va en épuiser la source. Mais le ciel est inépuisable en ses grâces.

Dans son amour, la Sainte Vierge s'emploie de toutes les manières à ramener les coupables : sa bonté, sa tendresse, tout s'accorde avec sa voix pour les ramener au salut. Si elle voit qu'elle n'y réussit pas, elle fait parler sa douleur et ses larmes... Elle épuise les dernières ressources, avant le grand péril et le grand malheur.

Elle se propose de nous former sur son modèle de vertu et de charité. En Bonne Mère, elle répond à nos soupirs les plus faibles, avec une bonté qu'on ne peut assez admirer. Personne, sur terre, ne pourra lui rendre ce que, souvent dans le secret, elle a fait et obtenu pour l'humanité.

(23 mai 1882)

LE MIEL DE LA PRIERE

Il semble que le Cœur de la Sainte Vierge n'eût pas, dès le pied du Calvaire, toutes ces formes de grandeur. On dirait qu'aujourd'hui elles s'étendent davantage, se creusent, se renouvellent et deviennent plus grandes qu'au début, quand elle devint notre Mère.

Aujourd'hui, son Cœur est bien plus sensible, plus tendre, qu'au temps du Calvaire. A cette heure-là, en effet, les tourments pour son Fils en prenaient une grande part. Aujourd'hui, elle ne pense qu'aux enfants qu'elle a adoptés, qu'aux pécheurs qui se damnent, qu'aux malheureux qui abandonnent Dieu. C'est pour cela que son intervention paraît plus immense. Elle épuise ses dernières ressources.

A peine les prières qu'on lui adresse sont-elles entrées dans son Cœur, qu'elles y fondent aussitôt, **comme un miel**

sous une suave rosée. Ces prières, elle les remet immédiatement à son Fils, et Jésus remplit continuellement de nouvelles grâces le Cœur de sa Mère, en récompense de notre amour pour elle.

La Sainte Vierge est un Cœur qui console, duquel nul n'a jamais crainte d'être rejeté, ni rebuté. Son amour surpasse celui de tous les Anges et de tous les saints ensemble. Sa miséricorde, si grande, oublie nos misères et nos imperfections. Sa charité nous obtient le repentir le plus vrai. Sa bonté s'étend jusqu'aux portes de l'enfer. Nous n'avons qu'à nous jeter dans ses bras pour qu'aussitôt son Cœur s'émeuve de tendresse.

Aussi, notre amour pour Marie doit être sans mesure et sans limite. Pour l'aimer autant qu'elle nous aime, sur terre on ne peut atteindre jusque-là. Au ciel, son cœur nous sera à jamais ouvert et, comme les saints, nous y puiserons des délices qu'on ne peut goûter ici-bas.

En retour, la Sainte Vierge ne nous demande que le don de nos cœurs et la prière du «**Salut de l'Ange**», prière qui ne fait qu'alimenter le feu du cœur et porter l'âme dans les embrassements de Marie. Elle nous demande ce : «**Je vous salue**»; son cœur en est consolé et ses yeux répandent de douces larmes. Le juste en est comme submergé et le pécheur en a sa part.

(23 mai 1882)

UNE CRISE RACCOURCIE

Je contemple et j'honore une flamme très large qui présente la forme d'un immense cœur brûlant d'amour. J'y vois briller ces mots :

«Marie, Mère de tous les chrétiens veut que son Cœur soit connu et aimé».

La Sainte Vierge, en ce moment, met tout en œuvre, auprès de son Fils, pour la cause des justes et pour celle des pécheurs. Personne, mieux qu'elle, ne connaît la grande

époque à laquelle nous touchons ; avec douleur et angoisse, Son Cœur adressa ces paroles à Jésus :

«Mon Fils, si vous laissiez l'enfer gouverner plus longtemps mon peuple fidèle, plus longtemps que l'espace de trois mois, vous êtes assuré que ceux qui vous ont aimé vous renieront ; que ceux qui ont combattu pour le bien s'en feront les ennemis».

En la vision, ces trois mois sont ceux qui touchent les grands événements de la France, avant qu'elle ne triomphe de ses maux *(première crise).* Elle dit :

«Ces trois mois seront désignés dans le soleil de mon Fils. Ils ne me seront pas consacrés, mais l'un d'eux me sera extrêmement cher. Mon Fils ne va rien cacher à son peuple...»

Suit un assez long passage prophétique. Dans une plaidoirie ultérieure, la Sainte Vierge a obtenu que ces trois mois soient réduits à quatre semaines exactement.

«... Quand je pense, continue la Sainte Vierge, que c'est mon pauvre royaume qui, le premier, passera sous l'épée tranchante de la mortelle révolution, cette pensée m'ouvre le cœur et me fait couler d'abondantes larmes. Mais il faut que l'honneur de la France se relève, que sa gloire refleurisse, comme au temps du règne si noble d'un Saint Louis».

Je vois que le Cœur de la Sainte Vierge intercède, à tout instant, auprès du Cœur de son Fils. Il l'a établie dispensatrice de toutes ses grâces. Il lui a donné tout empire sur nos cœurs, et son amour pour nous ne lui laisse plus de repos. Elle prie et travaille ; elle conjure et supplie Celui qui est son Fils de donner, à chacun, toutes les grâces nécessaires.

La Sainte Vierge porte avec elle, pour les répandre sur nous, tous les dons que son Fils lui a donnés. Cette provision divine est si grande que, quand elle couvrirait toute la terre de ces grâces, il en resterait encore un surplus.

Elle dit :

«Mes enfants, c'est douter de ma puissance que de désespérer parfois d'obtenir ce que vous demandez. **C'est la prière qui demande, c'est la persévérance qui obtient.** J'écoute vos demandes, à la porte de vos cœurs, et je vous accorde, souvent sans que vous vous en doutiez.

– C'est bien vrai, très douce Vierge !

– Si je voyais mes enfants désirer me ressembler en mes vertus, j'épuiserais tout le ciel pour récompenser l'ardeur de leurs désirs».

La Sainte Vierge a toujours la main tendue pour nous demander. **Elle ne nous demande que pour nous enrichir.** Ce qui va de nous à elle est bien faible, mais elle sait retransformer nos pauvres dons. Elle sait les rendre si dignes et si grands que leur valeur, quand ils ont passé par elle, n'a plus de prix.

Elle dit :

«Mes enfants, mon Cœur est avec vous et trouve près de vous ses délices. Maintenant, reposez-vous».

(11 mai 1882)

L'ANNONCIATION

«Je reçois tous mes enfants à mes pieds, quand ils me saluent... Aujourd'hui, en cette fête qui m'est si chère, je m'adresse à toute la terre. L'Annonciation me rappelle tant de douceurs : c'était la grande nouvelle qui devait réjouir le monde.

C'est pour votre bonheur, mes enfants, que je vous ai donné mon Fils, mon plus cher trésor. Je sais qu'aujourd'hui la terre souffre. Je viens lui préparer une rosée céleste...

Venez à moi, mères qui souffrez, pères qui avez de la peine et vous aussi, jeunes gens et jeunes filles...

Mes enfants, je me suis purifiée[1] et j'ai trouvé grâce. Celle-ci a tellement inondé mon cœur que le divin Créateur faisait, seul, tout mon bonheur et toute ma joie. Je me suis tenue dans la solitude et dans l'humilité. J'ai médité la douceur du Très-Haut. J'ai passé, sur terre, des jours de joie et de bonheur, mais aussi des jours de peine et de douleur.

Je suis votre modèle. Suivez mon exemple et l'Esprit-Saint vous couvrira de ses lumières».

(Annonciation,
25 mars 1878)

LES PÉCHEURS LUI ÉCHAPPENT

La Flamme du Saint-Esprit dit que la Mère de Dieu a fait, de tous temps, de grands efforts pour maintenir son peuple sous la protection du Seigneur. En ce moment, elle fait un dernier effort auprès de son Fils ; effort de soupirs, de larmes et d'angoisses, qui enferme une grande meurtrissure en son Cœur virginal. C'est qu'elle voit, pour un temps très proche, les enfants qu'elle a enfantés au pied de la Croix renier le Dieu de la vraie foi et tomber dans l'abîme de l'enfer.

La Flamme dit :

«Oh ! très sainte Vierge, que de pécheurs vous échappent après tant d'efforts !»

Elle dit :

«Les pécheurs vous échappent. A cette heure l'enfer déchaîne la malice des pouvoirs humains. Les flots s'en échappent, de ces cœurs pervertis, avec tant de violence que votre peuple, ô Marie, n'a plus longtemps à attendre

1. Non par nécessité mais symboliquement, à la Purification, par souci de donner l'exemple à ceux qui ont besoin de purification.

avant que la lumière douloureuse ne se fasse à ses yeux. Il ne va plus rester de doute et d'incertitude : le temps approche où la voix de la justice et celle de la grâce vont retentir à la fois».

Aux pieds de son Fils, la Sainte Vierge demandait encore un délai de paix et de repos pour son peuple. Le Seigneur lui a répondu :

«Ma Mère, je vous ai, en tout temps, accordé ce que votre Cœur sollicitait. Cette fois je ne le puis. Si j'attends encore un peu, je verrai m'échapper des milliers de chrétiens que je veux me réserver pour le moment où ma voix retentira. Si je retarde encore, l'enfer va s'emparer de la moisson et le ciel sera loin de voir ses places occupées dans la gloire».

Cette parole de Jésus, dit la Flamme, a renouvelé en Marie l'effet de la parole du vieillard Siméon. Cette fois ce n'est pas d'un seul glaive que son cœur sera transpercé, mais d'une multitude de glaives tranchants.

Le plus douloureux sera celui qu'y enfonceront les apôtres et les ministres de Dieu par leur faiblesse, en des temps prochains : ils vendront le ciel pour sauver leur vie périssable mais, avant même la fin du repos de la paix, leur âme perdra sa demeure mortelle et subira de terribles châtiments.

La Flamme dit d'une voix courroucée :

«L'irréparable perte du petit peuple sera causée par ceux à qui le Seigneur a dit : allez prêcher l'évangile ; allez, dans tout l'Univers, proclamer la vérité».

«Il se fera une belle résurrection, à l'heure où la paix sera rétablie sur la terre, mais, après que celle-ci aura été couverte de ténèbres, après qu'elle sera devenue le tombeau du peuple, après que les moissons ensemencées n'auront point porté leur fruit, après que les plantes auront été atteintes d'un châtiment visible...

«La main de Dieu vient de signer l'arrêt de ces affreuses calamités, en fonction de tous les crimes et de

tous les forfaits qui, déjà, sonnent à l'intérieur du cœur de l'impie».

La Flamme dit qu'avant même que Jésus eût douze ans, il instruisit sa Mère du mystère de la Rédemption. Quand elle reçut ces confidences, elle demanda à son Fils que, dans les temps malheureux et désolés, elle puisse avoir empire sur sa toute-puissance. Le Seigneur le lui accorda jusqu'à un certain point, mais lui déclara qu'au moment où les outrages seraient au comble, il ne pardonnerait plus.

Le démon connut cette parole de Jésus à sa Mère et répéta à ses légions infernales :

«Veillons, à l'heure où le mal sera à son comble, à l'heure où les justes seront chassés de leur emploi ; à l'heure où la foi ne sera apparemment que faiblesse dégénérée ; à l'heure où le peuple ne sera gouverné que par des hommes qui, par leur vie abominable, auront pratiquement renié le Sauveur».

Il a veillé, l'ennemi du salut, et la voie s'est ouverte... Il a déjà composé sa devise, la voici : «Je vais en conquérir dix mille quand le Christ n'en conquerra que trois».

(19 janvier 1881)

LE DÉLUGE DES DÉLUGES

Un grand effort a été fait de la part de la Sainte Vierge. Elle a supplié de laisser les justes prolonger en paix leur prière.

Oh ! si le peuple voulait bien prier, non pour sauver le royaume du déluge des déluges, mais pour apaiser le courroux de Dieu ! Ils ont déjà la corde en main, ceux qui vont conduire des milliers de Français à la mort la plus affreuse. La France devient le repaire d'un grand nombre d'étrangers qui écoutent si l'horloge de la sentence ne va pas bientôt sonner. Oui, elle va sonner et le jour va entrer dans son déclin. Elle va bientôt sonner... d'abord dans cette pauvre patrie qui ne sera point secondée.

La Flamme, presqu'éteinte, dit encore :

«Deux hommes distingués, aux habits de roi, ont jeté sur le centre un crêpe noir qui d'abord l'a enveloppé seul. L'un, Saint Louis, avait une couronne et un sceptre, plus beaux que tous les objets de la terre. L'autre, moins éclatant, est Louis XVI, tué injustement, mais dont l'Eglise, un jour, chantera la foi et la gloire».

La Sainte Vierge me dit, en soupirant, que nul homme ne relèverait son nom honorable, si ce n'est celui qui rassemblera la terre de France, après qu'elle aura été abreuvée de sang. Quand ce crêpe eut été jeté, avec des soupirs, trois traits pointus et enflammés de justice planèrent sur ce lieu de complot. L'heure de Dieu est proche.

Peuple, sors de tes murs si tu veux échapper à la terrible mitraille de la lutte du siècle...

Ici est donnée la date de la fuite. Elle sera révélée en temps voulu.

Il fallait du courage pour assister à ces scènes renouvelées d'une mère implorant pour la dernière fois... Comme elle demandait si elle pourrait revenir avec une guirlande de fleurs, la voix lui a répondu :

«O Mère des chrétiens, vous ne pouvez plus vous couronner de fleurs quand un deuil sans remède voile la tête de votre peuple».

Voilà ce qui fut répondu et la Sainte Vierge nous a demandé de réciter le Rosaire, non pour les coupables, mais pour que les justes restent fermes à l'heure de l'effroi.

(24 Janvier 1882)

NE JAMAIS S'INQUIÉTER

La Sainte Vierge me dit :

«Mon divin Fils sait si bien soulager ceux qui souffrent qu'il ne faut jamais s'inquiéter. Ecoute bien ma céleste leçon ; grave-la dans ton cœur.

Ma chère enfant, **sur terre il ne faut jamais s'inquiéter.** Il faut laisser agir la douce et sainte volonté de mon Fils. Au milieu des peines, il ne faut pas dire : «Mon Jésus, êtes-vous encore avec moi ? » Il faut dire : Mon Jésus est avec moi, puisqu'il est avec mes petites sœurs les fleurs et qu'il veille sur le brin d'herbe. Vous m'avez donné mon âme à sauver, c'est vous qui du ciel veillez sur elle».

Quand tu auras quelque chose que tu ne comprends pas tu diras :

«Mon Dieu, je ne le comprends pas. Vous le voulez. Eh bien ! que votre bénie volonté soit toujours le flambeau de mon âme !»

Quand tu recevras des communications qui seront au-dessus de ton esprit, tu diras :

«Mon Dieu, je ne m'inquiète pas, c'est votre ouvrage».

Quand tu auras quelque chose qui te fera de la peine, tu diras :

«Fiat voluntas tua ! Mon Dieu, cela ne me regarde pas. Vous êtes la lumière des lumières, la force des faibles. Mon divin Jésus, vous ne voulez pas que je vous comprenne, cela vous regarde et non pas moi».

Quand tu craindras fortement, tu lèveras les yeux au ciel, disant :

«Mon Dieu, c'est votre besogne. Moi, je ne suis qu'un instrument, un petit grain de sable, je suis à votre sainte volonté».

Promets-moi de ne jamais t'inquiéter.

– Ma Bonne Mère, je le veux bien, mais je le ferai encore souvent, sans m'en apercevoir.

– Saint François d'Assise ne s'est jamais inquiété... Que tu serais agréable à mon Fils, si tu savais ne jamais t'inquiéter !

– Ma Bonne Mère, c'est une misère que mon divin Jésus laisse peut-être en notre âme...

– Tu diras : «Mon Dieu, tout vous regarde et rien ne me regarde moi-même, si ce n'est de vous prier et de me

soumettre... Je reste tranquille sur la croix et dans votre amour».

Surtout ne pleure pas sur ce qui t'inquiète. Dis :

«Mon Jésus, attachez-moi, comme une colombe aux barreaux de sa prison et laissez-moi vous dire que je vous aime. Tout dépend de vous : vous voulez que je sois seule, sans directeur, vous voulez que je me sanctifie seule dans ma bassesse ; vous voulez que je vous sacrifie tout, eh bien ! que votre sainte volonté soit faite !»

Si mon Fils t'humilie, dis-lui merci.

– Ma Bonne Mère... mais je ne me rappellerai pas tant de choses.

– Tu ne chercheras pas trop les consolations humaines... Tu ne désespéreras jamais, dût tout sembler s'écrouler, la terre fût-elle couverte de feu et de charbon !

Tu auras toujours beaucoup de charité. Tu sais que la charité est la fleur du jardin de mon Fils...

– Oui, ma Bonne Mère, et aussi la fleur de Saint Vincent-de-Paul.

– Voilà la leçon que je voulais te faire. **Elle sera profitable à toutes les âmes».**

(11 février 1878)

LE TAMIS DE JÉSUS

«Ma Bonne Mère, mon âme est épuisée de gémir... Elle est toute sanglante à force de chercher Jésus.

– Repose-toi sur mon cœur, ma fille.

– Je n'en suis pas digne.

– Tu es le tamis de mon Fils.

– Je ne comprends pas, Bonne Mère.

– Reste calme ; tu es sur un bûcher de copeaux.

– Il n'a rien de bon, ma Mère !

– Ta paix me fait plaisir. Appuie-toi sur mon cœur ; c'est un doux oreiller... Je t'aime, puisque je quitte le ciel pour venir te voir.

– Moi ? Un pauvre bois vermoulu !

– Sans la grâce de mon Fils, les vers t'auraient déjà rongée. **Mais ils ne mangent point le tamis du bon Dieu.** Ne t'inquiète point, tu fais une grande besogne. Tu travailles pour toi, quand tu te conformes à la volonté de mon Fils. Tu travailles aussi pour tes persécuteurs : tu es leur abri, leur sauvegarde.

– Je ne suis qu'un petit grain de poussière.

– Laisse-moi te dire que mon Fils a employé, pour sa gloire, tous les battements de ton cœur. Ta respiration est pour lui seul : il la reçoit, le soir, comme un doux baume qui le console des outrages. Il nourrit ton cœur de la communion spirituelle. Il te fera voir les belles fleurs qu'elle a produites... Pour te reposer, veux-tu dormir sur mon cœur ?

– Non, Bonne Mère, c'est le temps du travail.

– Tu es lassée.

– Au ciel je me reposerai.

– Tu souffres ?

– Quand Jésus séparera mon âme de mon corps, il me guérira.

– Tu as fait tant de travail ! Pourquoi veux-tu faire tant de travail ?

– Pour la gloire de Dieu et par charité.

– Cela ne te donnera rien.

– Dieu me paiera.

– Je veux, dit Marie, que tu cesses d'aimer tes ennemis.

– Oh Dame ! non, Mère chérie, je veux les aimer de tout mon cœur. Pour les aimer, j'emprunterai au cœur des victimes.

– Si tu veux les aimer, je te délaisserai.

– Délaissez-moi si vous le voulez, ma Bonne Mère, mais je ne les délaisserai pas, moi.

– Je ne veux plus que tu pries pour eux.

– Ah ! ma Mère, vous êtes bien bonne, mais vous êtes tout de même dure.

– Il ne faut plus aimer tes amis.

– Bonne Mère, cela, je ne puis vous le promettre. Je ne peux pas. Attendez le bon Jésus, c'est lui le Maître.

– Je vais t'enlever tes épreuves et tes souffrances. Je vais fermer le chemin du ciel. Tu resteras seule...

– Ma foi et mon courage me restent.

– Tu vas rentrer dans le monde et tu n'auras plus les joies du ciel.

– Bonne Mère, c'est un don que vous m'avez fait, vous pouvez me l'ôter. Je dirai comme Job : que votre saint nom soit béni !

– ... J'ai voulu t'éprouver, dit ma Bonne Mère, c'est pour le profit de ton âme. Après cette épreuve qui t'a coûté, je vais te mettre dans le jardin de mon Cœur. Tu seras ma fleur du matin.

– Je ne suis qu'une épine.

– Tu seras mon délassement, ma fille.

– Je ne suis qu'un ajonc. De mes épines, je piquerai votre Cœur.

– Tu seras ma fleur.

– Je ne suis qu'un gros chardon.

– Viens dans mon Cœur ; entre dans le noviciat de toutes les vertus...

Cette science sera si belle que vous y trouverez l'occasion d'une transformation céleste dans votre humanité. Ce miel se répandra en dehors de ta cellule. Je dirai à mes serviteurs de prendre mes paroles et *ce livre sera approuvé*».

(28 février 1878)

LE JARDIN PROTÉGÉ

La Sainte Vierge est entourée d'Anges, formant cercle autour d'elle. Des flambeaux étincellent de toutes parts.

«Bonne Mère, pourquoi des Anges aujourd'hui, jour ordinaire ?

– Ils représentent les amis de la Croix qui entourent la fleur du Calvaire... Ces flammes, disposées en cercle, représentent le triomphe de la charité. Elles pétillent, comme un chant de bonheur...

Vos cœurs, au pied de la Croix, sont comme de l'or pur d'où découle une profonde charité.

– Merci, Bonne Mère, merci avec amour.

– Je viens parmi vous, mes enfants, sur cette terre qui me coûte bien des douleurs. Mais je ne peux la quitter, ni en détourner mes regards maternels. Tout m'attire ici : le charme des cœurs, leur sensibilité, leur tendre charité, l'amour parfumé de la Croix... Tout m'attire ici.

La Bonne Mère lève les yeux vers les cieux et dit :

«Aujourd'hui, mes enfants, je viens déverser mon Cœur rempli de tendresse. Que j'aime ce lieu où la Croix brille d'un éclat de majesté ! Votre bonheur sera dans les cieux. Laissez-moi vous dire un mot.

– Parlez, Bonne Mère, tous nos cœurs écoutent votre parole.

– Je suis venue vous fortifier. Ne craignez rien. **Ce lieu est mon jardin protégé.** Je vous le dis encore.

Je dois vous dire que le temps est bien proche où beaucoup de larmes seront répandues. La terre sera une plaie de larmes... Ce temps, mes enfants, ne peut se prolonger longtemps, au milieu de tant de péchés, de tant

de désordres, de tant d'ingratitudes. L'heure où la terre sera dans la douleur n'est pas loin.

Si cette heure est encore un peu voilée, **bientôt le dernier voile sera écarté** par la main qui console et qui frappe. Ce coup sera bien sensible à mon Cœur mais, puisque les âmes égarées ne veulent pas comprendre ce fatal moment, qu'ai-je à espérer ? Depuis si longtemps que j'appelle et que je préviens !

Les frayeurs seront si grandes, mes enfants, les douleurs si navrantes, que je crains que vous ne puissiez les supporter. Mais vous avez **un jardin réservé**, ce coin de terre où la clarté ne s'éteindra pas, où le firmament sombre et noir ne laissera point planer, sur vos têtes, ses nuages affreux. Vous aurez donc ce coin de ciel qui conservera sa beauté et sa clarté.

Mais, un peu plus loin, vous ne verrez que ténèbres ; le jour sera sans lumière ; vous entendrez des cris lamentables, des voix gémissantes, des justices qui n'excuseront aucune ingratitude. Toute la terre sera devenue l'héritage de la maudite semence du péché.

Chaque jour, ce moment approche. Vous qui avez la foi, ne dites-vous pas en vous-mêmes : cette heure ne peut plus être loin ?

– Oui, Bonne Mère, bien des cœurs le redisent avec douleur.

– Mes enfants, si le monde avait voulu cesser de pécher ; si les injustices avaient été réparées ou si, du moins, on en avait eu la pensée, cette réparation aurait pu laisser encore le soleil répandre plus longtemps ses rayons sur la terre. Mais non ! Plus on va, plus on est ingrat et plus approche le moment irréparable de la Justice.

Le monde se fait une gloire d'outrager, de mépriser, d'être ingrat. Cette parole est dure pour une mère, mais elle n'est que la vérité ! Mes enfants, bien que nos protections soient sur vous, vous ne serez point sans souffrir quand vous verrez les effets visibles de la puissance de mon divin Fils.

Mes enfants, les ministres de mon cher Fils sont tous menacés, ouvertement déjà ou secrètement. Je puis vous dire que l'on trame sourdement. Viendra le moment où ce maudit travail éclatera... Après nos prêtres, après nos religieux, ce sont tous ces cloîtres qui renferment des cœurs vierges qui auront à souffrir de grandes douleurs, surtout en certains endroits de cette France.

Ce n'est pas ici, mes enfants, que les maux seront les plus grands, ce sera en dehors de ce jardin, où les fleurs sont mélangées aux épines. Une séparation se fera : au-delà, les souffrances seront mortelles».

«Mon divin Fils va m'accorder, un peu plus, la liberté de venir parmi vous. En voici la raison : il éprouve les âmes qu'il aime, mais il les console. Avant que n'arrive la dernière *«mûraison»*, mon Fils veut faire luire, quelques instants, son soleil... C'est pourquoi il m'accorde, un peu plus, la permission de venir vous parler et vous consoler...»

– Qu'on est bien avec vous, Bonne Mère. En vous écoutant, on est loin de la terre, loin des peines ! On oublie tout.

– «Un instant de repos, mes enfants».

(22 avril 1879)

MARIE CORÉDEMPTRICE

La Passion, qui l'a mieux goûtée que la Très Sainte Vierge ? Au moment où le sang de son Fils jaillissait de tout son corps, n'était-elle pas élevée dans la contemplation de la grandeur de ses souffrances ?

Cette tendre Mère ne s'est pas élevée jusqu'au sommet de ses souffrances, mais à un degré au-dessous. Elle s'est enveloppée dans le martyre de son Fils. Elle était étroitement serrée en chacune de ses douleurs. Elle était arrosée de tout l'amour qui en découle.

Cet amour n'était point pour elle. Elle ne s'en est pas réservé la plus petite miette : elle nous donnait tout ; elle

nous couvrait des millions de flammes des souffrances de son Fils ; elle nous enveloppait dans la lumière de la Passion.

Voilà l'extrême amour de la Sainte Vierge.

(25 mars 1880)

L'HEURE VA SONNER

Le Sauveur dit :

«Ma Mère, voici le moment où, avec mon Père, je décide l'heure mille fois souhaitée par mes enfants, l'heure mille fois redoutée par des aveugles que j'ai couverts de mes grâces et qui n'ont fait qu'en abuser. Mon Père, je suis à vos ordres : commandez, j'obéis».

Le Père Eternel répond :

«Mon Fils bien-aimé, je me rends à votre appel. C'est le petit nombre des hommes qui, seul, vous glorifie et vous demeure fidèle. Plus le temps se prolonge, plus le mal s'aggrave.

– Mon Père, c'est, pour moi, une grande douleur d'avoir à frapper si promptement mon peuple.

– Mon Fils, combien de fois les avertissements du ciel n'ont-ils pas dit aux chrétiens fidèles et à ceux qui sont sans fidélité de se tenir sur leurs gardes !»

La Bonne Mère s'avance et dit à son Jésus :

«Mon Fils, remettez encore les coups de votre justice.

– Mon Fils, reprend le Père Céleste, retranchez de la terre les rayons du soleil ! Envoyez les jours sombres ! Que ces ténèbres soient un avertissement de plus pour ce peuple aveuglé.

– Je suis descendu ici, dit Jésus, pour mes amis, afin de les consoler et de leur épargner le trouble à l'approche des **grands Jours.** J'ai pitié de mes enfants ; ils ne périront

pas. Chaque jour, néanmoins, ils auront à porter des croix multipliées. Mais qu'ils se rassurent !

Je les garderai, car je veux qu'ils soient les premiers à proclamer la gloire du triomphe quand les **Grands Evénements** seront passés».

(20 septembre 1877)

LE SOLEIL DE LA VIERGE

La Sainte Vierge jette sur nous un regard long et doux.

«Pourquoi, Mère bien-aimée, vos regards sont-ils si doux et si pénétrants ?

– Par mes regards, j'appelle mes enfants à jouir du bonheur. Je vais les y préparer. Je suis votre Mère et vous êtes mes enfants ; je veux que rien ne vous surprenne.

– Ma Bonne Mère, permettez-moi de m'approcher plus près de vous».

La lumière que la Très Sainte Vierge porte sur son cœur devient un beau soleil entouré de mille rayons.

«Pourquoi, Bonne Mère, ce soleil étend-t-il si loin ses rayons étincelants ?

– Parce que c'est la lumière de la vérité qui éclaire les intelligences. Avant que mon divin Fils ne fasse entendre ses dernières menaces, je veux faire briller un beau soleil, pour réjouir encore mes enfants. **Il sera un avertissement suprême.**

– Ma Bonne Mère, parlez plus doucement. Le serviteur ne pourra vous suivre».

Un sourire entrouvre les lèvres de la Sainte Vierge qui dit :

«Ma chère enfant, je vais parler bien doucement. La voix de la vérité est toujours douce.

– Merci, ma Bonne Mère, je vous écoute».

(20 septembre 1877)

LES COEURS RASSEMBLÉS

En extase, Marie-Julie s'adresse à Madame Grégoire :

«Mère, ce matin ma Bonne Mère Immaculée m'a fait voir tout le ciel, les desseins de son Fils adorable, chacune des grâces pour les pères, les mères, les frères, les sœurs. Elle détenait, à ses pieds, une multitude de cœurs, tous remplis d'une vigueur éclatante».

La Sainte Vierge me dit :

«Mes enfants, **ces cœurs rassemblés** à mes pieds représentent tous les cœurs qui ont vécu sous l'empire de la grâce».

Elle ouvre son manteau blanc, présente son Cœur à ma contemplation et dit :

«Mes enfants, ce Cœur est, après celui de mon divin Fils, la source de toutes les grâces».

Elle tire du fond de son Cœur une croix blanche qui porte une couronne de fleurs en boutons blancs et rouges. Elle dit :

«Mes enfants, cette croix que mon Fils m'a donnée et que je viens vous présenter porte trois paroles écrites».

Je lis :

1 – Un temps est arrêté pour accomplir, sur toi et par toi, la promesse de mes grâces.

2 – Le retour de ma première victime est préparé. Les gémissements et les inquiétudes ne passeront plus longtemps sur sa tête, avant qu'elle ne goûte la récompense de son Roi et Père du ciel.

3 – Le ciel ne se ferme plus pour toi avec chaque vision. Hors de l'extase, tu le vois et en conserves la vue merveilleuse.

... Hier, le bon Sauveur me disait que sa grande victime était plus près de sa consolation qu'il ne le pensait et nous aussi.

Allusion à la mort prochaine de l'abbé David que Madame Grégoire ne pouvait deviner encore.

«...Le temps est peu éloigné où les frémissements de la terre vont passer. Mon Fils ne peut supporter plus longtemps le règne de Satan sur son peuple. La grande époque, mes enfants, n'est pas loin...»

(Madame Grégoire - 2 août 1884)

LE ROSAIRE

Le Seigneur dit :

«Je vous ai laissé ma Mère : c'est elle qui, tous les jours, m'apporte vos intentions, vos larmes, vos joies. Au ciel, elle est toujours debout : elle veille et surveille ses enfants de la terre. Quand elle voit vos larmes, elle pleure ; si elle voit vos joies, elle sourit.

Demandez-lui de vous conduire au jardin de ses vertus. Ce sera sous la rosée de vos **Ave Maria.** Quand vous n'en réciteriez que trois par jour, le premier en l'honneur de sa pureté, le second en l'honneur de son humilité, le troisième en l'honneur de sa charité ; quand vous n'auriez fait que cela pendant votre vie, *je vous reconnaîtrais pour les enfants chéris de ma Mère* et je vous recevrais au ciel».

Marie reprend :

«Ma chère victime-prêtre, *(père Chrysostome, supérieur des franciscains d'Orléans)* Oh ! le **Rosaire** et le **«Salut Marie, pleine de grâces»** émeuvent tout le ciel.

Prêchez cela : c'est une bénédiction qui descend du ciel, pour calmer les rigueurs de la justice de mon divin Fils

irrité. Je fais tous mes efforts pour apaiser sa colère ; mais la multitude des offenses devient si grande que je ne peux vous dire, mes enfants, ce que je pourrai faire quand la mesure sera pleine.

Souvent je supplie ; je prends la main du Sauveur ; je l'appuie sur mon cœur et je dis :

«O mon Fils bien-aimé, pas pour moi, mais pour mes petites âmes, pour mes enfants, encore, encore, Seigneur, retenez votre main».

A mesure que vous me saluez, je vous salue... et je vous envoie un doux regard de mes yeux. Le Bien-Aimé, qui trône au-dessus de ma personne immaculée, reçoit tout cela de ma part».

(Jeanne Rialland, octobre 1932)

CHAPITRE VII

LE BON SAINT JOSEPH

PRIERE A SAINT JOSEPH

Nous vous saluons, glorieux Saint Joseph, au nom de votre divin Jésus, votre fils, au nom de votre Immaculée et Sainte Epouse.

Glorieux Saint Joseph, la terre réclame le secours de vos prières. Ayez pitié de toutes les âmes qui implorent votre secours. Au travers d'une pure aurore, vous entrevoyez la douceur de votre Fils, mais vous entrevoyez aussi sa justice. Levez-vous du trône de gloire que votre Fils vous a préparé et dites à la terre :

«Terre, lève-toi pour proclamer mon nom. Pour toi, ô terre, je serai d'un puissant secours».

Souvenez-vous, ô glorieux Joseph, que la terre est sous votre protection. Vous viendrez secourir la terre. Vous offrirez aux enfants du Sauveur la palme de la prière, la palme des combats et la palme de la victoire.

Gloire à Jésus, gloire à sa Mère, gloire à Saint Joseph.

PLAIDOYER DE SAINT JOSEPH

«Mes enfants, dit Saint Joseph, vous devez fouler aux pieds les appréhensions. Vous ne devez plus trembler à l'approche de la colère du Seigneur. Vous devez rester dans

votre calme et n'en plus sortir. C'est un privilège accordé aux enfants de la Bretagne.

Près de mon divin Fils, **j'ai plaidé le triomphe de l'Eglise** qui m'est chère. J'en suis aussi le protecteur.

J'ai vu l'arbre de la foi soutenir trois luttes terribles, mais je n'en ai vu aucune feuille se flétrir. J'ai plaidé la cause de l'Eglise et j'ai dit :

«Mon Fils, je désirerais que vous lui donniez le triomphe, mais sans victimes, ni effusion de sang».

J'ai compris qu'il faudrait beaucoup de souffrances, beaucoup de tortures et de sang pour sauver l'Eglise profanée et souillée.

Ensuite j'ai plaidé la paix et la tranquillité pour le **Saint Père.** Mon Fils m'a répondu :

«Le Saint Père souffrira des tourments qui seront au-dessus de ses forces. Il sera jeté et déjeté, poussé et repoussé, comme la mer quand il contrevente.

– Saint Joseph, je ne sais pas ce que vous voulez dire par ce mot : contrevente.

– Mon enfant, c'est quand, dans les orages, les nues s'entrechoquent, poussées par des vents contraires.

J'ai demandé le triomphe du Saint Père et mon Fils a répondu :

«Mon Père, quand il y aura eu assez de victimes et de sang répandu, c'est là qu'est écrite l'heure de son triomphe».

Vois, mon enfant, combien les maux seront grands. Personne ne les peut comprendre avant qu'ils ne soient venus.

Avec tendresse et générosité, j'ai plaidé pour les **pauvres prêtres** de l'Eglise. Mon Fils a répondu :

«Mon Père, mes apôtres zélés, mes prêtres, auront une part de consolation : ils souffriront cependant puisqu'ils sont les colonnes de l'Eglise. Mais malheur à celui qui sera monté à l'autel avec une conscience voilée, malheur à celui dont une fibre du cœur sera à droite et l'autre à gauche !»

J'ai plaidé à propos de leur *apostasie* et mon Fils à répondu :

«Voilà ce qui me fait le plus souffrir ! Voir apostasier ceux qui, dans le sacerdoce, se sont voués à mon service ! Mon père, quand tous ces forfaits se seront répandus d'un bout à l'autre du monde, la terre sera dans le plus grand scandale».

J'ai plaidé pour cette **malheureuse France** et mon Fils a répondu :

«Mon père, je vois la France dans une laideur épouvantable... Elle est si souillée qu'aucune source ne pourrait la laver».

Mes enfants, mon Fils appelle la France : *le déluge de l'iniquité.* Malgré ses malédictions, mon Fils accordera le don de protection à plusieurs familles qui se seront comportées charitablement dans la foi et la reconnaissance pour la grâce divine. Elles seront protégées, mais elles devront fuir, comme moi lorsque j'ai fui en Egypte.

– Mais, Saint Joseph, nous n'avons point d'Egypte, nous.

– La Bretagne sera l'Egypte.

...J'ai encore parlé fortement en faveur des **communautés religieuses** et voici, mes enfants, la parole de mon Fils :

«Tous ces cloîtres, ces lieux de paix, auront à souffrir beaucoup et il en sortira un grand nombre de martyrs. Ceux qui tendent des pièges à mon Eglise poursuivront les âmes cloîtrées».

Saint Joseph a prié également pour les époux, les épouses, les célibataires, les jeunes gens et les jeunes filles.

«Mes enfants, *ajoute Saint Joseph,* des fléaux de toutes sortes sont réservés à la terre. Des pestes et des calamités arriveront avec ce temps. Pour indiquer la mortalité, par endroits, on devra placer le drap mortuaire sur l'église ! Ce sera de la corruption et de l'iniquité que sortiront ces fléaux. Je préviens, puisque mon Fils l'ordonne.

Mes enfants, dans ces années prochaines, il se passera des phénomènes extraordinaires. Il faut que vous soyez prévenus **pour que vous soyez sans frayeur.** Mon Fils m'a dit : «Mon père, je vous confie ces révélations, faites-les connaître à mon peuple».

Il y aura dans le tonnerre quelque chose d'étrange. Il y aura aussi des éclairs sans tonnerre : pendant des demi-jours, la terre en sera couverte. Ces signes extraordinaires ne pourront venir que de mon Fils. Mes enfants, ne craignez rien : ces éclairs ne vous feront aucun mal, mais ils en atteindront d'autres. Il faut que la puissance de mon Fils se manifeste d'une manière bruyante, puisque l'incrédulité est si grande !»

(19 mars 1878)

PUISSANCE DE SAINT JOSEPH

Dans ses dernières années, Saint Joseph apportait quelques douceurs aux âmes qu'il visitait. Il ne leur disait que cette parole :

«Si vous voulez que je vous assiste et que j'obtienne pour votre âme les dons les plus beaux, fuyez l'attache aux créatures. Aimez-les ; mais Dieu seul compte en sa grâce. Le temps que l'on emploie à penser aux créatures mortelles est un temps perdu».

Saint Joseph fut soumis aux ministres du saint Temple. Cela lui valut bien des opprobres. Le monde d'alors, comme celui d'aujourd'hui, le méprisait. Il n'y avait pas charité parfaite à l'égard de la Sainte Famille, et Dieu a éprouvé celle-ci.

«Amis, dit la Flamme, Dieu n'éprouve que ceux qu'il aime. Il permet le mépris à l'égard de ceux qui sont ses intimes amis. C'est une gloire pour lui et un profit pour le chrétien».

Saint Joseph est si puissant que, tout ce qu'il demande, il l'obtient. Il veille sur les familles, et pourvoit

aux besoins des vrais enfants de Dieu. C'est lui que Jésus envoie, et sa sainte Mère, pour assister ceux qui meurent, et leur apporter un trépas doux comme le sommeil.

(28 mars 1882)

SAINT JOSEPH IMPLORÉ POUR LE PAIN DE L'AME

Je me trouve avec Saint Joseph. Il me dit :

«Chers amis, je viens dire un mot à vos cœurs qui savent aimer la Mère et son Fils adorable. Pour le père, donnez-lui aussi une petite part d'amour.

– Saint Joseph, nous voulons bien mais à condition que vous nous accordiez une grâce.

– Je ne sais rien refuser ; je suis généreux, mais je veux être aimé.

– Si vous nous donnez, c'est bien le moyen de l'être. Grand Saint Joseph, nous vous avons prié avec toute la ferveur possible. mais si vous n'accordez rien – voyez, vous êtes dans nos maisons entouré de fleurs et la Sainte Vierge n'en a pas – si vous nous refusez la plus nécessaire des grâces, soyez sûr que nous vous mettrons en pénitence, hors de chez nous.

– Je me plais bien ici et chez tous les amis.

– C'est votre affaire. Si vous ne donnez rien, vous sortirez de toutes les maisons. C'est peu généreux de notre part, mais c'est là notre promesse. Maintenant, faites comme vous voudrez.

– Je ne veux pas sortir ; j'aime mieux donner.

– Vous êtes riche : vous avez tout le ciel.

– Oui et j'ai été bien prié par les nobles cœurs de la Croix, par les ministres qui, chaque matin, immolent l'agneau que j'ai porté dans mes bras.

– Il faut donner quelque chose en récompense.

– Le Fils bien-aimé et la Mère d'amour sont encore plus riches.

– Oui, bon saint, mais vous aussi vous êtes riche. Vous êtes notre grand-père. Un grand-père aime bien ses petits enfants ; il les retire de sous les coups quand on veut les frapper.

– Je ne refuserai rien quand le Saint des saints me donnera son trésor.

– Si vous ne donnez rien, Saint Joseph, nous vous aimerons, mais pas autant.

– Je vous promets de vous assister à l'heure de la mort, et de vous faire triompher dans les combats.

– Merci !.. Il nous faut autre chose, vous savez bien.

– C'est demain que la Sainte Eglise célèbre ma fête.

– Nous vous prierons.

– Mes enfants, faites-moi connaître davantage.

– A condition que vous nous donniez la grâce.

– Je vous promets de vous consoler».

(18 mars 1880)

SAINT JOSEPH EN PÉNITENCE

Je contemple Saint Joseph. Il dit qu'il va rester très peu de temps.

«Tant que vous voudrez, bon saint.

– Hier se closait[1] mon beau mois. Des milliers de fidèles m'ont honoré et vous aussi...

– Saint Joseph, avez-vous été bien fidèle à ce que nous vous avions tous demandé ? Voilà votre mois passé. Nous avons fait des neuvaines pour demander nos pâques... et vous ne nous avez rien donné.

– Les paques ne sont pas finies encore.

– Non, mais je crains bien que vous ne les oubliiez, Saint Joseph !

1. Pour clôturait.

– Je n'oublie rien.

– Si vous ne nous les donnez pas, regardez : vous êtes bien orné ; vous avez la couronne du Sacré-Cœur ; eh bien ! je vous mettrai dehors.

Vous êtes assuré de sortir dès que les pâques seront closes. Je vous laisse jusque là. Bon Saint, vous sortirez ! Et encore je vous envelopperai dans un mouchoir pour que vous ne voyiez pas l'endroit où l'on vous mettra. Vous voyez combien le besoin que j'en ai est extrême. Si vous ne donnez rien, vous irez derrière tous les saints, le visage tourné vers le mur. Nous ne vous prierons plus.

– Je ne veux pas être caché ; je veux rester avec les enfants de mon Fils.

– C'est votre affaire, bon Saint Joseph. Si vous voulez rester, donnez-moi la grâce. C'est ce que j'ai à vous dire.

– Je ne refuse rien.

– Les autres saints resteront. J'en mettrai un à votre place si vous ne donnez rien.

– Je n'ai point dit que je ne donnerai rien.

– Mais vous ne dites pas : je donnerai quelque chose.

– J'ai mon Fils sur mes bras ; pour lui tu me respecteras.

– Ce n'est pas moi qui vous porterai dehors, mais je vous ôterai l'Enfant-Jésus. Croyez bien que je ne mettrai point mon trésor en pénitence. Décidez-vous bon saint. Vous ne voulez rien me dire ? Vous n'avez pas l'air de me dire : oui.

– Je n'en serai pas la cause.

– Ne parlez pas comme cela Saint Joseph ! Vous êtes notre grand-père. Un grand-père aime bien ses petits enfants. Il les mène avec lui, en disant son chapelet, appuyé sur un bâton. Saint Joseph... tout de même !

– Prie encore ; ne m'oublie pas. Je vais porter tes demandes à mon Fils.

– Vous faites bien, bon saint ! Il n'y a point de malhonnêteté là-dedans ; il n'y a que l'amour, que le désir qui supplie.

– Assez, dit Notre Seigneur.

Saint Joseph s'approche de lui. Oh ! si je le voyais lui dire ce que je demande, que je serais heureuse !»

(1er avril 1880)

SAINTE ANNE EN BRETAGNE

Saint Joseph ne nous en voudra pas d'accorder une place à Sainte Anne dans le court chapitre qui lui est consacré.

J'honore la glorieuse mère Sainte Anne, accompagnée de la Sainte Vierge.

Sainte Anne dit :

«Chaque année, mes enfants, je viens du ciel vous apporter ma parole, en cette veille de ma fête, à l'heure où l'on se rend à mes pieds pour solliciter des grâces.

Quand je vois, chaque année, les pèlerins venir s'agenouiller à mes pieds, du fond de mon cœur de mère, je leur dis en silence cette parole :

Moi aussi, je prépare pour la Bretagne mes dernières bénédictions.

Le calvaire de douleurs qui, hors de la Bretagne, attend la France, il ne se passera pas des années avant qu'il ne soit dressé... Déjà, il y a peu de temps, les religieux qui habitent cette terre, les fils de Saint Ignace... Ma douleur est immense à la vue de ces commencements de douleurs qui ne vont plus s'arrêter.

Mes enfants, ces hommes, qui mènent la Fille aînée de l'Eglise à l'abîme, se disposent à tremper leur plume dans l'encre de l'enfer pour faire une sommation...

– Je ne sais pas ce que c'est.

– Mes serviteurs connaissent ce mot... sommation à tous, contre ceux qui se sont réfugiés dans des maisons non religieuses, offertes par la charité de bonnes âmes. Mes

enfants, chacun des pasteurs des diocèses de France va bien être obligé d'y répondre, comme il le pourra et selon sa pensée, bonne ou mauvaise. Malheur à ceux qui ne seront pas du côté d'où vient la gloire et **d'où sortira le salut** [1] !

Ce sont eux qui vont être obligés de faire passer ces adresses à tous les religieux de France. Très peu de temps après ces envois, les maîtres du temps présent vont lever leur voix puissante, et prononcer que tout religieux soit embarqué sur des vaisseaux, hors de France. Rien ne va pouvoir les ramener au sentiment de pitié pour les pasteurs et les religieux.

Mes enfants, je crois pouvoir vous dire que les évêques de France vont être appelés à comparaître, et à passer par les lois d'aujourd'hui. Jamais, jamais ils ne pourront se défaire de toutes les demandes et des lois que les gouverneurs de France vont leur imposer. La religion va crouler en France.

Mes enfants, ils ne savent plus que faire en leur règne hypocrite et souillé : ils vont s'en prendre à la tête de l'Eglise, et la suite s'en suivra sans peine. Le petit peuple sera obligé de se soumettre à des lois qui seront plus que profanes et plus qu'odieuses, mais pas tous. Le bon et brave peuple, qui ne se soumettra pas aux ordres du gouvernement, aura bien à souffrir mais, **grâce au ciel qui leur aura désigné leur marche et leur voie, ils sortiront vainqueurs.**

Mes enfants, la Bretagne perd sa foi, et le mal du royaume est parvenu jusqu'à elle. J'en compte un nombre considérable qui ne refuseront pas de se soumettre volontiers.

Si, partout, le Seigneur, avant la marche à l'abîme, fera germer des âmes pour le dernier salut de son peuple, cette contrée que j'habite, cette terre ne sera pas la

---

1. Allusion aux persécutions des années qui suivirent 1880, mais, semble-t-il, annonce prophétique de pressions autrement importantes contre les évêques, lors de la première crise. Ces dernières sont décrites dans d'autres extases, mais nous ne les publions pas pour l'instant.

dernière à donner la belle tige qui enfermera les grains de la parole de salut et d'espérance ; celle qui est du côté désiré par les enfants de la religion.

Mes enfants, jusqu'ici j'ai été consolée par le nombre des fils de France que j'ai vus à mes pieds. J'attends le **Roi**[1] devant l'autel où je me tiens debout. J'écouterai ses prières et je répandrai les grâces de mon cœur.

Je le bénirai pour le temps où des forces surhumaines le feront marcher à la tête des fidèles défenseurs. Tous auront besoin d'un secours surhumain.

Des milliers de coupables auront dévasté le centre et ses habitants. Ils ne seront pas encore arrêtés par la Justice du ciel, au coup de la venue de ce fidèle serviteur. C'est là que le Seigneur réjouira les siens, et confondra à jamais ceux qui avaient l'ambition de conquérir le siège du royaume, et d'y faire trôner leurs amis.

Du ciel, je garderai la Bretagne. Je l'ai promis ; mais elle est destinée à souffrir bien des maux. Je répète qu'elle s'ouvrira pour le passage des barbares qui la traverseront, entre cinq et neuf lieues d'ici, pour aller fondre du côté du nord. Là, on aura préparé ces instruments qui tranchent la tête des chrétiens, ces instruments d'autrefois dont on garde le souvenir quand, sur cette place, ils accomplissaient cette douloureuse exécution, en cette crise qui marche sur son centenaire. Mes enfants, c'est sur **Rennes**[2]. De ce côté, il y a du bon peuple, mais aussi du bien mauvais, et la main du Seigneur ne se manifestera pas sur ces lieux à la dernière heure.

Si le monde savait l'approche de l'heure de Dieu, ils se préparerait ; ils se nourrirait de la foi qui est l'arme du combat. Mes enfants, il n'y a plus qu'à prier.

---

1. Allusion à une future visite du sauveur inconnu à Sainte-Anne-d'Auray.
2. Pour ne pas nuire à l'intégrité de l'extase, nous laissons passer cette prophétie sur Rennes. Mais il y en a de pires sur bien d'autres villes. La persécution en Bretagne n'aura lieu que lors de la première crise.

Mes enfants, que de faiblesse chez les hommes apostoliques ! Le temps, qui touche à une détermination bien malheureuse pour eux, va faire voir le peu de foi de ces apôtres. Ils vont être la cause de la damnation d'une multitude d'âmes qui seront perdues par les exemples de leur faiblesse coupable.

Mes enfants, le temps qui vient ne sera pas plus heureux que celui d'aujourd'hui où toutes les œuvres sont sous une écrasante persécution.

Malheur au temps qui vient, quand le Seigneur ne va plus rester enfermé dans les cieux, mais **paraître visiblement**[1] sur les lieux de la terre, avec gloire, pour récompenser ceux qui ont souffert. Courage, un peu encore, et le ciel récompensera de tous les maux.

Les serviteurs du Seigneur ne seront pas épargnés. Il faut des souffrances pour alléger les maux éternels et mériter le salut de la France.

Je m'arrête et je promets mon assistance à tous les fils du Seigneur dont je suis aussi la mère».

Paroles de Sainte Anne
(25 juillet 1882)

---

1. Il ne s'agit ni du jugement dernier ni de la fin du monde.

CHAPITRE VIII

SAINT MICHEL ET LES ANGES

L'ATTENTE ARDENTE DE L'ARCHANGE

Saint Michel fléchit trois fois le genou devant le Seigneur, et le Seigneur lui présente une Croix brillante qu'il accepte.

«Mon Seigneur, mon Roi et mon Maître, j'ai combattu déjà pour la Croix, je combattrai encore pour elle. **Je me prépare à la lutte** et je me propose, si les desseins de votre volonté sont tels, de renverser promptement les ennemis de la Croix et de restituer à celle-ci toute sa gloire».

Le divin Maître lève la main au dessus de la tête de l'Archange, et lui passe sur la poitrine une banderolle d'or qui porte ces mots :

«Voilà le divin Cœur qui a tant aimé les hommes et la France».

«Mon Maître et mon Roi, *reprend Saint Michel,* j'ai déjà combattu pour la gloire de votre divin Cœur. J'ai porté sa bannière sur toute la France, pour dire à ce peuple que votre divin Cœur est la source unique de son bonheur.

– Saint Archange, que t'a répondu mon peuple ?

– J'ai rencontré des hommes qui ont compris cette dévotion et s'y sont attachés. J'ai trouvé aussi beaucoup d'ennemis.

– Et que t'ont dit mes ennemis ?

– Seigneur, ils ont le dessein de renverser votre Croix, de fouler aux pieds votre Sacré-Cœur et d'en éteindre la dévotion.

– Saint Archange, que me demandes-tu pour développer la dévotion à mon divin Cœur ?

– Seigneur, Seigneur, pour qu'elle se réveille, je vous demande la faveur de terrasser les ennemis de la Croix, de la Sainte Eglise et de votre Sacré-Cœur».

Notre-Seigneur ne lui répond pas. Il dit à sa Mère, assise près de lui :

«Ma Mère Immaculée, voici le grand moment. Je vais faire appel à toute la France. Je veux lui montrer mon amour, lui rappeler mes bienfaits, et lui faire souvenir de son ancienne gloire due à ma puissance infinie».

Notre Seigneur lève trois fois les yeux au ciel :

«Mon Père, *dit-il,* je suis déjà venu sur terre pour lui apporter la paix et l'amour. Je vais maintenant faire appel à mon peuple, et le prévenir que je vais exécuter vos ordres adorables».

Il jette ses regards sur toute la France, à la ronde, comme s'il regardait une prairie arrondie. Il reprend :

«Au nom du Père Céleste, mon peuple, obéis à ton Seigneur et à ton Dieu».

LE CHOIX PROPOSÉ

La Croix de Saint-Michel s'illumine. Toute la France se range autour du trône du Seigneur. Saint Michel debout, revêtu de toute sa gloire, tient son épée... Jésus lui donne l'ordre de séparer les bons d'avec les méchants.

Le saint Archange descend, le visage rayonnant, et met une barrière entre les bons et les méchants. Debout comme un juge, il dit :

«Je parle au nom de Dieu et de sa puissance».

Il présente la Croix. Aussitôt le peuple des fidèles se prosterne devant le trône et s'incline vers la Croix.

Saint Michel continue :

«Voulez-vous porter la Croix ? Comment voulez-vous accepter les croix nouvelles qu'il plaira au Seigneur de vous envoyer ? »

On n'entend qu'une seule voix :

«Nous les porterons, avec un généreux respect, pour obéir à notre divin Maître.

– Voilà le divin Cœur, reprend l'Archange, comment voulez-vous l'aimer ? Quelle confiance aurez-vous en lui ? »

La foule répond encore... mais quelques voix sont faibles et hésitantes. L'Archange a bien entendu les voix qui parlaient faiblement ; il fixe la foule d'un regard auquel rien n'échappe. Il lève son épée flamboyante.

«Vous tous, dit-il, qui avez de la peine à vous soumettre... Veillez ! Voilà mon épée ; elle ne tardera pas à s'exercer contre vous».

A ce moment, Notre Seigneur exige que les bons aillent se joindre aux autres. La barrière se lève et nous nous mêlons ensemble.

Je vois que la lutte va s'engager entre Saint Michel et l'enfer, entre le bien et le mal. Marie Immaculée veille sur nous. Que pouvons-nous craindre ?

«Les amis, les ennemis... Mais Saint Michel, dois-je dire encore les ennemis ?

– Tu sais que les amis sont toujours distincts des ennemis.

Approchez tous, dit-il, justes et injustes ; je parle au nom de la puissance du Seigneur.

J'ai combattu pour vous et le Seigneur ; je combattrai encore. Je suis, après Dieu, votre protecteur, votre soutien, votre appui. Ayez recours à moi. Si vous connaissiez mon pouvoir, vous seriez plus empressés à m'adresser vos prières.

Levez les yeux au ciel ; regardez les menaces qui vous menacent. Sans Dieu qui vous voit, vous n'auriez plus d'espoir. Sachez que je suis le combattant du bien, et que partout je fais briller les merveilles de mon divin Maître».

(29 septembre 1877)

LA FRANCE EN DEUIL

«Hommes de la terre, qui avez la liberté de combattre, préparez vos cœurs et vos mains pour aller défendre la Sainte Eglise et son auguste chef. Tout se dispose dans le ciel. Le combat de la terre ne tardera plus. L'enfer, pour la dernière fois, se soulèvera contre le peuple de Dieu ; mais ce sera la fin, et la France retrouvera sa gloire.

– Saint Michel, pourquoi la Croix et la bannière sont-elles noires ?

– Parce que, à partir d'aujourd'hui, *la chère France est en deuil.* Ames fidèles, priez. Voici l'heure redoutable et désirée. Préparez-vous ; je vous en supplie au nom de la Sainte Trinité.

– Pourquoi, saint Archange, pleure-t-elle, ma Bonne Mère ?

– Elle pleure depuis longtemps. Désormais elle est inconsolable, car l'heure va sonner et la France est en deuil. Elle pleure sur les pécheurs qui méconnaissent son Fils et qui mourront sans rentrer en grâce. Elle pleure sur ses enfants qui donneront leur sang pour l'Eglise et pour son chef.

– Que ferez-vous, saint Archange, pendant ces combats effrayants ?

– Je combattrai pour la sainte Eglise. Je terrasserai l'ennemi de Dieu.

– Que ferez-vous encore ?

– Je garderai les ministres de la sainte Eglise, et je défendrai leur chef, le Souverain Pontife.

– Et encore, Saint Michel ?

– Je veillerai sur les Amis de la Croix. Amis de la Croix et du Sacré-Cœur, ne craignez rien. Le divin Cœur vous protègera mais, aussi, il vous donnera de douces parcelles de sa Croix. Maintenant, je vais me retirer. Quand je reviendrai, je serai revêtu de mes armes, et je parcourrai la France et l'Univers.

– Et la Bretagne ?

– Tu sais ce que le Seigneur lui réserve. Il lui donnera des parcelles de sa Croix, mais il épargnera doucement et tendrement sa Bretagne».

(29 septembre 1877)

L'ÉPOQUE TERRIBLE

Notre Seigneur dit :

«C'est moi. Je vais vous parler quelques instants, avant de donner liberté au saint Archange. Je viens réjouir tous mes enfants qui participent à l'amertume de mes douleurs.

Courage ! Si vous êtes tous, pour la gloire de mon nom, au pied de la Croix, buvant quelques gouttes de mon calice amer, soyez en fiers et bénissez ma bonté adorable.

Gardez, plus que jamais, la sainte prudence. Soyez réservés en toutes choses, car **voici l'époque terrible** où l'ennemi va, dans un dernier effort, agir avec plein pouvoir. Je lui laisse encore cette courte liberté, avant de l'enchaîner dans le gouffre de son abîme. Suivras-tu ce conseil ?

– O mon Jésus, je serai fidèle, je garderai la sainte prudence.

– Mes enfants, je vous préviens d'une seule chose : je désire que vous ne soyez point troublés, point abattus,

point effrayés, quand la voix menaçante se fera entendre. Faites-moi cette promesse pour me consoler.

– Je prends sur moi, misérable pécheresse, la pensée de tous mes frères. Oui, mon Jésus, nous resterons tous dans le calme et la paix la plus profonde.

– **Je ne m'adresse pas à toi**[1] ... Cependant merci de ta parole... Tu souffres ? C'est pour toi maintenant que je parle.

– Ce n'est rien en comparaison de ce que vous avez souffert pour moi.

– Sache que, pour être admise au festin de ma tendresse, il te faut souffrir, gémir, être accablée de toutes parts.

– Que votre adorable volonté soit faite !»

Je contemple Saint Michel placé sur une large boule brillante. Il a les ailes étendues, pures et belles. Il porte une épée longue et large.

«Maintenant, partons, *dit-il !*

– Bon Saint Michel, n'allez pas trop fort. Vous êtes bien décidé !

– Me voilà en liberté. J'ai reçu de puissants pouvoirs de la part du Père des miséricordes. Voilà cette épée foudroyante que le Sacré-Cœur a bénie pour exterminer ses ennemis ingrats. Ne pleurez plus, combattants de la gloire de Dieu. Malgré la terreur, réjouissez-vous !

– Tout de même, ce n'est pas bien charitable, ce que vous dites, bon Saint Michel !

– En vous le germe de la charité n'est pas éteint, amis de Dieu, mais voyez ces hommes qui ne participeront pas à la victoire, voyez s'ils connaissent pour vous la charité !

– Ça ne nous regarde pas, bon Saint Michel.

– Ceux qui dirigent ce fatal gouvernement...

---

1. Parce que Marie-Julie sera morte à l'époque des châtiments.

– Dame ! saint Archange, je n'aime.pas parler de cela.

– C'est une pénitence.

– Alors je veux bien.

– C'est la volonté de Dieu. Les voilà donc, avec leurs victoires et leurs complots, réduits sous ma puissance. J'ai des droits sur eux. Je leur montre mon épée et je leur dis : citoyens du monde...

– Saint Archange, je n'aime point aller là-dedans.

– Citoyens du monde, prenez vos armes et combattons ; vous qui avez un pouvoir qu'on dit ne venir ni du ciel, ni de la terre ! Je les remuerai rudement, ceux qui disent : notre puissance ne vient ni d'en haut, ni d'en bas. Elle est bien peu élevée, leur puissance, et montée sur des poteaux de terre. Plus tôt qu'ils ne pensent, ils se retrouveront dépourvus de tout.

Les hommes au pouvoir ont fait leurs complots, mais **ils ne s'entendent plus**, et leur désaccord va jusqu'à la colère... Des lois impies, très fortes, sembleront triompher et remporter la victoire. Des voix nombreuses crieront : mort à l'Eglise ! mort à la France ! La voix des démons se mêlera à la voix de ces hommes au pouvoir.

Le temps ne sera pas long avant que la tempête ne s'étende sur toute la France...

Si Dieu n'avait promis de sauver la France, que ce peuple serait à plaindre ! Oui, il la sauvera, mais non sans y faire passer sa justice».

(29 septembre 1878)

CE QUE LES SIECLES N'ONT PAS VU

«Le sang des innocents, *dit Saint Michel,* sera versé pour la France, et aussi pour une cause plus élevée ; celui des méchants sera versé pour satisfaire la colère de Dieu qui ne peut plus supporter le mal. C'est pourquoi je parle aussi profondément.

– Oui, saint Archange ! Dame ! vous remuez tout.

– Quand Dieu aura attendu autant qu'il était marqué, la main du Seigneur, devenue libre, frappera avec rigueur. Tout sera accompli sans que le peuple français ait reconnu Dieu et ne soit rentré dans de bonnes dispositions. Ce sera une époque terrible. **Jamais aucun œil, vivant ou mort, n'aura vu ce qui est réservé pour ce temps prochain,** jamais aucune justice semblable...

Cette justice sera vue des enfants de Dieu qui n'en subiront pas les terribles vengeances. Elle sera vue de ceux qui doivent la subir, mais très courtement : à peine les yeux de ces derniers l'auront-ils aperçue qu'ils se seront déjà fermés pour ne plus se rouvrir.

Oh ! si les impies savaient se pénétrer de cette justice inexorable, ils frémiraient d'effroi et d'épouvante. Vous, ne soyez pas troublés : vous êtes destinés à voir ce que ceux qui ont vécu des siècles avant vous n'ont jamais vu. Ne soyez pas épouvantés : comptez sur la miséricordieuse promesse de votre Rédempteur.

Repose-toi un instant.

– Je veux bien, bon Saint Michel, car le travail est dur et je n'ai pas un brin de goût.

– On ne choisit pas. Les autres jours, tu es plus heureuse.

– C'est vrai, saint Archange, on ne sait pas où vous nous menez, vous.

– Remercie Dieu».

(29 septembre 1878)

LES TROIS CRIS DE LA FRANCE

Le bon Sauveur apparaît. Son Cœur découvert lance des flammes. Il dit :

«Que ma paix soit avec vous !»

Tout à coup, vers la gauche, on entend **un grand cri** sortir du champ d'épines, mais ni Jésus, ni Marie ne semblent y prendre garde : ils se parlent tranquillement.

Un second cri succède au premier. Saint Michel, qui veillait toujours, dit :

«Seigneur entendez-vous ?

– Je connais cette voix déchirante, *répond Notre Seigneur.* C'est pour elle et pour ses enfants que souffre celle qui pousse ces cris navrants. Comment répare-t-elle les souffrances cruelles dont elle m'a accablé, depuis qu'elle a renié ma Croix et dédaigné mes ordres ? »

La Bonne Mère intercède aussitôt :

«Mon Fils, sa voix vous supplie. De grâce, ayez pitié de sa misère !

– Ma Mère, avant que la France ne rentre dans sa gloire, elle souffrira de grands maux.

Cependant la voix poussa un troisième cri, plus vibrant encore, et Saint Michel dit :

«Laissez-moi aller vers cette voix. Peut-être celle qui crie est-elle disposée à revenir à vous ?

– Non, saint Archange. Jamais son cœur ne fut plus froid ; jamais elle n'eut tant d'ingratitude pour son Sauveur et son Dieu».

Toutefois la Bonne Mère obtient que Saint Michel parte. Celui-ci s'avance et je vais à sa suite. Nous traversons le champ d'épines. L'Archange passe facilement entre les

pointes aiguës. Moi, j'ai peine à suivre : on dirait, tant elles me font souffrir, que ces épines sont des aiguillons envenimés.

Nous arrivons aux limites du champ. Là, dans un chemin creux, je reconnais la France, affaissée, couverte de blessures, et ceux qui l'accompagnent semblent aussi accablés de souffrances.

Le glorieux Saint Michel présente la bannière du Sacré-Cœur à la France qui se lève violemment et la repousse. Mais l'Archange, d'une voix sévère :

«Pourquoi repousser la bannière de ton Sauveur ? Qu'as-tu fait de ton cœur que tu avais promis de donner à Jésus ? »

La France semble ne pas écouter. Ses compagnons se révoltent contre la voix de l'Archange.

«France coupable, découvre-moi ton cœur.

– Laisse... Mon cœur est calme.

– Pourquoi ces cris désolés ?

– Ce n'est pas moi qui ai crié. Je n'ai pas besoin du secours de Dieu. Les hommes me suffiront.

– France, France, suis-moi !

– Non, je reste où je suis».

Saint Michel revient dire :

«Celle dont vous entendez les cris s'est retranchée dans son ingratitude et reste insensible.

– Laisse-la souffrir, répond le Seigneur. Ses maux ne sont rien près de ceux qu'elle endurera encore. Ceux-ci seront grands comme la mer et, alors, sa douleur me la rendra».

(18 septembre 1878)

LA FRANCE AU TOMBEAU

Le Seigneur dit à la France :

«Tu verseras des larmes de sang ; ton cœur sera déchiré car tu ne me reviendras qu'au moyen de la souffrance.

– Que je souffre mille fois davantage, s'il m'est donné de ne pas voir de nouvelles victimes !

– Tu marcheras dans le sang de tes enfants, et tu n'auras pas de voile pour couvrir tes yeux».

La Sainte Vierge commence d'enlever à la France les lambeaux de vêtements qui cachent ses plaies. Elle les baigne de ses larmes. La France pleure aussi ; mais leurs larmes ne se confondent pas.

«Ma Mère, *dit Jésus,* ce que vous voyez n'est que le commencement de la purification. France, tu resteras sur ta couche d'épines, et tu y attendras le vêtement blanc qui t'est réservé».

Marie se borne à jeter son manteau sur les blessures de la France.

Soudain se montrent les compagnons qui suivaient la France. Dès qu'il les voit, Jésus commande à Saint Michel et aux Anges de creuser une tombe afin que la France y entre, pour n'en sortir que plus tard, glorieuse et triomphante. L'Archange et les Anges obéissent. Ils creusent une tombe et placent au fond un lit d'épines.

Le divin Jésus dit à la France :

«Pour toi, maintenant, les rayons du soleil vont s'obscurcir. Tu ne verras plus les étoiles. Tout sera noir. Tu n'auras devant ton regard que ta vie criminelle et tes désordres. Tu reconnaîtras ainsi que mon dessein est de te rendre la paix».

Les compagnons de la France la cherchent partout et la réclament à Saint Michel.

«Où est-elle, notre bienfaitrice, celle qui nous a donné ses lumières et qui en a reçu d'autres de nous ? »

Saint Michel, d'une voix puissante, leur commande de se retirer. Ils résistent.

«Nous réclamons celle que nous avons prise dans nos pièges et tenue dans nos fers. C'est le moment de jouir. Nous ne voulons pas la perdre».

L'Archange répète :

«Retirez-vous. Vous l'avez séduite ; vous l'avez souillée ; vous lui avez soufflé votre trouble, vos iniquités. Vous lui avez commandé de persécuter le Seigneur. Retirez-vous. La Justice de Dieu vous menace : devant elle vous êtes morts».

Le divin Jésus ajoute :

«Que les impies de cette Société se réjouissent librement car ils touchent au terme de leur espérance. C'est moi qui les réduirai en poussière».

Le Seigneur nomme cette Société, mais Marie-Julie, comme épouvantée, ne le répète pas. Elle dit dans un souffle : secrète.

(18 septembre 1878)

LA BRETAGNE SÉPARÉE

«C'est le chemin des bretons, *dit Saint Michel,* soyez fiers du nom que vous portez».

Saint Michel me fait voir deux petits fleuves. Celui qui coule le plus près de nous a son eau claire et pure.

«Victime de la Croix, *dit-il,* tu vois cet autre petit fleuve. Regarde le changement qui va s'y faire dès que je vais y plonger la pointe de mon épée».

Saint Michel porte la pointe de son épée dans ce fleuve qui n'est point de la Bretagne. L'eau se met à mugir, comme une chaudière d'huile bouillante, et s'agite avec fureur. Elle semble en vouloir à l'autre petit fleuve.

Saint Michel dit à l'Archange Raphaël qui vient de nous rejoindre :

«Mettez une chaîne entre ces deux ruisseaux».

Saint Raphaël attache la chaîne à deux poteaux blancs.

«Voilà, dit-il, la chaîne, le grillage en quelque sorte, qui sépare la Bretagne de la France...

– Mais, saint Archange, **est-ce que la Bretagne ne restera pas toujours française ?**

– Si, elle sera toujours française, mais elle aura un don de plus. Le Seigneur lui a choisi un nom. Ce nom sera découvert miraculeusement à plusieurs âmes qui auront des révélations.

Bretons, vous saurez ce nom avant même que la France soit au plus fort de ses iniquités et de sa malice. Ce nom nouveau, qu'il sera beau ! Il glorifiera Dieu aussi clairement que le soleil est brillant en plein midi, dans la chaleur de Juin».

(15 janvier 1878)

SOUS LE CHATAIGNIER BRETON

«Regarde, *dit Saint Michel,* voilà nos petits oiseaux».

Ils vont se poser sur un arbre peu élevé dont les branches sont très étendues. Je ne connais point cet arbre, mais il me représente bien un châtaignier.

Le divin Jésus apparaît et dit :

«Mes enfants, voilà un arbre qui est béni. Il est offert par la Sainte Trinité. Au plus fort du péril, au moment où

la France sera ébranlée, venez tous sous cet arbre, vous y serez protégés. Dans cette invitation je ne parle pas de la Bretagne. C'est pour les bons Français que cet arbre est planté ici, pour les âmes qui m'aiment.

Il dit ensuite à Saint Michel :

Frappe avec ton épée et fais des chemins de tous les côtés. C'est par ces chemins qui s'ouvriront, que mon bon peuple accourra pour s'abriter. Ce sera la demeure de paix : j'y mettrai les justes. Ni la grêle de feu, ni les tourbillons de flammes rouges, ni ce feu noir qui brûlera ne tomberont sur cet arbre. Ceux qui seront dessous seront aussi heureux que ceux de la Bretagne.

Puis s'adressant à Saint Michel :

Dès que tu entendras le mugissement du conseil des impies, tu avertiras toutes les parties de la France, et tu leur diras de venir sous cet arbre».

(15 janvier 1878)

QUE LA BRETAGNE NE S'Y FIE PAS !

Je contemple le nuage qui couvre la France. Je remarque, plus en avant de nos demeures, plus vers le midi, vers le soleil, je remarque quelques parties du nuage sur la Bretagne où il y a des sillons rouges, comme des signes allumés pour exciter la colère du Seigneur.

Jésus dit :

«Toute la Bretagne, mes enfants, n'est pas aussi fidèle que la partie qui nous entoure.

– Seigneur, je ne la connais pas.

– Mes enfants, en avant de vous, il y a des parties qui ne sont pas fidèles.

– Seigneur je ne sais pas.

– Je le sais, moi qui vois et connais tout. Je sais où je suis outragé et où je suis consolé. Je vous l'ai toujours dit : le coucher du soleil sera protégé, le lever terriblement châtié».

(15 janvier 1878)

LE PLAN DE DÉCHRISTIANISATION

«Cette franc-maçonnerie, *dit Saint Michel,* tout ce qu'il y a dedans ne vaut rien, absolument rien. Il n'y faut fonder aucun espoir...

Il y a une loi à laquelle on veut parvenir. Cette loi, connue déjà, commence son chemin. N'en soyez point troublés. Il en passera d'autres, par ce chemin, d'autres plus terribles...

Les ministres de Dieu seront poursuivis. Selon les désirs des impies de cette salle, ils seront dévalisés, dépourvus de tout ce qui leur sera absolument nécessaire. On dira :

«Le prêtre (on ne le nomme pas ainsi, mais je ne veux pas dire le nom dont ils se servent), le prêtre ne peut-il pas gagner sa vie comme le dernier des laboureurs ? A-t-il besoin d'or pour se traiter et rassembler ses amis ? C'est assez de lui jeter un mauvais vêtement !»

Il y a des ministres de Dieu qui auront la douleur d'être forcés de se vêtir du simple habit de tous les hommes, mais pas encore partout. Viendra le temps où ils seront obligés de se vêtir comme l'homme ordinaire pour échapper à l'infernale cruauté de leurs ennemis.

C'est l'envie de ces derniers de commencer par là. Ils ont tracé leurs plans, très larges. **Ils veulent que l'église soit le théâtre de danses infernales.** Voilà ce à quoi ils visent, et cela sera, trop malheureusement, surtout dans ces villes où la foi est dégénérée.

Il y aura même des prêtres qui n'auront pas le courage de défendre la religion. C'est pour Dieu la peine la plus

déchirante. Pourtant cela arrivera sous les yeux des justes **...un temps de scandales qui suivra sa marche très rapidement**, le temps des malheurs les plus grands. Ne craignez rien, ministres de Dieu, ne craignez rien, âmes catholiques, le Seigneur vous promet qu'il vous fortifiera.

C'est la **célébration des mystères de la sainte religion** qui fait enrager le plus... Ils pensent que, sans cela, ceux qui habitent le fond des campagnes seraient faciles à tourner. Ils pensent aussi à faire entrer ces derniers dans leur dessein, au moyen d'une **pièce de monnaie**. Ils en offriront, plus tard, afin de tourner les esprits et de tout perdre.

Cela ne viendra que quelque temps avant les terribles combats. C'est une idée qu'auront les ennemis de la religion, l'idée d'envoyer des **colporteurs**[1] chargés de cet argent de l'enfer. Ils parcourront cette France, pauvre royaume couvert de toutes les iniquités. Mais ... je veille de près».

(29 septembre 1879)

SATAN PARAIT

«... Le cœur de l'Eglise, *continue Saint Michel,* n'est qu'une plaie sanglante. Aujourd'hui le crime est porté jusqu'au pied des aut...

– J'ai compris, Saint Archange, mais je ne le dirai pas.

– Le Seigneur le veut.

– Je ne dirai pas, Saint Michel.

– Je passe puisque tu crains de pécher.

– Oui, je crains de manquer de charité.

– Je parle sur l'ordre du Seigneur.

---

1. Ces colporteurs, appelés «impies-coureurs» font l'objet d'une extase presque entière.

– Je ne redirai pas, Saint Michel, si vous parlez ainsi.

– Chers amis de Dieu, le Seigneur est offensé par ceux qui devraient le servir.

– Ne dites pas cela, Saint Michel, je ne le répéterai pas.

– Les amis de Dieu sont prévenus ; ils n'ont plus qu'à attendre dans le silence et leur foi généreuse».

La Bonne Mère Immaculée intervient :

«Sois tranquille, *dit-elle,* sur toutes les paroles de Saint Michel, c'est mon cher Fils qui les a dictées.

– Bonne Mère, je suis bien tranquille à ce sujet.

Saint Michel reprend :

«Ecoute, un mot pour toi. Satan se vante de t'écraser sous le poids de la persécution et de l'affreuse médisance. Il se félicite et espère se venger de ton espérance.

– Saint Michel, dites-lui qu'il est bien sot s'il le croit. Il est encore plus bête que sot. Dites-le lui de ma part, et aussi que je ne le crains pas.

– Il dit encore : je voudrais bien prendre à la suite les amis de la Croix.

– Dites-lui qu'il se vante trop vite, et qu'il échouera dans sa sale bêtise. Dites-lui ça.

– Le moyen de le faire échouer, c'est de ne pas le craindre et de se moquer de lui.

– O Saint Michel, on connaît bien cette bête-là.

– Il se vante encore de faire une *«évadation»*...

– Je ne sais pas ce que c'est.

– Une *«évadation»* des amis de la Croix par un bruit très fort qu'il fera sortir.

– Saint Michel, dites-lui qu'il a les pattes tournées à revers, et qu'il n'est pas capable de faire s'en aller mes amis.

– Il dit qu'il va vous déclarer la guerre, à toi, aux victimes et aux amis de la Croix.

– Dites-lui que, quand il n'y aura que ce Quequet[1] à nous faire la guerre, ses soldats ne seront que poussière.

– Je te préviens.

– Je n'ai pas peur.

– Il dit qu'il va susciter un remuement très grand dans cette paroisse, et qu'il fera sortir tout ce qu'il y a de plus abominable.

– Dites-lui pour moi, Saint Michel, et pour mes amis, qu'il ne peut faire sortir autre chose, puisqu'il est plein de saleté... et que la saleté est sa nourriture.

– Il dit qu'il veut renverser dans tous les cœurs l'amour de la Croix, mais il avoue qu'il est sur le point d'être vaincu. Voilà pourquoi ses déchaînements ne vont pas manquer.

– Nous ne le craignons pas. Qu'il aille avec les siens ! Ils ont ri avec lui. Nous avons ri, nous, avec Jésus-Christ. **Ceux qui ont ri avec Satan ne peuvent plus rire avec Dieu.**

– Courage au milieu de tout cela. Te voilà prévenue.

– Oui, et je vous remercie.

– Tes ennemis vont encore redoubler de violence.

– Je n'ai point d'ennemis.

– Si, tu en as beaucoup.

– Selon la charité, je n'en ai point.

– Quand le prêtre qui vient ici va revenir, avec ses funestes dispositions, chargé d'une autorité par une autorité sans autorité, ne te fie en rien à lui. Garde la plus grande réserve.

– Merci, Saint Michel.

– C'est tout un coup qui se prépare et dont ils se réjouissent entre eux. Que vous tous, vous gardiez un profond silence ! C'est le temps le plus terrible, c'est l'acharnement ; mais leurs efforts sont bien loin d'être sur

---

1. Un «quequet» est un petit cochon, dans le langage ancien de nos campagnes.

la voie du triomphe. Les combats sont proches de tous côtés. Il faut souffrir encore, livrer son corps à la croix et son âme au calice de Jésus-Christ.

– Je suis prête. Je ne refuse pas de souffrir. Seulement, Saint Michel, demandez pour moi à Notre Seigneur la grâce de bien supporter...

– Si tu avais vu toutes les montagnes de souffrances dont tu devais être chargée, aurais-tu consenti à tant souffrir ?

– Oui, Saint Michel, mais **j'aime mieux ne pas les avoir vues.** Je me jette aveuglément dans la sainte volonté de mon Amour.

– Si tu savais ce que tu portes sur tes épaules et partout !

– Tout cela excite dans mon âme une sainte compassion pour ceux qui me fleurissent. **Etre fleurie des fleurs de persécution, que c'est beau !**

– Le Seigneur donne, quand il lui plaît, à toutes ces fleurs, une bonne odeur. Je m'arrête et je redis : courage à tous !»

La Sainte Vierge dit à son tour :

«Mes enfants, je vous protégerai... Je reviendrai bientôt vous prévenir encore et vous consoler car vous en avez besoin.

– Oh ! Bonne Mère, on ne sait plus ce qu'est la consolation ici-bas !

– C'est au ciel qu'elle sera goûtée. Courage, mes enfants... Mon Fils vous conserve parce qu'il a besoin de vous.

– Ma Bonne Mère, je vous en prie – je suis plus hardie avec vous qu'avec Saint Michel – je vous en prie, dites-moi si, dans toutes mes peines, je fais ce que le bon Dieu désire.

– Rassure-toi, console-toi. Mon Fils n'a jamais été, plus qu'aujourd'hui, glorifié par tes peines invisibles.

– Bonne Mère, les souffrances sont toutes intérieures.

– Je te soulagerais bien mais, puisque mon Fils m'envoie ajouter à ta couronne un dernier fleuron, je te laisse tes peines.

– Il m'est doux de souffrir quand j'ai une parole pour me fortifier.

– Courage ! Maintenant, mes enfants, je vous laisse».

Saint Michel ajoute :

«Je reviendrai encore».

Il montre son épée et dit :

«Cette épée sera plongée dans le sang des infâmes. Je suis l'Ange exterminateur».

Gloire au Père...

(29 septembre 1879)

FUREUR DE SATAN

J'ai voulu, dit le Seigneur, montrer le commencement du châtiment, mais bien peu l'ont reconnu et médité. Je vais joindre d'autres indications que nul ne pourra nier, excepté les incrédules qui ne croient en rien, et qui vivent comme des animaux.

Satan bondit de fureur et dit :

«Puisque Dieu vient manifester les fins de ce qu'il a commencé en œuvres et en dons, je me vengerai en tout ce que je pourrai. J'arrêterai ceux qui démêlent la boue du chemin pour entrer ici ; je tendrai des pièges sur tous les passages ; je les renverserai ; j'utiliserai, pour les rouer de coups, tous les instruments de mon enfer.

– Satan, tu es vaincu, c'est pour cela que tu te venges.

– *(en sa fureur).* Je viendrai jour et nuit ; je ferai carnage horrible ; je jetterai des pierres et briserai les vitrages.

– Satan, tu es vaincu. La lumière se fait sur nous et déjà sa flamme est apparente.

– *(en sa fureur).* J'entrerai avec toutes les ordures, avec toutes les pierres et je te criblerai.

– Je n'ai pas peur, Satan.

– Je ferai peur aux employés de ce lieu, qui se regardent comme des princes et des avocats. Bel honneur !

– Satan, tu es vaincu par leur dévouement et leur courage. Ta rage s'épuise en menaces...

– *(en sa fureur).* Je terrasserai tous ceux qui portent des robes noires, même en ta caverne. Je ferai changer les tiens de foi et de confiance. Je leur donnerai des noms inconnus. Au milieu d'une assemblée, je me montrerai roi et puissant...

– Satan, retire-toi.

Et Satan, écumant, dit d'une voix qui «s'atterre» :

Tous, ce sont des «bat-de-la-semelle» et des avant-coureurs de doctrines. Ce sont tous, *dit-il, avec des yeux qui lui sortent des orbites,* ce sont tous des *«perrières»*[1] creuses ; ce sont tous des corbeaux et des déchiqueteurs de mon règne.

– Retire-toi et va frire en ton enfer !

– Je vais recommencer mes efforts, et jusqu'à la fin, en vous traitant de mots affreux.

– Ils ne te craignent pas, vilaine bête, retire-toi».

(23 novembre 1882)

---

1. Carrières.

DISCOURS DES SAINTS ARCHANGES

La Sainte Vierge a parlé longuement pour éclairer Marie-Julie, et lui donner toutes les preuves qu'elle est bien dans la voie de la grâce. Je ne transcris que le discours des Saints Archanges.

(note de Mme Grégoire)

Je contemple les Saints Archanges, les Chérubins, les Séraphins, tous ensemble. Ils se distinguent les uns des autres par la gloire dont ils sont revêtus dans les cieux.

Saint Raphaël s'approche le premier :

«Enfants de Dieu et de la Croix, dit-il, nous venons vous réjouir et nous réjouir avec vous.

– Bon Saint Archange, il n'y a guère de joie chez nous, si ce n'est celle de la paix, celle qu'on éprouve à souffrir avec amour, et à s'aimer ensemble dans la charité du bon Dieu.

– C'est la plus belle !»

Saint Michel rejoint Saint Raphaël :

«Nous venons, *disent les deux Archanges,* nous venons avec la Mère de Dieu adorer la Croix couverte, par les ennemis de notre divin Roi, de crachats et de haillons impurs. Nous voulons voir leurs injures avant de voir leur honte retentissante.

La Croix, délaissée, humiliée, méprisée, va sortir plus brillante que le diamant, balancée aux yeux de vos ennemis sur l'aile des cieux.

Voici un bouquet...

– Pourquoi, Saints Archanges ?

– Pour le poser sur la Croix du Seigneur... Vous marcherez à la rencontre de Jésus vainqueur **qui sortira des cieux, et viendra sur la terre** célébrer l'heureux jour.

– Ah ! bons saints Archanges, il nous faut du courage pour lutter contre Satan, contre ses domestiques et ses serviteurs.

– Satan est si peu fort qu'il suffit d'une seule poussée pour le renverser.

– Dites-nous la donc, cette poussée. Nous ne le tuerons pas, mais nous le ferions tomber.

– La voici : s'attacher à la Croix, et attendre l'heure qui confondra l'iniquité. Voilà ce qui va atterrer les démons et leur faire boire une eau de pique...

– Ah ! bons Archanges, elle sera donc bien salée, cette eau !

– Quand on a bien travaillé, on a soif. Quand on est vaincu, on boit jusqu'à l'eau de la mer d'où se tire le sel. Ils auront cette soif, et se rassasieront si bien qu'ensuite ils n'auront plus soif de cette eau de la mer.

– Pourquoi de l'eau de sel ? Vous voulez encore nous attraper, bons Archanges.

– Pour purifier leur intérieur, pour laver ces bouches par lesquelles passent les mensonges, les inventions, le désordre, en un mot, tout ce qu'ils peuvent faire souffrir à Dieu».

Saint Michel parle seul :

«Si Satan se fait le courrier de toutes les paperasses de leur malice, je me ferai le gardien de la porte. Il n'entrera pas sans avoir jeté au feu l'ouvrage du mensonge.

– Vous serez bien méchant, Saint Archange !

– C'est l'ordre de Dieu. Aucun mensonge ne doit pénétrer là où se jugent sur terre les œuvres de Dieu.

Je vois les ennemis trépigner ; je les vois se rassembler, mais Satan, leur courrier, quittera sa charge à l'entrée de

cette porte, et le feu du ciel réduira les mannequins de sa malice. Je suis mécontent de voir mon Roi ainsi outragé par beaucoup de ceux qui devraient réparer les scandales».

(Madame Grégoire, le 23 octobre 1879)

LA TERRE DÉPEUPLÉE

Saint Michel, revêtu de ses vêtements de gloire, est tout brillant d'or. J'entends sur ma tête un groupe d'oiseaux. Leur langage est triste. Il me semble reconnaître l'air du cantique de la mort.

«Victime de la Croix, *dit l'Archange,* ces oiseaux sont un bien triste présage.

– Dame ! Saint Michel, je ne connais point ce mot.

– Petits oiseaux, *dit-il,* parlez de la part de Dieu».

Les oiseaux semblent étonnés d'entendre la voix du Saint Archange. Deux seulement paraissent vouloir parler.

«Dites-nous vos secrets, *continue Saint Michel,* dites-nous qui vous envoie ici.

– Nous venons de la part de la puissance de Dieu.

– Pourquoi portez-vous ces anneaux à vos pattes ? »

L'un des oiseaux ouvre la bague et montre l'écrit. Saint Michel le prend et me le fait voir. Je lis parfaitement :

«Ceci est l'anneau de la prédestination de la France, si elle fait un effort pour me donner son cœur».

Saint Michel paraît trembler et dit :

«Pauvre fille aînée de l'Eglise et de la Sainte Vierge, auras-tu le courage de faire cet effort ? »

L'oiseau baisse la tête et cache son bec sous son plumage.

«Oiseau, *dit l'Archange,* montre-nous tes yeux. Ote ta tête de dessous tes ailes».

L'oiseau obéit et je vois des larmes couler de ses yeux.

Victime de la Croix, *continue Saint Michel,* je te dis hautement que, sans l'aide de Dieu, tout est déjà perdu : il n'y a plus aucun espoir...

Seigneur, marquez de vos abondantes bénédictions le peuple qui vous aime et qui veut vous suivre. Petit troupeau du Seigneur, bientôt tu auras où t'étendre largement sur la terre. *Celle-ci sera dépeuplée des impies,* elle sera purgée des pécheurs ingrats, et laissera une grande étendue au petit troupeau du Seigneur».

(15 janvier 1878)

UN BAS METIER

La Sainte Vierge est triste. Elle dit :

«Mon Fils bien-aimé, votre Justice est bien grande. La France entière ne s'éteindra pas ?

– Il ne restera de vivants que ceux qui s'abriteront sous l'arbre de ma Croix et qui feront leur refuge en Bretagne.

– Ah ! mon Fils, quelle multitude de corps sans vie ! Encore une fois, pitié ! J'implore votre pardon».

Le Seigneur reprend d'une voix irritée :

«Oui, la France coupable ne porte plus qu'un germe de vie. Il ne s'éteindra pas car j'ai promis de la sauver... Ma Mère, la France s'appellera le champ des tombeaux.

Toi, mon Archange Saint Michel, tu seras chargé d'un poste bien bas. Tu seras obligé d'obéir, comme, dans une grande propriété, obéissent les valets quand le maître leur commande de retirer les feuilles tombées des arbres, de peur que l'herbe ne périsse».

Le Saint Archange répond :

«Seigneur, j'obéirai à vos ordres».

– «Tu feras le plus bas des métiers : tu seras obligé de nettoyer la France de ses cadavres infects.

– Ah ! mon Jésus, je tremble de frayeur. Protégez votre peuple.

– Ma victime, veux-tu donc voir toutes les âmes fidèles se corrompre par les mauvaises ?

– Oh ! non, mon Sauveur, j'aime mieux voir les âmes fidèles se multiplier.

– Voilà pourtant ce qui arrivera si je ne viens pas à l'heure que j'indiquerai. La seule ressource, c'est moi. **Désormais les hommes ne comptent pas plus que les pierres du chemin**».

(29 janvier 1878)

CHAPITRE IX

LE SACERDOCE

GRANDEUR DU PRETRE

Le Saint-Esprit dit :

«Aujourd'hui le monde respecte bien peu mes prêtres. Je veux que le respect de la dignité dont ils sont revêtus soit commun au monde. Le Seigneur n'a pas envoyé des Anges du ciel pour exercer sur la terre les fonctions sacrées. Il a voulu chercher, parmi ses enfants de la terre, des hommes dignes d'être appelés les Anges de l'autel, dignes d'immoler chaque matin son divin Corps».

J'assistais, *dit Marie-Julie,* au Cénacle quand le Seigneur donna à ses apôtres le pouvoir d'exercer sur terre l'auguste mystère, et toutes les grâces qui s'en suivent.

Au moment où le Seigneur allait conférer le sacrement de l'Ordre, je vis le Cœur sacré et la bouche de Notre Seigneur comme enveloppés d'une nuée lumineuse que les yeux de l'âme avaient peine à soutenir. Les apôtres furent enveloppés de cette lumière divine.

Je vis alors le Sauveur sortir de sa poitrine sacrée comme un étui chargé de grains. J'entendis qu'il me disait cette parole :

«Ce grain, c'est la parole qu'ils répandront dans l'Eglise jusqu'à la fin des siècles. Le cœur des chrétiens sera le champ dans lequel ce grain béni tombera. Il fructifiera dans l'espérance et la foi».

Ensuite, au Cénacle, le Seigneur me fit voir un Ange et l'un de ses ministres, mortel homme de la terre. L'Ange était placé à sa droite et le ministre du côté de son divin Cœur qui était semblable à une fournaise.

Le Seigneur me dit :

«Voilà l'Ange du ciel qui n'est point mortel, et voici mon apôtre de la terre, l'homme mortel revêtu des dignités sacrées».

L'Ange se tenait prosterné à genoux, aux pieds du divin Maître, mais le prêtre restait debout devant Notre Seigneur qui plaça sa main droite sur la poitrine du prêtre.

«Ce cœur, dit-il vivra éternellement. Sans doute, comme tous les autres cœurs humains, il reposera dans le sommeil du repos, mais le lien qui l'a uni à l'Eglise ne sera point rompu après la vie de ce bas monde. Le cœur du prêtre est l'autel vivant sur lequel je répands les dons de sainteté. La corruption ne doit pas y pénétrer».

L'Ange se tenait toujours à genoux, et le prêtre debout, quand Notre Seigneur, par sa puissance infinie, entrouvrit la poitrine de ce dernier. Il me fit voir une sorte de petite chaîne qui sortait du cœur du prêtre pour aller se perdre dans le sien. *Il me dit :*

«Ma fille, c'est du fond de ma poitrine sacrée qu'est sortie ma sainte Eglise. Mon cœur fut sa source féconde et amoureuse».

Notre Seigneur me dit encore :

«Tu vois tous les mouvements de grâces qui se lèvent de ma poitrine. Toutes ces flammes qui se lèvent les plus

hautes, ce sont autant d'unions sacrées que je contracte avec mes apôtres de la terre. Je les revêts de tout ce que je possède. **Je leur donne tout ; et ils deviennent semblables à moi-même.** Mes actions, mes puissances, mes dignités, en un mot tout ce que mon Père m'a donné, je le donne à mes apôtres sur la terre. Ce n'est plus l'homme qui vit dans cette chair mortelle, c'est moi, le Fils de Dieu, le souverain prêtre immolé ; c'est moi qui vis en mes ministres de la terre. Le prêtre n'est plus un homme vivant sur la terre ; c'est moi, le souverain prêtre éternel qui me suis revêtu de lui sur la terre».

Après ces paroles, les autres Anges vinrent se joindre à celui qui était à genoux. La vue du prêtre, revêtu d'une brillante dignité, fit couler des larmes des yeux de la troupe angélique, mais le silence régna entre eux tous.

Notre Seigneur ajouta :

«Je veux que le plus grand respect soit rendu à mes apôtres. Autrement c'est moi qu'offenseront ceux qui leur manqueront de respect. Malheur à qui les méprise ! Pour lui, il y aura grande difficulté pour obtenir le pardon de ce péché de mépris».

MARIE ET LE PRETRE

Je vis la Sainte Vierge s'approcher des apôtres...

Elle qui avait beaucoup pleuré pendant que Notre-Seigneur faisait ses adieux, parce qu'il n'y avait plus d'espoir de le garder sur la terre, elle passa à côté des Anges et vint se placer devant les apôtres.

Elle dit :

«Voilà l'Eglise vivante et sacrée à laquelle, devant la personne de mon Fils, je me soumets avec la plus sainte et digne obéissance».

Et jetant les yeux sur les doigts des apôtres, elle ajouta :

«Voilà ces mains qui toucheront son Corps très saint et me le donneront sur mes lèvres. Ces mains sont celles-mêmes de mon Fils ; elles se lèveront pour me bénir, comme les mains de mon Fils m'ont bénie quand je suis entrée au Cénacle».

(27 juillet 1882)

LE MIEL DU SACERDOCE

En présence de l'abbé Daurelle.

Mon père, quelle douceur de Jésus pour vous prêtre ! Ses deux mains vous cherchent pour vous rapprocher de sa tendresse. C'est là, mon père, où je comprends, à un point de plus, le sacerdoce.

Il est là jeune et beau. Il porte sur sa poitrine : *«Sacerdos in aeternum»*. Et un peu plus haut : *«Prêtre pour l'éternité sans fin»*.

Le sacerdoce a le cœur ouvert. Jésus, en donnant le sacerdoce à son digne et saint prêtre, lui a percé le cœur. Il en sort une flamme qui monte vers le ciel et porte à sa pointe : *miséricorde.* Une seconde flamme en descend vers la terre avec cette inscription : *espérance* et *pardon.*

Le sacerdoce est vierge. Virg. virgo... Ce latin-là veut dire : *virginal.*

Voici ce que portent trois fleurs blanches :

Le sacerdoce fut destiné par le Père.
Le sacerdoce fut accompli par le Fils.
Le sacerdoce fut éclairé par le Saint-Esprit.

Mon père, je vais vous expliquer de la part de la Sainte Vierge. Elle dit :

«Marie-Bernard *(abbé Daurelle),* je suis la quatrième fleur destinée à porter très haut le sacerdoce. Je suis la fleur virginale entée sur le sacerdoce. Sais-tu que je suis moi-même **le miel du sacerdoce ?** Quand mon divin Fils le

donna à tous ses prêtres, et que j'y vis beaucoup de souffrances, je me levai doucement et j'allai à Jésus :

«Mon Fils bien-aimé, lui dis-je, j'ai été moi-même la cellule mystérieuse de votre sacerdoce. Vous étiez un bel arbre dans mon sanctuaire intérieur. Mon Fils, en éclatant à la terre, fleur éternelle, vous m'avez laissé, dans mon sanctuaire intérieur, une place... J'avais bien le droit de lui dire : je serai le miel du sacerdoce».

Mon cher prêtre, quand Notre Seigneur impose son sacerdoce à de saints prêtres, la Sainte Vierge le prend et le porte dans ses mains comme un bel ostensoir».

Notre Seigneur dit à la Sainte Vierge :

«Ma très sainte Mère, vous serez comme un jardin de fleurs où mes abeilles sacerdotales iront se nourrir de votre miel dans l'amertume de leur sacerdoce».

Mon père, la très Sainte Vierge vous dit :

«Le sacerdoce ne s'élève pas assez en perfection parce qu'il n'a pas assez recours à mon cœur... Il n'y a pas assez de douceur, ni de cœur, dans le sacerdoce, parce qu'il ne vient pas prendre le miel dans la fleur de ma charité.

Oh ! le sacerdoce est bien léger ! *(en gémissant, mon père)* Pas tous, mais beaucoup ! On ne réfléchit pas assez à sa dignité. On en use légèrement ; on en use sans respect.

Mieux vaudrait ne jamais porter le sacerdoce que de le porter comme le portent tant de prêtres. Oh ! qu'il est beau, pourtant, le sacerdoce ! Qu'il est beau dans sa modestie, dans son doux regard, dans la douce paix qui se peint sur son visage !»

Oh ! mon vénéré père, là, aux pieds de Jésus, dites-lui pour moi que je veux mourir enfant de Dieu et de l'Eglise apostolique et romaine. Rien ne pourra m'en séparer. J'aime mieux rester privée du Pain adorable que de le recevoir en dehors des ordres sacrés.

note de l'abbé Daurelle : c'est-à-dire en dehors du droit dans l'Eglise, et des hommes formellement autorisés à le lui porter.

(Daurelle, 6 octobre 1888,
deux mois avant la reddition des sacrements)

SAINT FRANÇOIS DE SALES
MODELE DU PRETRE

«Entrez, *dit le Seigneur,* dans ce cloître béni. Qu'ils entrent, les prêtres qui se dévouent à ma gloire et qui ont tant de peine à me gagner des âmes !

– Seigneur, pour entrer, il faut avoir un cœur ardent. Moi, pauvre Madeleine, je n'ai que froideur.

– François, entre le premier. Mes enfants, c'est ici que l'amour réchauffe».

Dans ce cloître, il y a une flamme ardente sur une pierre blanche. Saint François de Sales s'approche :

«Bien aimés frères dans le sacerdoce, *dit-il,* venez, c'est moi qui invite».

Le Seigneur dit :

«Mes enfants, ce sont les pasteurs des âmes qui doivent les premiers se réchauffer, car ce sont eux qui allument le feu au cœur de leur troupeau. Venez, prêtres qui souffrez, venez vous réchauffer».

Le docteur François de Sales se tient près de la flamme. Nous nous rangeons tous autour.

«François, mon fils bien aimé, *dit le Seigneur,* ferme cette porte car j'ai avec moi tous mes amis. Ceux qui frappent en ce moment sont mes ennemis.

Il nous fait tous asseoir.

O François, *reprend Jésus,* j'ai tant fait pour eux. Pour eux, j'ai tant souffert ! Ils ont été insensibles. Je suis

venu comme un tendre père, ils ont répondu par l'ingratitude. Ma généreuse miséricorde s'étend encore sur eux, mais bientôt elle ne sera plus. Tous ceux qui m'outragent attirent de plus en plus ma colère et ma justice.

– Seigneur, je vous en prie, ayez pitié de ceux qui vous méconnaissent.

– Mes enfants, le monde n'a plus cette charité d'autrefois. La rose épanouie s'est flétrie... Le monde, avec son esprit petit et sa raison, n'a jamais compris la grandeur de mes dons. Il ne comprendra qu'au ciel. Avec son esprit petit, le monde dit : si Dieu aime ses serviteurs, pourquoi les fait-il tant souffrir ? Il dit encore : puisque Dieu a tant souffert lui-même, pourquoi ses souffrances ne suffisent-elles pas ?

Mes enfants, quand vous, prêtres, vous entrez dans une maison où personne ne souffre, où tout va au gré de ceux qui l'habitent, hâtez-vous de sortir, hâtez-vous de fuir, de peur que les murs ne s'écroulent et ne vous engloutissent. Soyez sûrs que mon amour et ma tendresse ne vont qu'aux familles qui souffrent.

Mes enfants, je descends là où sont les affligés, les pauvres, les malheureux, les persécutés, les orphelins... orphelins de direction d'âme, orphelins des sacrements.

Maintenant, mes enfants, un mot sur Saint François de Sales...

Il a aussi beaucoup souffert des persécutions, des angoisses, du mépris, de l'abandon, des opprobres. Sachez, pour vous donner du courage, sachez qu'il a été jusqu'aux dernières limites du désespoir. Ma douce voix l'a ramené à la confiance.

Ses souffrances et ses persécutions ont été grandes, surtout dans ses fondations. Lui aussi était choisi pour une œuvre : l'établissement de mon Sacré-Cœur. Il eut à souffrir toutes sortes de tourments, même de la part des évêques. Ses belles vertus, aussi bien que celles de Sainte Chantal, ont été persécutées. Ces deux âmes étaient choisies pour se comprendre... On traitait de rêves et

d'illusions sa vie sainte et les révélations de Sainte Chantal. C'est moi pourtant qui étais leur lumière.

Les murs de sa première fondation ont été abattus. Le peuple s'est soulevé contre mes desseins adorables. On lui jetait au visage la boue des calomnies. Eh bien ! tout n'a fait qu'augmenter sa foi et sa confiance.

Mes enfants, ne soyez plus étonnés si tout le peuple se soulevait contre mon serviteur et ma servante[1].

Après bien des épreuves et la longue persévérance de ces deux âmes unies, j'ai permis que mes desseins s'accomplissent.

Sachez bien que **jamais une bâtisse ordonnée par moi,** le Dieu trois fois saint, **ne réussira dans sa première entreprise.** Mille épreuves, mille difficultés, mille persécutions purifient les pierres que ma divine puissance a choisies comme instruments.

Mes enfants, là où je serai, là s'élèvera bientôt une tempête de persécutions et d'humiliations. Là où je ne serai pas, tout ira au gré des entrepreneurs, tout marchera rapidement, il n'y aura pas de persécutions».

(29 janvier 1878)

LE PRETRE ET LA CHARITÉ

«... S'ils connaissaient et comprenaient vos cœurs, comme ils cesseraient de vous persécuter ! Pourquoi s'en vouloir ; pourquoi ne pas s'aimer ; pourquoi inventer ? Leur jugement est proche, l'heure qui est décidée les surprendra...

Et alors il sera dur pour eux de revenir contre l'appréciation qu'ils ont prononcée des grandeurs de Dieu.

– Ce ne sera pas un embarras pour nous, séraphique Père Saint François.

---

1. Marie-Julie et l'abbé David.

– Non ; mais, pour eux, il sera grand. Ce qui me navre le plus... c'est de voir des cœurs consacrés à Dieu le recevoir chaque jour, eux en qui règnent la calomnie et la vengeance. Pourtant un jour ils seront jugés : ils engagent la religion ; ils engagent leur âme ; **ils engagent la responsabilité écrasante dont ils sont chargés**, et dont il leur faudra rendre compte devant Dieu. Croyez-vous que leurs prédications puissent fructifier ? Non, elles ne produisent aucune grâce.

Voilà pourquoi les brebis de tels pasteurs fuient la foi, pourquoi elles abandonnent Dieu et se livrent au déshonneur. Elles répètent : le prêtre ne se respecte plus, **sa bouche n'a plus de paroles saintes.**

Les prêtres ont jadis souffert le martyre pour avoir prononcé, devant des Judas, des paroles saintes. Aujourd'hui, on a honte et l'on tremble devant un homme simple qui n'a qu'un pouvoir naturel de dire une parole forte... On a peur. Quelle lâcheté !»

(17 septembre 1878)

L'ÉCLIPSE DES OEUVRES DE DIEU

Aujourd'hui, la foi vit encore dans l'éclat de sa beauté. Le règne de l'impiété sera si redoutable que Dieu, dans sa bonté, travaille avec une force toute divine à entretenir d'huile sainte la lampe de nos cœurs. Cette lampe de foi et de courage sera bien nécessaire.

Combien de fois ceux du parti de la mauvaise liberté n'imposeront-ils pas le reniement du Seigneur, de la foi en son existence, et le reniement de l'Eglise !

Je vois, dans le soleil, la montagne du calvaire gravie, chaque matin, pour faire descendre du ciel l'Agneau sans tache. Cette montagne, **je la vois gravie par les plus souillés des sacrilèges.** Elle deviendra la montagne du sacrilège.

Dieu travaille dans ses œuvres : elles lui sont devenues la voie par laquelle il fait pleuvoir sa divine parole... Je vois

que beaucoup de ces œuvres seront détruites, mais non jusque dans leur dernière racine. Celle-ci restera dans les cœurs. Pendant ce temps obscur, tout ce travail que j'appellerai humain, bien qu'il soit divin puisque Dieu y travaille, ce travail humain aura un arrêt.

Dieu, lui, n'aura pas d'arrêt. S'il y a suspension en apparence, le travail selon Dieu ne sera pas suspendu. Toutes les œuvres de Dieu refleuriront après le déluge, ce déluge que je vois présent, mais qui ne sera pas le dernier car il en reste un autre : celui qui finira toute la terre et tout le monde.

(15 avril 1880)

Marie-Julie, *écrit madame Grégoire,* voit dans son soleil l'acharnement contre les œuvres de Dieu... Elle voit que ces œuvres seront suspendues, et que les lieux visités par la présence divine deviendront des lieux de scandale. Là régnera le blasphème ; là se décideront des choses affreuses...

Elle voit que, pendant un espace de dix à onze mois, on ne parlera plus de ces œuvres. Les âmes chrétiennes s'entretiendront avec douleur des profanations qui feront des lieux visités par Notre Seigneur des lieux d'horreur.

Il y aura un acharnement d'enfer contre la dévotion au Sacré-Cœur. Cette dévotion s'affaiblira quand les hommes triompheront à plein gré...

(Madame Grégoire,
19 avril 1880)

LA LITURGIE, ÉPREUVE POUR LE SACERDOCE

Quand arrivera l'heure fatale où l'on mettra à l'épreuve mon sacerdoce éternel, ce sont ces feuilles tracées que l'on donnera pour célébrer, dans cette dernière période.

Je veux dire que la première période, c'est celle de mon sacerdoce qui existe depuis moi. La seconde, c'est la

période de la persécution, quand les ennemis de la foi formuleront – et ils s'y appliqueront fortement – ces feuilles, comme le livre de la seconde célébration.

Je veux parler de ces esprits infâmes qui m'ont de nouveau crucifié et qui attendent le règne d'un nouveau Messie pour les rendre heureux. Beaucoup de saints prêtres refuseront ce livre scellé des paroles de l'abîme. Malheureusement, il y en aura qui l'accepteront, et il en sera fait usage.

Note. Il est question, depuis quelque temps de canons sauvages... Qui sait où le besoin de rénovation peut conduire ?

LES ÉGLISES DÉSERTES

Notre Seigneur dit :

«Je viens, mes enfants, vous apporter paix et salut...

Quand je regarde sur terre vos demeures mortelles, mes yeux se mouillent de larmes.

Mes enfants, désormais mon heure n'est pas loin. Ma miséricorde pour mes amis véritables est si large que je ne peux vous en exprimer toute la grandeur, mais aussi ma justice est si effrayante que, si je vous en développais une étincelle, je vous causerais une douleur inguérissable.

Plus je fais pour mon peuple, plus il me fait souffrir. Jamais il n'y aura de paix, d'union, de charité et de bonheur, tant que ma justice ne sera pas passée sur la terre. Tout est méprisé partout : mon amour, ma bonté, ma Croix, mon tabernacle.

Mon peuple semble rentrer dans l'incrédulité... Ce qui déchire mon divin Cœur, c'est la guerre que l'on déclare au saint temple dans lequel je fais ma résidence.

Mes enfants, ce n'est pas seulement une guerre, c'est un acharnement épouvantable. L'esprit de la plupart des hommes est gâté, corrompu jusqu'à la dernière fibre.

– C'est bien vrai, mon Jésus.

– Bientôt, dans de grands endroits de cette terre de mort, **il n'y aura plus de sanctuaires.** Les prêtres auront pris la fuite. Les âmes saintes pleureront sur les ruines et les abandons. La route qui s'ouvre va conduire là en peu de temps... Voyez combien on m'insulte et combien on m'offense !

– C'est bien vrai, mon Jésus.

– La religion chaque jour s'affaiblit. **Bientôt elle sera désertée** presque par toute la terre, mais elle règnera **dans des âmes isolées,** poursuivies et frappées sans pitié.

Oh ! bientôt, terre de ma création, oh ! bientôt, combien contiendras-tu de victimes sans vie ? ...

J'ai assez attendu ; j'ai assez invité ; j'ai assez supplié ! Les ingrats ont eu leur triomphe. Il est temps que le juste entre dans la joie. Je vous dis : ne soyez point surpris, jusqu'à l'heure où je viendrai vous dire : entrez maintenant dans la paix de la terre qui vous viendra du ciel.

N'attendez rien des hommes ici-bas, rien de bien mais tout en mal».

LE RENIEMENT DES PRETRES

L'Esprit-Saint dit :

En peu de temps toutes les lois de l'Eglise tomberont sous le coup d'une violation la plus injuste et la plus coupable.

Je vois que, quand un ordre menaçant viendra porter son bruit à leurs oreilles, beaucoup de prêtres ne seront pas les derniers à violer ses lois. Je souffre de la légèreté d'un nombre qui fait frémir ; je souffre du peu de foi qu'il y a chez eux. Ils sont bien coupables, pas tous, mais beaucoup.

Dans l'égarement, ils trahiront leurs serments. Le livre de vie contient une série de noms qui arrachent le cœur.

Beaucoup de prêtres sont sur le point d'attirer la malédiction de Dieu le Fils à cause du peu de respect qu'ils ont pour leur Maître divin, à cause du peu de zèle qu'ils mettent à répandre sa parole.

C'est par le peu de respect qu'il a pour l'apôtre de Dieu que le troupeau prend des voies légères, et sort de l'observance de toutes les lois. Ce peu de respect vient du prêtre lui-même qui ne respecte pas assez son saint ministère, pas assez la place qu'il occupe dans les fonctions sacrées. **Le troupeau suit les traces de ses pasteurs ; c'est un grand malheur.**

Le clergé sera sévèrement puni à cause de sa légèreté inconcevable, à cause de grandes lâchetés qui lui sont incompatibles.

(madame Grégoire, 9 juin 1881)

Une punition terrible est réservée à ceux qui gravissent chaque matin les marches du saint sacrifice. Je ne suis pas venu sur les autels pour être torturé. Je souffre cent fois plus de ces cœurs-là que de tous les autres. Je vous pardonne vos grandes fautes, mes enfants, mais pour eux je ne puis avoir de pardon. Ma victime, prie beaucoup à leur intention.

(mars 1878)

Le prêtre n'est plus humble ; il n'est plus respectueux : il est froid pour le saint sacrifice. Il pense à fortifier son corps, mais il laisse les âmes gémir sans consolation. Les festins de la terre seront terriblement payés dans l'éternité».

«Une de mes peines, *dit la Sainte Vierge,* c'est qu'au jour du grand ébranlement de la colère, beaucoup renieront le Roi qu'ils ont servi. Le prêtre infidèle ne craindra pas de renier son Père, comme Judas, et d'éhonter éternellement son sacerdoce. Nous verrons des trahisons ; elles se commettront à l'heure où l'effroi sera partout. Pour sauver la vie du corps, on fera perdre celle de l'âme.

Je ne parle pas de tous les pasteurs, *dit la Sainte Vierge,* ni de tout le sacerdoce, mais le nombre de ceux que j'en excepte est bien petit. On laisse toutes les âmes

aller à la dérive. On ne s'occupe que très peu de leur salut... On n'aime plus qu'avec indifférence le saint tribunal. On monte au saint autel parce qu'on est forcé d'accomplir cet acte.

(12 mai 1896)

Mes enfants, il y a autre chose de plus terrible, que mon cœur maternel, aujourd'hui, refuse de vous révéler. Aux derniers jours ce sera bien assez temps.

Je vois des pasteurs, à la tête de la Sainte Eglise... Quand je vois l'irréparable ouvrage dont l'exemple funeste sera un malheur pour mon cher peuple ; quand je vois le Lien *(le pape)* se briser, et le cœur du pontife broyé, ma douleur est immense : le ciel est irrité terriblement.

Quand je vois les ennemis présenter leurs promesses doucereuses à beaucoup de ceux qui portent le sacerdoce ; quand je vois ces âmes descendre au creux de l'abîme, je vous dis :

«Je m'étonne, comme Mère du Dieu Tout-Puissant, que mon Fils n'effondre pas à l'instant le ciel pour cribler, des coups de sa colère, ses enfants qui l'insultent et l'outragent».

Il y a sur terre une multitude d'âmes d'élite qui seront les soutiens. Ces âmes sont réservées pour donner un exemple admirable de courage et de foi. Le crucifix en main, elles prêcheront la foi, au dernier moment, à mes chers élus réservés pour le ciel et, tous ensemble, avec les palmes et l'auréole des martyrs, ils entreront dans la Jérusalem Céleste.

Quand on jettera toutes les croix à la renverse, quand on imposera les lois les plus sataniques au clergé et aux fidèles, là je me lèverai... La terre sera purifiée et les beaux jours reviendront».

(Documents Cluzeau
19 septembre 1901)

MARIE-JULIE JAHENNY

26 MAI 1876

EN 1920

DES PRETRES EN ARMES

«Ma victime, écoute encore. Je suis la voix de la vérité et de la vie.

– Parlez, Seigneur, vos serviteurs et votre servante écoutent.

– Mes enfants, mes temples et mes autels seront profanés ; mes crucifix foulés aux pieds des apostats ; tous mes saints renversés. Mes serviteurs bien-aimés, avant de fuir l'orage, de grâce, emportez-moi sur vos poitrines ! Ne me laissez pas à la fureur des impies.

Mes enfants, ce qu'il y aura de plus pénible, de plus déchirant pour moi, c'est que parmi mes serviteurs-apôtres, il y en a qui n'auront pas le courage de conserver leur foi et la dignité de leur caractère.

Vous en verrez – non, pas vous – **vous en verrez porter les armes** après avoir profané leur dignité. Ils se mêleront aux impies, **ils seront les premiers à profaner mon saint temple.**

Mes enfants, mon temple sera détruit, mais il sera reconstruit».

(22 janvier 1878)

Note. Il reste bien d'autres textes concernant les prêtres. Ceux qui concernent les évêques sont d'une gravité exceptionnelle et ne seront pas reproduits dans ce livre. Nous donnons quelques pages sur les papes futurs. Dans les extases de Marie-Julie, du moins dans la partie que nous avons étudiée, il n'est pas question d'antipape.

PIE IX ET L'UN DE SES SUCCESSEURS

«Que la paix soit avec toi ! *me dit Notre-Seigneur.* Je suis la voix de la vérité. Si je suis sévère en apparence, je ne laisse pas perdre les âmes car je les aime.

... Adore-moi et salue le Souverain Pontife Pie IX.

Mon fils, *dit Jésus à Pie IX,* donne-lui ta bénédiction.

– Avec générosité, *répond Pie IX.*

Il étend sur nous sa gracieuse main et dit :

«Je te bénis, enfant de la Croix, je bénis les amis de la Croix et les exilés».

Je suis à genoux, aux pieds de Notre-Seigneur.

«Chantons, *dit Jésus,* un cantique à ma gloire et au triomphe de la Sainte Eglise. Mon fils Pie IX, commence-le.

– L'Eglise de Jésus-Christ, *dit ce dernier,* triomphera sur la terre. Elle résistera à la fureur de ceux qui sont rangés pour la combattre. Douce et sainte Eglise, ton triomphe approche, mais pour toi... Tu t'élèveras triomphant, Temple du Seigneur, tes ennemis tomberont à genoux, lors de la victoire de l'Eglise militante.

– Grave ces paroles dans ton cœur, *reprend le Seigneur,* comme un souvenir perpétuel ... jusqu'à ta mort.

– C'est avec bonheur, *dit Pie IX,* que j'ai quitté cette vie. En la quittant j'ai laissé échapper, de mes yeux mourants, une larme pour mes prêtres qui célèbrent avec joie le saint sacrifice.

J'ai été bien consolé dans ma vie sacerdotale ; j'ai eu aussi bien des peines, car j'ai vu de mes chers prêtres célébrer le saint sacrifice avec des cœurs qui portaient une arme contre Dieu. Que j'en ai souffert !

Que de fois, mes enfants, j'ai tourné mes yeux vers cette France que j'aime. J'ai vu couler, sur le sol romain, le sang des Français. J'ai béni le sang de ce peuple...

J'ai quitté la terre ; j'ai pris mon vol vers les cieux et, immédiatement, le Seigneur m'a fait entrer dans sa gloire. Je ne puis te dire que j'ai vu souffrir les âmes du purgatoire pour lesquelles j'avais une dévotion particulière.

Depuis que je suis dans ces régions célestes, je prévois tout et, je vous l'assure par la toute puissante miséricorde de Dieu, prenez vos armes et, si elles sont rouillées, il faut les frotter.

– Je ne comprends pas, bon Saint Père.

– Sache, *reprend Notre-Seigneur,* que cet entretien est peut-être **le plus important** de toutes mes révélations. Que rien ne se perde !

– Cette conversation, *dit Pie IX,* sera longue... Je dis : préparez vos armes. Les meilleures sont la prière, la foi et la confiance.

Prie beaucoup pour mon successeur, celui à qui est réservé de voir le bouleversement de cette grande ville romaine. Ses ennemis le pousseront jusqu'à le forcer d'apostasier, mais sa foi sera inébranlable.

J'ai été exilé ; j'ai quitté ma prison ; j'ai été dépouillé, rejeté, prisonnier.

Ce successeur de Saint Pierre sera exilé avec plus de rage et de férocité que moi. On a cherché à me faire périr ; on a tenté un piège pour m'étrangler, mais une main puissante a écarté le loup de sa proie.

– Bon Saint Père, je ne pourrai pas redire vos paroles.

– Tu es capable de redire mes paroles. Le Seigneur t'a voulue ici.

– ... O Rome ! où sont les premiers murs que Saint Pierre avait bâtis pour ses successeurs ? Ces murs se sont écroulés ; on en a bâti d'autres et **ceux-ci s'écrouleront aussi.**

J'ai vu couler le sang des martyrs. J'en ai vu les pavés rougis quand je revins de ma captivité. Mon successeur

verra couler, avec plus de violence, le sang des défenseurs de l'Eglise ; il le verra couler comme des ruisseaux.

J'espère que, pour lui, les Français auront le même dévouement que pour moi.

Ceci doit se passer quand un roi zélé et fervent fera les délices de la France. Une grande lutte se balance sur la France et sur Rome. Cet orage ramènera triomphant un roi prédestiné que les hommes refusent, mais que le ciel aime.

Je l'aime, ce roi, et je laisse à mon successeur la pensée de ce grand prince qui viendra à son secours...»

(extrait de l'extase
du 13 mars 1878)

L'ÉGLISE EMPORTÉE

Les gouvernements préparent, avec une rage épouvantable, la ruine de l'Eglise. Il paraît s'élever, de l'étranger à nous et de nous à l'étranger, une toute nouvelle intimité. Nous, c'est la France, mais **ce n'est pas réellement nous** car, involontairement, nous dépendons de ce royaume qui fait horreur, tant il est engagé profondément dans un fond périssable.

Pour arriver plus tôt à la fin du règne des catholiques, il faudrait couper la racine qui gouverne l'Eglise, le Pape. A cette demande, il y a réflexion, ici, de la part de celui qui, lui aussi, n'est guère du côté de la foi ; il faudrait que, d'ici, on donnât main-forte, et ensuite, pareillement, main-forte serait rendue de l'étranger à la France.

Cette fois, sans le miracle promis, il est impossible que l'Eglise échappe. Ce sont des centaines d'armées rouges qui fondent sur elle... (12 avril 1880)

Le Seigneur dit :

«Mes enfants, je porte l'Eglise sur l'épaule qui me fait souffrir. **Je l'enlève** avec ses murs et ses ornements. Je

l'enlève à la fureur de ses ennemis. Ce sera une fureur rouge et même d'un degré de plus.

En emportant mon saint temple, j'emporte aussi l'arbre de la foi. Voici le moment où tous les rouges vont se précipiter sur ses restes. Je transporte un moment mon temple et l'arbre de la foi dans les cieux, près de mon trône, en attendant que passe sur terre ma Justice».

(29 septembre 1878)

LE MARTYRE D'UN PAPE

«En marchant sur la France, *dit Saint Michel,* nous accomplirons notre devoir. Quand la paix y sera rétablie et le règne de Dieu commencé, nous marcherons sur Rome, puisque la France doit se dévouer à la défense du Saint Siège.

Le nouveau et saint pontife sera encore plus exposé et bien plus menacé que celui que Dieu aura cueilli, en transportant sur ses épaules son saint temple.

On attentera fortement à sa vie et, s'il n'est pas martyr par la main des barbares, c'est que Dieu fera pour lui un éclatant miracle.

Jamais, jamais, tempête n'aura été aussi forte contre aucun autre pontife. Il est déjà martyr avant de subir le martyre ; il souffre avant que l'heure n'ait paru. Mais il offre sa personne et le sang de ses veines pour tous ses bourreaux et pour ceux qui attentent terriblement à sa vie. Que d'exils à souffrir !»

(29 septembre 1878)

«Mes enfants, *dit Jésus,* voilà donc mon nouveau représentant placé à la tête de l'Univers. Il y aura beaucoup à souffrir. L'enfer va livrer une dernière lutte à la terre ; et la terre va livrer une dernière lutte à mon représentant. Sa charge sera bien lourde. Il faudra un homme **fort comme une montagne** et un esprit point ordinaire pour soutenir cette révolution et ce carnage.

Ce cher et digne représentant sera entré dans une nouvelle alliance pour soutenir ma sainte Eglise au fort de l'orage.

Les peines, les tortures, le mépris, il recevra tout... jusqu'aux crachats. On ira jusqu'à le conduire à la pierre du premier pontife. On lui dira : **renie ta foi, laisse-nous la liberté**. Mais sa foi sera ferme et constante. C'est moi qui vous aurai donné ce pontife. Priez pour lui qui doit voir, sous ses yeux, une révolution acharnée. Sa main, jusqu'à la mort, tiendra la Croix et ne la lâchera pas...

Priez, je vous en supplie, priez, car la foi et la religion vont être foulées sous les pieds de ces malfaiteurs».

(9 mars 1878)

Note. Nous ne donnons pas, pour l'instant, les péripéties de la terrible lutte à Rome. Il n'est pas dit si ce pape martyr périra de mort violente. Son successeur sera trouvé, après une assez longue attente, sous les décombres du monde. Il règnera paisiblement, glorieusement et longuement.

CHAPITRE X

DOGME, ASCÉTISME ET MYSTIQUE

LES DEUX ALLIANCES

Je vois dans le soleil que, lorsque nous sommes venus dans ce monde, nous avons épousé la Croix dans la compagnie de Notre Seigneur.

En épousant sa Croix, Jésus a contracté une alliance toute brillante : il l'a contractée par ses propres souffrances, puis il l'a transfigurée des joies qu'il reçoit de son Père dans son règne éternel.

Depuis qu'il a contracté cette alliance, Jésus commande et dirige tout à son gré, plus par amour que par sévérité.

Je vois, dans le soleil, qu'avant même qu'il eût éprouvé les douleurs de la Croix, Jésus les avait ressenties sur toutes les parties de son divin Corps. Mais il sépara les douleurs de l'amour : il garda pour lui les plus cruelles douleurs ; il nous donna l'amour.

Jésus ne ressentit pas que dans son âme la profondeur de son union avec la Croix, il la ressentit du sommet de la tête à la plante des pieds.

Dans la **première union** contractée par Jésus avec la Croix, on ne voit que souffrances : mépris, injures, dérisions, blasphèmes, le martyre le plus désolant et le plus poignant. Cette union première continue d'exister en son âme, mais elle se dissout dans une seconde qui est mille fois plus riche et plus abondante.

La **seconde alliance**, qui est de joie, d'espérance et de gloire, commence d'éclater au pied du Calvaire, mais seulement aux yeux des cieux, car elle n'est ressentie que par quelques âmes.

En cette seconde alliance, s'échappent, de toutes les blessures du Sauveur crucifié, des traits rayonnant d'amour sous les formes les plus prodigieuses.

Je vois, dans le soleil, que Jésus, dans son amour, s'est réservé l'éclat de sa gloire pour un temps où le monde presque entier ne s'entendrait plus sur la foi et les merveilles qu'il opéra en nous sur la Croix. Il a réservé cette céleste gloire pour le moment où, dans la dégradation de la foi, tout s'écroulerait, se perdrait...

Cette **seconde union** paraît si proche que le soleil en prend un éclat qui jette au loin ses célestes pétillements.

Cette seconde alliance mettra fin, à tous les tourments de la première, appelée douloureuse.

Au commencement, elle laissera échapper quelques traits de douleurs, qui ne seront même pas senties devant la merveille qui éclatera. Cette seconde alliance se fera avec tant de douce rapidité qu'une merveille n'attendra pas l'autre.

Je vois que cette **seconde alliance** sera le **Grand Coup** et la **Grande Merveille**. Je vois la manière mystérieuse dont s'opérera, à l'extérieur et en dehors de nous, le changement des choses.

Le Seigneur se chargera de tout diriger, de tout conduire. Il restera comme un doute et une incertitude pour croire si c'est réellement la lumière du Seigneur. Aucune lumière n'ira frapper à la porte des cœurs dont nous sommes les brebis : de ce côté, pas un mouvement. Du côté de ceux sur lesquels le Seigneur a fixé la charge et le devoir de veiller sur tout le troupeau, cette lumière ne *«lampera»* pas énormément...

(26 avril 1880)

Note. Nous laissons aux théologiens le soin de discuter de l'orthodoxie de cette assertion insolite, mais authentique, d'une paysanne illettrée. Plutôt que d'une *seconde alliance,* il s'agirait

de l'épanouissement, dans la joie, de *l'unique alliance du Christ avec les hommes,* après une future venue de Jésus, et avant celle du Jugement Général. Encore faudrait-il admettre que cette venue soit distincte de celle du Jugement dernier. Nous n'avons pas grâce d'état pour en discuter.

DU PETIT NOMBRE DES ÉLUS

«Grand Saint Jean Chrysostome, je vous contemple et je vous honore.

– Viens, *me dit-il,* au nom du Seigneur. Je te conduirai en sa divine présence.

– Petite sœur, il faut bien du courage en ce moment. Il faut de la force, de l'énergie... Un jour, je vis sous mes yeux toute la grande cité de Rome et le Seigneur me dit :

Jean, les âmes qui doivent être sauvées sur la terre ne sont pas plus nombreuses que les grains de blé qui restent sur le champ, après que la récolte est ramassée. Je t'assure qu'au jour du jugement la plus grande partie des âmes sera condamnée à brûler éternellement». (9 Mars 1878)

Note. L'Eglise interdit de discuter du grand ou du petit nombre des élus. Ceci ne doit pas être considéré comme une révélation absolue du ciel, mais comme une invitation à réfléchir sur la possibilité que chacun de nous a de se perdre éternellement. Cette parole a été dite, sans doute, en vue d'un temps où l'on ne croirait guère au péché, et où l'on mettrait d'emblée tout le monde en Paradis.

DU GRAND NOMBRE DES ÉLUS

J'assiste au jugement de Dieu... Le Juge suprême, revêtu du manteau de sa puissance, tête découverte et portant l'empreinte de ses clous, est assis sur un trône.

Je contemple la balance où Dieu, tour à tour, fait passer les âmes. Dans le plateau de gauche sont des grains blancs,

et l'âme est dans celui de droite. Jésus touche du doigt l'index qui lui indique, ainsi qu'au grand Archange, de quel côté penche la balance.

La **première âme** pèse plus que les grains blancs qui sont ses mérites et ses bonnes actions. Jésus lui désigne le purgatoire. Elle attend dans un petit corridor.

La **seconde** emporte la balance gauche jusqu'au plus haut niveau. Là, l'âme n'a d'autre attente que l'enfer. Jésus prend un visage irrité. Elle passe par une porte peu large. Quand elle a passé cette porte, elle n'appartient pas encore aux suppôts de l'enfer qui l'attendent : pendant quelques minutes elle gémit et pleure. Satan lui ordonne de blasphémer. Dès qu'elle l'a fait, il s'en empare, la tire et la conduit en enfer.

La **troisième** est dans la balance. Elle est destinée au purgatoire pour dix-huit mois. Ce temps est marqué sur le livre, à côté du Seigneur. Celui-ci connaît d'avance les prières qui seront faites par les uns et l'oubli des autres.

Jésus envoie ces âmes au purgatoire, accompagnées de leurs bons Anges et de la Sainte Vierge. Au purgatoire, il y a des degrés dans la souffrance et dans le feu. Chaque fois qu'elle y va, la Sainte Vierge ne revient jamais seule : elle ramène plusieurs âmes purifiées que Dieu reçoit en son paradis.

La **quatrième** âme est jugée : les deux plateaux s'équilibrent : l'âme est envoyée au purgatoire pour un temps très court. Elle sera au premier degré, là où les souffrances sont moindres.

Les **trois autres** sont jugées de suite. Les deux premières sont condamnées au purgatoire, l'une pour dix, l'autre pour quinze années.

Pour la suivante, la balance arrive au même niveau que pour celle qui a été damnée. Le Seigneur, sévère, lui dit :

«Je suis entré dans ta bouche, mais je ne suis pas descendu jusque dans ton cœur : tu m'as reçu sacrilègement. Tu as caché ton forfait à mon ministre et tu as dit : donnez-moi le Seigneur. Mon ministre a obéi, mais il

n'est pas coupable. Depuis vingt ans, tu me tortures et me crucifies par une communion de chaque semaine, pour un crime caché, inconnu des hommes».

Le Seigneur lui fait vomir l'hostie et la recueille dans un ciboire que lui présente le Saint Archange. Dès que la porte du corridor se ferme, on entend des hurlements, des blasphèmes et tout ce qu'il y a de plus affreux.

Une **autre âme**, pour avoir été avare et oublieuse de l'intérêt des hommes, est envoyée au purgatoire, mais sans la compagnie de la Sainte Vierge, ni de son Ange gardien. «Cette faute, dit le Juge, est de celles qui m'offensent le plus et me blessent le plus.

En jugeant une **dernière âme**, le Seigneur prend un visage réjoui et sourit. Ses bonnes œuvres sont grandes : elle ira au purgatoire pour quatorze jours.

(8 avril 1880)

Evidemment cela risque de se passer autrement ; mais ce récit allégorique n'est pas plus étrange que celui de l'évangile dans lequel le Seigneur nous montre Lazare au sein d'Abraham et le mauvais riche en enfer. Les âmes jugées sont au nombre de neuf dont sept sont sauvées. Le score est rassurant.

L'AME ET LE CORPS

«Notre-Seigneur, *dit Saint Jean Chrysostome,* vous a donné une âme immortelle. Oh ! si vous connaissiez ce trésor qui vit au milieu de la poussière de votre corps ! Cette pensée, par ses ardeurs, serait capable de nous transporter vivants jusqu'au trône de Dieu.

Notre-Seigneur nourrit les âmes et se fait leur aliment. L'âme ne vit que de Dieu. Quelle différence entre l'âme et le corps ! Ce corps de poussière ne vit que d'aliments grossiers ; l'âme ne vit que de la divinité, et y trouve sa substance.

Parfois le Seigneur, pour augmenter la beauté de l'âme, semble affaiblir son aliment et l'éloigner à quelque distance mais, en ces moments, il tient vos âmes en ses

mains adorables, et les enrichit de ses dons. Il ne faut pas dire : mon âme, tu es loin de Dieu, puisque c'est lui qui, en ce moment, la porte.

Nos corps, chers frères, Dieu leur prépare une sorte de triomphe, mais le corps ne sait pas, aussi bien que l'âme, voir que, quand Dieu l'accable, il l'élève sur un trône. Si vous voulez devenir sages, devenez fous aux yeux du monde.

– Dame ! bon saint, nous sommes arrivés là. A nous aussi on dit avec charité que nous sommes fous.

– Eh bien, vous êtes sages aux yeux de Dieu».

(9 mars 1878)

LA SAINTETÉ

«Pour bien connaître votre foi, *dit le Saint-Esprit,* vous avez besoin des adversités, du mépris, des insultes, des déchirements. Il est nécessaire que tout cela devienne pour vous des plaisirs. Voilà la foi vraie, entière et parfaite.

Les uns mettent la sainteté dans les visites et les pèlerinages ; les autres la mettent dans les disciplines et les mortifications. Tout cela peut y porter, mais difficilement parce que l'orgueil se mêle toujours aux coups de discipline et aux pénitences longues, trop peu cachées.

La vraie sainteté consiste dans la soumission, dans l'abnégation de soi-même, dans une volonté unie entièrement à la volonté de Dieu et dans **l'obéissance qui est la plus sûre de toutes les vertus.** Il vaut mieux relever un grain de sable par obéissance que de discipliner son corps pendant dix jours. Cette obéissance est d'un prix que l'on ne peut apprécier, tant Dieu est satisfait.

L'oraison est la première purgation de l'âme, mais il ne faut pas la faire pour être énivré de consolations. Dieu, parfois, pense le contraire. Il arrive que l'oraison de consolation soit très nuisible à l'âme parce qu'il faut que

celle-ci ait la volonté réfléchie d'obéir à Dieu aveuglément. L'oraison procure une paix inaltérable...»

(13 août 1878)

LES PEINES INTÉRIEURES

Vu dans le soleil :

Après avoir joui quelque temps des consolations, la bonté infinie de Dieu nous jette dans une profondeur de tourments telle que l'on ne sait plus distinguer la vie d'avec la mort, la grâce d'avec les supplices. On en arrive pourtant là.

La bonté divine nous retire tout et ne nous laisse en partage que misères, faiblesses et imperfections. La plus grande peine, c'est d'être privé de toute consolation, aussi bien humaine que divine : ceci est le complet supplice.

A ce degré, Dieu semble nous priver de tout ce qui, auparavant, aurait pu nous consoler selon le goût et les souvenirs. Dieu paraît planter la mort en nos cœurs, mort totale, mort qui, en son sépulcre, enferme tout amour, toute espérance, toute la foi, en un mot tout ce qui nous est le plus sensible.

Il faut donc marcher, avec cette croix au cœur, jusqu'à l'instant où Dieu rouvre son soleil d'espérance et de force. Dieu semble nous tenir comme suspendus entre la vie et la mort... et nous ôter tout ce qui pourrait nous consoler, soit par la pensée du ciel, soit par le souvenir de la beauté des visions célestes. Dans cet exil du cœur, exil loin de Dieu, de la foi et de la confiance, dans cet état il n'y a plus qu'une grâce surhumaine qui nous soutienne invisiblement.

Ces peines intérieures ne sont données qu'aux amis choisis de Dieu. Ces peines profondes ne trouvent place que dans les cœurs que Dieu aime. (7 février 1880)

Note. Ce texte abrupt n'est-il pas l'illustration de l'évangile qui dit que le chemin du ciel est une voie étroite ?

MÉDISANCE ET MENSONGE

«Mes enfants, *dit Jésus,* celui qui médit a déjà dans l'âme autant de charbons ardents qu'il a médit de fois contre son prochain. Où est la médisance, vous pouvez dire que **le diable y brasse son lit.**

– O mon Jésus, je vais bien retenir cette parole.

– Elle est de Saint Pierre Chrysologue, docteur de l'Eglise.

– Merci, cher Sauveur, de me l'avoir laissée.

– La langue qui médit est couverte de serpents cachés dans ses effilures. Le cœur qui médit a autant de serpents attachés à ses fibres qu'il y a de brins d'herbe dans la plus grande prairie.

– Eh bien ! ils n'y doivent guère être à l'aise !

– Mes enfants, la médisance nourrit l'âme qui devient sœur de Satan. Quand une âme est enfoncée dans la médisance, il est aussi difficile de l'en tirer qu'il est difficile de soulever une montagne du bout du doigt.

Je tenais à vous faire connaître l'arbre de la médisance.

Maintenant, allons au second arbre. Le voici, l'arbre du mensonge, sous lequel le démon, chaque jour, pétrit le pain de ses amis.

Mes enfants, *continue le Sauveur,* mon peuple de la terre court si fort vers cet arbre, il est si pressé d'y arriver, que le sifflet de Satan n'est plus qu'à fleur de terre ; je veux dire dans sa dernière rage.

Le démon va tenter un dernier effort : il va percer, en quelque sorte, la terre, pour la traverser de part en part. Il ne pourra tout séduire, ni tout arracher, mais il vomira sa malice contre tout arbre qui porte de bons fruits».

(9 mars 1878)

PRIERE ET SÉCHERESSE

La prière est comparable à une immense chaîne qui élève l'âme de la terre jusqu'à la hauteur des divines perfections. Cette chaîne est en perpétuel mouvement : la main de Dieu l'attire sans cesse à lui.

L'âme, tirée par cette chaîne, semble parfois ne pouvoir monter, ni arriver au terme de la hauteur, tant une barrière l'entrave, comme le poids d'une pierre qui la tirerait vers le fond, au lieu de la laisser monter vers les sommets.

En ces difficultés qu'on appelle **peines intérieures** et qui sont des poids aussi lourds que des montagnes, en ces difficultés, l'âme semble **se dessécher** sous le soleil des tribulations et des peines.

Notre-Seigneur dit à l'âme :

«Tu ne te dessècheras pas, tu habites, en apparence, une terre d'aridité et de sécheresse, mais rappelle-toi que je suis la fontaine qui te rafraîchit sous les ardeurs brûlantes des peines de ce monde».

Il tombe, sur l'âme, tous les trésors du ciel. Ils s'épandent par flots sur la pauvre âme qui se croit desséchée et flétrie sous le feu des peines humaines.

Jésus, debout dans le temple immortel de l'âme, semble éteindre toute lumière, et l'âme s'en trouve resserrée comme dans une prison ténébreuse. Notre-Seigneur retire l'amour qui rafraîchit l'âme en ses souffrances.

Pendant que l'âme est ainsi plongée dans le sacrifice, le Seigneur dépose dans sa partie supérieure un double mérite. L'âme, sortie du sacrifice, trouve une bien riche récompense pour le peu qu'elle a souffert.

S'il nous était donné de voir toutes les grâces qui s'opèrent dans le chrétien, cette vue ne pourrait laisser vivre notre corps faible et fragile. Ces grâces, versées chaque jour en nous, ne pourraient être contenues par toutes les terres de l'Univers.

L'âme est comme la fleur, elle ne peut éclore si la rosée du ciel ne tombe sur elle. Elle s'épanouit sous un soleil qui ne ternit son front sous aucun nuage. Ce soleil, c'est Dieu, à qui les nuages font un passage quand il descend sur terre et apporte le printemps aux prairies.

Les âmes immortelles sont le grenier des richesses du Seigneur. Il va jusqu'à les couvrir du glorieux manteau qu'il portait au Thabor et à la Résurrection. Il voudrait les tenir comme dans un miroir où il pourrait se voir lui-même, tout en admirant la beauté des âmes...

Toutefois, il n'y a dans l'âme qu'un reflet mais, dans ce reflet, Dieu et l'âme se voient sans voile, se parlent sans s'interrompre, et s'entendent sans parole. C'est un langage de grâces qu'on a peine à comprendre en cette vie mortelle.

(27 avril 1882)

LA MEILLEURE PRIERE

«Ah ! Père Saint François, il y a bien longtemps que je n'ai parlé avec vous.

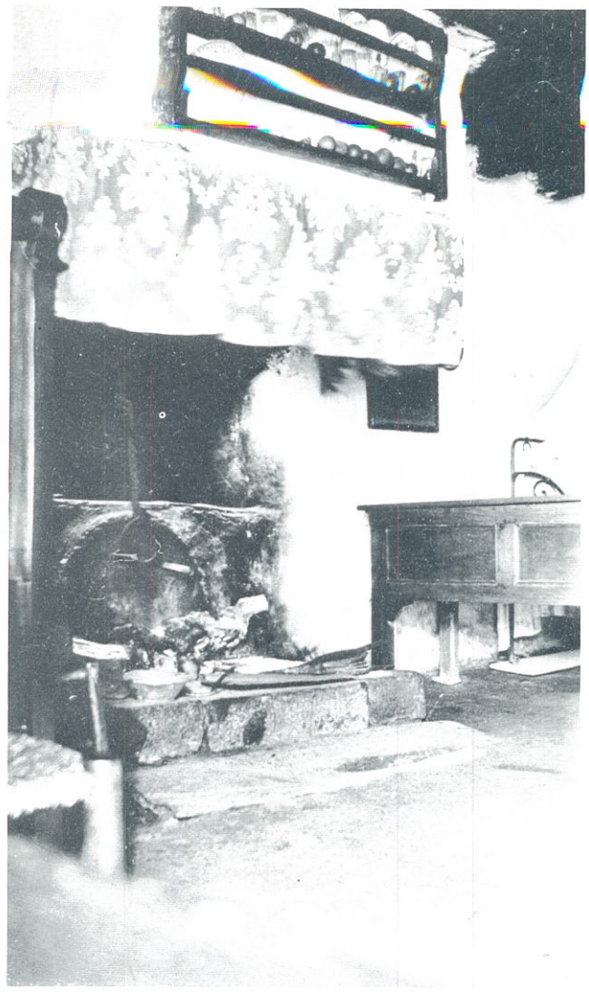
– Petite sœur, je viens parce que j'aime les serviteurs de la Croix.

– Parlez, Père Saint François, nos cœurs sont ouverts.

– Petite sœur, les épines sont des fleurs, et les fleurs portent souvent la malédiction. Il vaut mieux cueillir des fleurs en hiver qu'en été.

– Je ne comprends pas, Père Séraphique.

– Il vaut mieux ensemencer le champ quand il est humide que lorsqu'il est en poussière.



LA CUISINE DE MARIE-JULIE
DE SON VIVANT

ADOLPHE CHARBONNIER

– Je ne comprends pas encore.

– Comprends-donc que le champ est humide quand la grâce l'arrose. Le champ en poussière est stérile et la moisson y languit.

– Ah ! je comprends.

– Il vaut mieux boire au petit courant d'eau qu'à la rivière. Au petit courant, on boit doucement les grâces du ciel, les petites d'abord. Puis, peu à peu, le petit courant devient un grand ruisseau où l'on boit avec délice.

– Père Saint François, quand l'âme est inquiète, que faire ?

– Se rappeler les bons conseils reçus, les méditer, en fortifier son cœur.

– Mais quand on ne peut ni prier, ni rien faire ?

– Il faut dire à Dieu : **je remets mon âme entre vos mains.**

– Est-ce que Dieu en serait bien content ?

– Petite sœur, **c'est la meilleure prière.**

– Quand on ne peut ni prier, ni faire oraison ?

– On fait pénitence... Contente-toi de ce que tu as. Ne demande pas à être heureuse.

– Je ne demande qu'à sauver mon âme.

– Le bon Jésus ne te laissera pas périr. Ce soir je suis venu apporter le calme dans ton cœur».

(9 janvier 1878)

LE SECRET POUR AIMER DIEU

Me voici maintenant avec Saint François de Sales.

«C'est avec bonheur, *dit-il,* et par la volonté divine que je viens te parler mais ... très courtement.

– Saint François, voulez-vous me dire – Saint Thomas m'a renvoyée à vous – voulez-vous me dire le secret pour aimer mon Jésus ? Je le cherche partout et ne puis le trouver.

– Ce secret, tu le possèdes, mais tu l'ignores.

– Je ne le possède point. Je ne sais pas aimer mon Jésus... Un mot seulement et je serai contente.

– Ce mot le voici : **mon Dieu, je vous aime.**

– Mais, il y en a d'autres que ce mot si court ?

– C'est le mien, je ne peux t'en apprendre d'autres. Par ce seul mot, il est possible de sentir la chaleur sublime, et de constater que l'on aime jusqu'au sommet d'une folie d'amour.

– Vous ne m'en dites guère ; je me contente tout de même.

Pouvez-vous encore me dire, Saint François, quelle partie de notre cœur aime le moins ? Je veux la changer...

– Eh bien ! prends ton cœur, mets-le sur la balance de l'amour divin, mais demande à Notre-Seigneur d'y ajouter, pour faire le poids, une once de son amour.

– Oh dame ! Saint François, vous ne parlez pas bien clair.

– Si, tu verras...

– S'il vous plaît, dites-moi encore comment je pourrais faire pour brûler, à chaque seconde, en holocauste d'amour.

– Reste bien sur la Croix. C'est là que le feu fait brûler en sacrifice pour l'amour de Jésus.

– Que faut-il faire, Saint François, quand on en arrive au point où plus rien ne console en ce monde ?

– Prends ton crucifix et dis : **Seigneur, je n'ai plus rien sur la terre qui puisse me consoler.** Donnez-moi un asile dans vos béantes plaies.

– J'ai dit cela, déjà, et je n'ai rien senti.

– Toute âme en arrive là, à un point ou l'autre de sa vie.

– Saint François, ai-je encore bien longtemps avant de jouir du bonheur de l'Eucharistie, comme mes frères et sœurs ?

– Je crois que ce temps ne sera pas très long. Mais... sans un prodige du ciel, ce n'est guère probable maintenant. Espère. Le salut est l'affaire la plus importante de la vie de l'homme.

– Quand on ne peut le faire, Saint François ?

– La peine de l'âme qui, malgré son désir, ne peut le faire, retombe sur celui qui en a la charge *(le prêtre).* Au lieu d'une âme, il en reste deux à sauver et c'est un grand travail.

J'ai peu parlé, ajoute Saint François de Sales, Saint Thomas m'a laissé le temps le plus court mais, au ciel, je vais prier pour vous.

– Oui, Saint François.

– Que la douceur soit votre miel ; que votre langue, chaque jour, se trempe dans cette liqueur !

– Vous avez raison, Saint François.

– Corrigeons nos défauts. Devenons des anges de pitié pour ceux qui sont des anges de cruauté !

– Nous le voulons bien, mais il faut nous aider.

– Soyons charitables. Un compte rigoureux sera demandé à qui aura déchiré son prochain. Ceci devient aujourd'hui un plaisir ; c'est la plaie inguérissable de l'époque.

– Dame ! c'est bien vrai, Saint François.

– Le Seigneur vous bénit... Je prie pour mes frères dans le sacerdoce, et je les attends dans les cieux.

– Priez pour nous tous et aussi pour moi qui en ai tant besoin.

– Je remonte au ciel d'où nous allons vous bénir tous».

(11 mars 1880)

LE MÉRITE DES SOUFFRANCES

«Mes enfants, mon divin Fils préfère les peines et les souffrances à toutes les autres bonnes œuvres et à toutes les charités que vous puissiez faire. Toutes les souffrances ont été ses épouses.

– Oh ! Mère chérie, le Sauveur était tout-puissant. Nous ne sommes que de pauvres cœurs humains, si fragiles et si légers !

– Il est vrai, mes enfants, que vous avez pour vous la fragilité et que mon divin Fils est Dieu. Mais sachez que, **vivant sur terre et parce que vous portez la tache originelle, vos peines sont infiniment plus grandes** aux yeux de Dieu.

– Bonne Mère, il faut avoir le courage du bon Dieu pour supporter toutes ces peines. J'espère qu'il nous pardonnera – nous ne sommes que de faibles créatures – mais nos plaintes ne le font-elles pas souffrir ?

– Non, mes enfants. Mon cher Fils a dit : demandez et vous recevrez».

(3 décembre 1877)

L'INSTRUCTION ET LA CULPABILITÉ

«Mes enfants, *dit la Sainte Vierge,* toute la terre souffre, surtout la France. Des charbons ardents lui brûleront la poitrine ... La France est sur le gril du désespoir et cependant elle ne se réveille pas.

– Bonne Mère, qui donc aura pitié d'elle, si elle a perdu la foi ?

– Mes enfants, elle a perdu la foi mais, au fond du cœur, elle en a encore un reste. Elle n'a pu le perdre... Elle a fait bien des complots et des projets ; tout a été inutile.

– Ce reste, elle ne le violera jamais.

– Oh ! mes enfants, jamais il n'a existé un temps si pénible qu'aujourd'hui !

– Pourtant, Bonne Mère, il y eut bien des malheurs autrefois.

– Oui, mes enfants, le peuple a beaucoup souffert autrefois, mais bien moins qu'il ne souffrira, car alors la foi était moins développée : **l'ignorance était grande ; aujourd'hui tous sont instruits. Voilà pourquoi le mal est plus profond.**

– Oh ! ma Mère, vous aurez pitié de nous».

(1er janvier 1878)

LE PÉCHÉ MANGE LA FOI

Saint Jean se tient debout. Il tire de ses vêtements le livre d'or. Il dit :

«Frères et sœurs de la terre, la doctrine du Seigneur est foulée aux pieds. La foi, la confiance et l'amour pour Dieu sont engloutis comme dans un noir tombeau. Prenez courage. Après l'ébranlement permis par Dieu, la foi deviendra florissante ; elle s'étendra plus que jamais mais ... auparavant, il faut que, pour purifier les hommes, la Justice divine passe sur la terre.

– Saint Jean, où sera la foi pendant cet ébranlement terrible ?

– Chaque cœur en gardera sa parcelle cachée. Cette parcelle le régénèrera avec la grâce qui tombera sur terre après que la Justice y aura passé.

– Mais, pendant que les pleurs couleront de tous les yeux, qui ranimera notre foi ?

– Vos Anges gardiens vous soutiendront.

– Saint Jean, et ceux qui n'en ont pas ?

– Chacun a son Ange gardien. Il est toujours là, parfois éloigné, et il pleure. Ses larmes serviront à ranimer la foi de celui chez qui elle est éteinte.

– Les cœurs qui n'ont plus aucun reste de foi, que deviendront-ils ?

– Ils seront comptés pour le démon.

– Comment des cœurs font-ils pour perdre la foi ?

– Chers frères et sœurs, le péché mange la foi, s'en repaît et la détruit.

– Saint Jean, bien sûr, je ne comprends point vos paroles si savantes.

– Je viens prêcher au nom du Seigneur. Voici que la Justice du ciel vous menace.

– Je n'aime point cette conversation sur la Justice.

– C'est pour vous dire la vérité sur ses desseins que le Seigneur m'a envoyé. Frères et sœurs, la terre tremble sous vos pas. Elle ne tremble que sous les pieds des pécheurs et des impies ; mais elle est ferme et solide sous les pas des justes.

La terre, en ce moment, est encore bien peuplée, mais les fleurs en ont presque toutes disparu. La nature est dépouillée en attendant un événement de douleur. Le Seigneur viendra, avec sa Justice, à l'heure où la terre sera encore dépouillée, mais déjà les bourgeons commenceront à se montrer et la terre à reverdir. Les jours seront plus longs et le soleil plus haut dans le ciel.

Je parle au nom du Seigneur. Sachez que le Seigneur a béni, sur la terre, un petit coin destiné à ses enfants. Attendez l'heure de la Justice et de la Miséricorde. Dans ce petit coin gardé, la Justice ne pénètrera pas avec rigueur».

(1er janvier 1878)

PERTE DE LA FOI PLUS COUPABLE CHEZ LES CONSACRÉS

La Flamme du Saint-Esprit dit :

«En ce temps, chers amis, ne soyez pas encore scandalisés sur la foi de ceux qui enferment le vase qui contient l'Eucharistie, semence de l'Eglise, et qui prononcent les paroles de cette mère infaillible *(les prêtres)*. Ce sera dans quelque temps que vous pourrez frémir d'épouvante.

Ceux qui se sont consacrés au service de l'Eglise sont **plus coupables que le pauvre petit peuple.** Chose étrange, c'est en ce moment que l'ennemi de Dieu a pu passer jusqu'au fond de leur cœur, et traverser leur esprit du fil de ses mensonges et de ses erreurs. Erreurs et mensonges qui feront trembler l'Eglise souffrante, mais bientôt triomphante.

– O Flamme, cela ne nous fait rien... rien que de la peine, en voyant des hommes consacrés aller à des points que beaucoup de petit monde ne voudrait ni faire, ni dire, ni inventer.

– En ce moment, Satan fait sa conquête et achète des sujets.

– Oui, à bon marché, Flamme, car il y en a qui ne pensent plus à leur conscience.

– L'heure qui vient sera pénible. Ils paieront cher le temps d'aujourd'hui».

(2 mars 1882)

LA FOI PARFAITE EXIGÉE DES PRETRES

«Voilà, *dit Saint Vincent Ferrier,* d'où vient que les âmes d'aujourd'hui sont bien plus faibles que celles d'autrefois :

C'est parce que la foi des pasteurs n'est pas nette, parce que leur charité est accompagnée d'une sorte de mal qui s'appellerait **plaie de dégradation.** C'est le manque du respect que l'on doit tous avoir les uns pour les autres...

Dieu ne foudroie pas ; il attend ; il souffre ; il prépare depuis longtemps le retour des volontés sincères. Je me lance à dire ce mot :

Si les pasteurs, et ceux qui sont chargés de la si pénible responsabilité des âmes, ne changent pas, s'ils ne rentrent pas dans la foi parfaite et dans la charité ordonnée par Dieu, ordonnée surtout à eux-mêmes, Dieu, bientôt, manifestera, en eux et par eux, un sujet de scandale.

Dieu, dans la surprise de ses impénétrables desseins et par sa divine puissance, Dieu leur enverra un grave avertissement qui sera partout à la fois. Cet avertissement sera même révélé aux âmes qui doivent suivre la ligne droite...

Dieu frappera en secret ; il frappera en public. Dieu se plaint si fortement qu'il est impossible de comprendre ses plaintes, tant elles sont rigoureuses et mêlées de justice.

Je prononce ce mot terrible parce que Dieu m'y engage et le veut :

Je peux affirmer, de sa part, qu'il est mille fois plus consolé par bien des âmes qui n'ont aucune charge et qui vivent dans le monde, mais qui vivent bien leur état, que par le *sacerdoce.* Dieu est mille fois plus consolé de leur part que de la part de beaucoup de ses serviteurs engagés dans les voies pénibles de la direction des âmes. Je parle de ses ministres.

Dieu ne peut désormais souffrir longtemps tant d'injures, d'injustices et de crimes voilés. Si l'on savait sur terre combien il y a d'iniquités voilées aux yeux des âmes et aussi aux yeux du corps, on serait dans une affreuse épouvante. Dieu les voit, les connaît, les juge.

Le vrai cachet des opérations de Dieu en nous, c'est **la paix et le calme** au milieu des flots d'angoisses et de persécutions».

(5 août 1878)

LA BOUE... QUE LE SEIGNEUR AIME

«Petite sœur, *dit Saint Thomas d'Aquin,* laisse-moi t'expliquer ce que deviennent les larmes que tu répands. Ces larmes sont portées au Seigneur et déposées en trois fontaines.

Dans la première fontaine, tes larmes s'offrent d'elles-mêmes : Seigneur acceptez l'offrande de mes yeux. Notre-Seigneur y puise avec avidité. Il y trouve un remède pour **guérir ses blessures.**

Passons à la seconde fontaine qui est celle des larmes de désir. Là, c'est la Sainte Vierge qui y mêle le pur amour de son Cœur immaculé. Elle en compose un parfum si doux qu'elle va le répandre aux pieds du Seigneur **pour implorer miséricorde** en faveur des pécheurs : tu es leur protection.

– Mais, Saint Thomas, je ne suis que pourriture et corruption.

– Ah ! petite sœur, *que le Seigneur aime la boue quand elle lui est offerte en pareils termes !* Dis-moi comment tu les offres, tes larmes, au Seigneur.

– Je lui dis : Très aimant Sauveur, je vous offre mes misérables pleurs. Faites-en une fontaine où je puisse laver tout mon corps. Que pour moi, sur terre, elles soient pardon et rémission, puisque je ne puis obtenir la grâce des sacrements !

– Viens maintenant à la troisième source. Là Notre-Seigneur est assis comme au bord d'une petite fontaine. Il te dit, sans que tu l'entendes :

Continue, ma victime, **à me consoler de la sorte.** Cette consolation a plus de charmes pour moi que toutes les prières».

(28 mars 1878)

LE CHEMIN DE LA PERFECTION

Le séraphique Père Saint François marche loin devant moi. Plus j'avance, plus le chemin se remplit d'épines.

«Père Saint François, vous marchez trop vite en avant. Je crains fort de rester au milieu de toutes ces ronces.

– Lève au ciel les yeux de ton âme.

– Père Saint François, venez à mon secours.

Je m'avance encore. Mais voici que les épines montent au-dessus de ma tête et m'obligent à me courber.

Petite sœur, charge ta Croix sur tes épaules et dis : je marche sur le chemin du Calvaire.

– C'est bien le chemin du Calvaire tant il est douloureux. Vous dites bien, Père Saint François ! Vous passez, vous, sans vous piquer dans les ronces.

– Il y faut passer pour que tout en toi soit purifié.

– Mais, Père Saint François, je suis incapable de me frayer une route au travers de ces épines si aiguës que toutes semblent se retourner contre moi. Oh ! Père Saint François ! Père Saint François !... Courage cependant, mon âme, il le faut !

Je passe. Je me sens, de partout, piquée si vivement que la douleur m'en vient au cœur. Je continue. Le chemin est encore plus creux, et les épines pendent plus bas sur ma tête.

Père Saint François, un petit enfant ne passerait pas.

– Petite sœur, il faut que les épines te déchirent, et que tu les déchires toi-même.

– Donc, je dois devenir insensible à la douleur ! Eh bien ! je vous promets de ne pas me plaindre.

Qu'elles sont basses et pas une lumière ! ...rien que des épines !

C'est un lieu de souffrances, *dit Saint François,* mais c'est un lieu de mérites.

Dans les épines, j'aperçois quelques fleurs desséchées qui y sont jetées.

Quelles sont ces fleurs, Père Saint François ?

– Petite sœur, ce sont des âmes que l'amour de la Croix avait commencé de purifier. Elles ont dit à Jésus : nous sommes fatiguées de souffrir ; nous avons besoin de repos. Elles ont été dans la grâce, mais elles l'ont perdue.

Petite sœur, on n'obtient rien sans peine. Toutes les œuvres belles ont marché de souffrances en souffrances. Quand il m'a fallu établir la famille franciscaine, que n'ai-je pas enduré ? Quand l'Amour crucifié veut établir **une œuvre solide,** il la fonde toujours sur **de grandes persécutions.** C'est le cachet divin, tous les élus l'ont porté.

Petite sœur, il ne faut se faire ni peine, ni chagrin. Il faut tout accepter ; c'est Dieu qui le veut. Ne dites pas : les hommes nous font souffrir. Les hommes contribuent à la souffrance, mais c'est Dieu qui l'impose».

(10 septembre 1877)

LE TRIOMPHE DANS LA GLOIRE

(Ascension)

«Maintenant, *dit la Colombe du Saint-Esprit,* recueillons-nous un instant. Adorons Celui qui s'élève, au milieu des acclamations de gloire, vers le ciel de son Père».

Je vois Notre-Seigneur monter au milieu d'un éclat si grand que les yeux de l'âme ont peine à le soutenir...

Toutes les voix qui entourent Notre-Seigneur répètent cette parole :

«Il monte au ciel et va préparer des places à ses élus».

Je vois sa glorieuse Majesté pénétrer dans les cieux... Au-dessous, je vois une foule d'hommes semblables aux apôtres de Jésus. Ils regardent, les yeux perdus en une hauteur sublime. Ils disent :

«Il a souffert pour acheter le royaume de son Père. Après quarante jours d'absence, il va rentrer dans sa gloire pour jamais».

Et j'entends la voix du Seigneur qui répond :

«Ce n'est qu'après avoir souffert et enduré les tourments de la terre que vous aussi, vous tous, vous viendrez vous asseoir dans ma gloire. Je vais préparer vos places. Je vais à mon Père pour mieux répandre sur vous mes bienfaits et mes joies éternelles».

Notre-Seigneur est près d'entrer dans les cieux quand le divin Père et la troupe éternelle se présentent à la porte du Paradis, avec des trompettes éclatantes et d'autres musiques angéliques.

Le Père céleste dit :

«Entrez, mon Fils, en votre royaume. Venez vous asseoir à ma droite».

La Colombe du Saint-Esprit dit :

«Aujourd'hui, c'est l'anniversaire du jour où le Seigneur est monté aux cieux. En peu de jours, ce sera aussi l'anniversaire du grand jour où je suis descendu apporter, sur la terre, le feu et la lumière à l'Eglise. Je n'ai que quelques mots à adresser au monde :

Ne seront couronnés que ceux qui auront souffert. Le Seigneur a donné des combats à tous les chrétiens et la croix qui sanctifie... Le chrétien achète le ciel par ses souffrances et ses larmes. Jésus-Christ a racheté le monde

par son sang et les souffrances de sa chair. Le monde, c'est sa conquête et, dans son amour, le Seigneur en est jaloux».

Après cela un Chérubin se prosterne et se relève, tenant sur sa poitrine le livre de Dieu, tandis qu'un autre Chérubin demeure prosterné et semble adorer profondément en silence.

Le livre ouvert, je me tiens tout près de ses pages écrites par le Seigneur. Mon âme ne les lit que sous les rayons de la troisième personne.

Je lis en tête :

Ma gloire immortelle va, sous peu, se refléter parmi toi, ô mon peuple, toi déjà arrosé des grâces de ma présence. Les éclats de ma gloire sont près de t'environner. Je t'apporterai[1] sans tarder les objets de ma promesse.

Je lis au dessous :

Je vais mener mes œuvres rapidement car j'entends le souffle de l'orage qui gronde sur la terre... A mon peuple ma parole et mes secrets. Il ne faudra que l'espace de **sept mois**[2] pour me donner la gloire et la demeure que j'ai demandée pour abriter le Roi et les victimes de sa Croix : serviteurs, servantes et épouses de mon Cœur. C'est en cet espace, mesuré par moi, que les yeux de mon peuple sont destinés à contempler la route des vrais combattants du nom de Dieu...

(18 mai 1882)

---

1. Il s'agit de l'ordre du déroulement des événements futurs et de la date de leur venue : le chiffre des unités et des dizaines, mais pas celui du siècle.
2. Cet espace de sept mois semble concerner la longueur de la troisième crise en France, le temps de sa reconquête par le Sauveur inconnu.

CHAPITRE XI

SOURIRES DU CIEL

Pour nous *délasser,* comme dit le ciel, des révélations pénibles et ardues, nous terminerons sur des sujets plus souriants.

IL FAUT PARLER FRANÇAIS

Dans son instruction sur le saint Noviciat, Marie-Julie répète, comme au catéchisme, la très longue leçon du Saint-Esprit sur le onzième degré de la perfection.

«... L'âme voit-elle cette haute pensée puissante ?

– Oui, elle la voit comme dans un soleil élevé, exerçant une influence très douce, très juste, très parfaite, en tout et sur tout ce que contient la pensée de Dieu.

– L'âme peut-elle voir la profondeur avec laquelle Dieu pense, juge et agit ?

– Non, elle voit seulement les rayons du soleil, qui sont la pensée de Dieu, se disperser, s'étendre et se poser ; mais elle ne voit pas la pensée elle-même ; elle n'y entre pas. Elle voit le commencement de la puissante parole de Dieu ; elle n'en voit pas la fin.

– Quelle opération produit dans l'âme cette pensée de Dieu ?

– Par cette pensée, il s'élève dans l'âme une chaleur, la chaleur de l'amour et, à la suite, l'amour renferme un mystère très profond qui est renvoyé au douzième degré.

– L'âme ressent-elle la grandeur de la lumière et des travaux qui se font en elle ?

– Non, elle en est empêchée par **l'absorbation...**

– **Tu ne parles pas français.**

– Pardonnez-moi, bon Saint-Esprit. L'âme, donc, est absorbée par cet amour qui est si fort, si divin, si puissant. L'âme ne ressent pas la fatigue de ces travaux, parce que Dieu seul l'occupe et la délasse».

(10 septembre 1878)

Les instructions sur le Saint-Noviciat formeraient, à elles seules, un volume. Mais le lecteur moyen nous saura gré de ne pas insister. Seuls des mystiques chevronnés pourraient dire ce qu'il faut en penser.

UN NOM PAS FRANÇAIS

Je regarde des yeux de l'âme et je vois venir un élu. Il paraît grand et marche très vite.

«Bon saint, comment vous appelez-vous ? Je ne vous connais pas.

– Non, je ne suis jamais venu.

– Comment vous appelez-vous ?

– Sois sans inquiétude, je suis bien un élu du ciel. Je vous souhaite à tous la paix.

– Eh bien ! oui... mais comment est votre nom ?

– Le voici, il n'est pas inconnu. Je suis **Saint Pantaléon.**

– **Ce n'est pas un nom français**, ce nom là ?

– Je suis Saint Pantaléon, cruellement mis à mort pour la foi.

– Bon saint, je ne vous connais point.

– Je ne suis pas un étranger. Mon nom n'est pas connu de toute la France, mais il sera connu par mes frères de la Croix.

– Ne nous trompez pas... ou je le dirai au bon Jésus.

– C'est bien véritablement mon nom.

– Je vous crois, bon saint.

C'est encore, *dit Saint Pantaléon,* sous les empereurs barbares, qui ont fait tant de martyrs, que j'ai versé mon sang. J'ai été condamné à mort après avoir subi neuf interrogatoires.

– C'est *tout plein,* bon saint.

– J'ai subi une espèce de crucifiement, les jambes transpercées, des pieds aux genoux, par un croc de fer qui avait trois branches... Dans son autre partie, mon corps fut scié en morceaux par une scie dont les dents étaient longues et très aiguës. J'eus la tête séparée, à partir de la bouche en deux tronçons. Dieu m'a fait la grâce de souffrir moins longtemps que d'autres martyrs.

On jeta ma chair aux animaux qui refusèrent de s'en repaître. Alors on ordonna de me jeter à la rivière... Je fus recueilli par mes confrères et enfermé dans un coin de terre. A cette époque, on enterrait partout, que la terre fut bénite ou non.

Mais... te rappelles-tu bien mon nom ?

– Je ne sais, bon saint, il n'est guère commode.

– Nos frères l'ont recueilli, reste tranquille.

– Oui, bon saint.

– Mes frères, nous sommes, dès cette vie, les héritiers de la gloire du ciel. C'est pourquoi nous devons tous souffrir dans notre âme et dans notre corps. Dieu vous choisit pour ses instruments ; il a besoin de vous».

(1er octobre 1878)

On ferait un délicieux volume de toutes les interventions des saints auprès de Marie-Julie. Notons que nous n'avons pas trouvé trace de ces saints renommés dont l'authenticité est

douteuse : Saint Christophe, Saint Georges, Sainte Barbe... Par contre, l'inconnue Sainte Pudentelle semble tenir, dans le ciel, un rang élevé.

PRÉSENTATION DE SAINTE GERMAINE

Le 4 mai 1874, Monseigneur Fournier donnait à l'abbé David une image de Sainte Germaine de Pibrac destinée à Marie-Julie. L'abbé la met entre ses mains à l'extase du 15 mai. Marie-Julie demande à la Sainte Vierge qui représente cette image.

«C'est Sainte Germaine, *répond la Sainte Vierge.*

– A-t-elle un autre nom ?

– Oui, Cousin.

– Bonne Mère, quel est le nom de sa mère ?

– Marie Laroche.

– Et celui de son père ?

– Laurent Cousin.

– A quel âge mourut-elle ?

– A vingt-deux ans. Elle aussi a souffert des calomnies».

Le jour de la fête de Sainte Germaine, la Vierge Marie présente la jeune sainte à Marie-Julie en extase. Celle-ci raconte à son confesseur :

J'ai vu la Sainte Vierge qui tenait Sainte Germaine par la main. Elle l'a présentée dans l'état où elle était quand elle vivait à Pibrac.

Elle a la figure longue, brunie par le soleil, les cheveux blonds et courts, pas trop bien peignés, de grands yeux bruns. Le nez est petit mais large. Son bras droit était crochu. Elle est mal habillée, d'une robe de grosse toile, comme une *«charpillère»,* en guenille par le bas... Pieds

nus, elle portait à son cou une gourde bouchée avec une guenille. Elle avait une quenouille dont la filasse était mal arrangée, un fuseau, un bâton et, sur la tête, une couronne d'épis et de fleurs.

La Sainte Vierge m'a dit :

«Voilà Sainte Germaine que tu as désiré voir depuis longtemps».

Sainte Germaine reviendra et montrera à Marie-Julie son humble maison, le ruisseau du Courbet qu'elle traversa miraculeusement à pieds secs, sa prairie qui mesurait deux *«journées !...»*[1]

Voici ce qui s'est passé après le miracle du ruisseau :

«Ta mère marâtre est-elle venue ?

– Oui.

– Et ton père ?

– Oui... Ma mère marâtre m'a battue, mais les voisins l'ont repoussée à coups de poings. Le sang coulait de mes membres.

– Avec quoi te battait-elle ?

– Avec un bâton de roseau.

– Je ne connais pas cela. D'où cela vient-il ?

– Du *«douet»*[2].

– Il n'y en a pas chez moi. Oh ! fais voir... Oui, j'en ai vu. C'est bien dur *(sans doute du bambou).* Ton père, qu'a-t-il dit à ta marâtre ?

– Il pleurait, il la repoussait.

– Ma petite sœur, fais-moi voir le pauvre que tu nourrissais.

– Il était de Toulouse.

– Allais-tu parfois à Toulouse ?

---

1. Une journée : surface qu'on pouvait labourer dans un jour.
2. Fosse remplie d'eau.

– Non.

– Il est né à Toulouse ? Comment l'as-tu connu ?

– Il est venu se réfugier dans la grande forêt, après avoir été abandonné par les siens. C'est la Vierge Marie qui me l'a fait connaître.

– Je vois sa grotte. Il est couché sur sa *«guinche»*[1]. Tu avais loin pour aller le voir ? Comment s'appelle-t-il, ce bonhomme là ?

– *Jacques Morin.* C'est un saint.

– Tu n'avais point peur ? Comment s'appelle cette forêt ?

– La *Bouconne»*.

(abbé David)

LE RETOUR DE SAINTE GERMAINE

Je me retrouve avec la Sainte Vierge et Sainte Germaine.

«Je vous salue de toute mon âme, Sainte Germaine.

– Je te salue du ciel sur terre, sœur de la Croix. Depuis longtemps le céleste Epoux m'avait promis que je reviendrais te visiter.

– Il y a longtemps, petite sœur Germaine, que je ne vous avais vue. Je ne vous ai point oubliée. Et vous, m'aviez-vous oubliée ?

– Non, et à tout moment j'ai prié.

– Moi aussi, je vous ai priée et invoquée.

– Petite sœur, mon Epoux m'avait dit : avant que j'introduise mon épouse de la terre, je te permettrai d'aller : me voici.

– Merci, petite sœur.

---

1. La guinche, sorte de grande herbe, dure et blanche qui croît dans les sous-bois.

– Je vais maintenant, sur l'ordre de mon Epoux éternel, faire mon devoir d'épouse immortelle.

– Faites-le, petite sœur.

– Tu vas bien m'écouter.

– Oui.

– Je veux que tu me dises : **toi.**

– J'aime mieux vous dire : **vous.**

– Non, dis-moi : **toi.**

– Je le veux bien, puisque vous l'exigez, petite sœur Germaine.

– Te rappelles-tu le jour où, peinte sur une image, je vins pour la première fois dans ta cellule ?

– Il y avait mon père-confident victime et les sœurs de Saint Vincent de Paul de Nantes. Quant au reste, petite sœur, je ne m'en souviens plus.

– Voici comment se fit cette prodigieuse connaissance : le vénérable évêque, qui règne dans les cieux, avait, dans sa maison épiscopale, cette image de moi. Après l'avoir bénite, il la donna en souriant à ton père directeur et lui dit :

Voici l'image d'une pauvre et sainte bergère de campagne. Veuillez la présenter de ma part à Marie-Julie. Comme elle, cette sainte était ignorante ; comme elle, elle ne savait guère que faire paître son troupeau et vivait, comme elle, au milieu d'une campagne. Offrez-lui cette image de ma part, et vous me direz le résultat.

– Merci, petite sœur.

– Tu me reconnus parfaitement.

– Oui, par la lumière de mon Jésus. Toute seule, je n'en étais pas capable.

– Puisque, *dit Sainte Germaine,* c'est ce vénérable évêque qui m'a fait connaître à ton âme, j'ai aujourd'hui **une mission à remplir** pour ce grand homme plein de zèle et de cœur. Voici les ordres divins, écoute bien.

– J'écoute, sœur Germaine.

– Avant de sortir de ce monde, tu auras une mission courte, mais grande, à faire remplir par les amis fidèles, de préférence les serviteurs, au sujet du vénérable évêque. Il viendra lui-même et te laissera des marques bien visibles.

– Oui, petite sœur.

– Tu recevras de sa bouche quelques paroles que tu feras transmettre aussitôt à qui le Seigneur te l'ordonnera.

– Oui, petite sœur.

– Ce sera pour des choses qui seront restées à faire, et qui auraient dû être faites depuis longtemps. Ceci, pour toi.

– Merci, petite sœur.

Notre céleste Epoux exige que le vénérable évêque soit connu davantage. Il demande que paraisse sur lui un petit livre contenant... écoute bien.

– J'écoute, petite sœur.

– Contenant sa mort sainte et édifiante et ses derniers moments. Notre Seigneur veut aussi qu'il y soit dit un mot très court sur ses œuvres de charité, et qu'un rappel soit fait de son grand cœur de père.

Il faut que, dans ce livre, soit gardée une petite place pour mentionner le vœu ardent qu'il fit au Sacré-Cœur, quand l'invasion venait fondre sur la France et la Bretagne. Il se tenait à genoux, avec émotion et larmes, consacrant son diocèse et tous ses enfants au Sacré-Cœur. Sais-tu, petite sœur, ce qu'alors Notre-Seigneur fit par son Cœur divin ?

– Non, petite sœur. Je crois bien qu'à ce moment-là je ne connaissais pas Monseigneur ; je n'en suis pas bien sûre. Mais je n'ai pas connaissance de ce qui se passait au ciel, lors de cette consécration.

– ...Pendant qu'il offrait sa touchante prière, le cœur de notre Sauveur s'ouvrit largement. Notre-Seigneur trempa son doigt dans le sang vermeil de son Cœur et, sur une banderolle, écrivit :

Mon fils bien-aimé, ton vœu est exaucé. Ton diocèse reçoit le privilège d'une protection éclatante. De ton vivant, l'invasion ne fondra pas sur ton diocèse.

Puis le vénérable Pasteur fit vœu d'élever le monument aux deux saints nantais.

– Ah ! oui, je sais, petite sœur, Saint Donatien et saint Rogatien !

– Oui, quand il promit d'élever ce monument aux deux enfants martyrs, son cœur était si touché qu'il ne savait comment l'exprimer.

– Je l'ai entendu dire par le père Sionnet.

– C'est bien un miracle du divin Cœur qui arrêta si rapidement l'invasion. Dans ce petit livre, il faut que l'on cite le père dominicain qui a administré les sacrements au vénérable Pasteur. Quelques mots fort courts devront être dits sur la familiarité de son noble cœur à l'égard de tous ses prêtres et des pauvres ouvriers qui l'ont regretté comme leur propre père.

Ce petit livre ne devra se composer que de dix à quinze pages. En voici la raison : notre céleste Epoux donnera le moyen d'en faire un autre plus parfait, plus rempli de tous les bienfaits du saint Pasteur. Le Seigneur souffre de voir que l'actuel pasteur du diocèse laisse dans l'oubli son vénérable prédécesseur si regretté et fait remettre à plus tard ce grand ouvrage.

– Ah ! je ne savais pas, petite sœur.

– Quelqu'un se chargeait d'écrire la Vie tout entière ; on lui en a soumis le projet. En renvoyant à plus tard, il voudrait une **éteinte** générale de sa sainte mémoire. L'évêque actuel craint que, par ce livre, l'évêque mort soit mieux aimé, respecté et vénéré de ses diocésains que sa propre personne à lui qui règne maintenant sur le même siège.

– Petite sœur, l'évêque présent n'aime donc pas l'évêque mort ?

– Si... mais il ne sait guère aimer grandement, avec ce qu'on appelle attachement.

– C'est vrai encore, petite sœur.

– Malgré qu'il soit opposé à la publication de cette Vie, elle se fera tout de même. Ce petit livre va le forcer. Que le petit livre soit propagé dans tout le diocèse ! Il ne coûtera pas cher.

– Nous nous le procurerons, petite sœur.

– ...Notre Seigneur m'a dit que les serviteurs de la Croix contribueraient, par leur zèle, à la diffusion de cet ouvrage... Il ajoutait qu'il fallait que ses enfants se pressent un peu car les temps pourraient mettre obstacle à plusieurs choses commencées. On ne se figure pas cela.

L'invasion fut arrêtée ; mais le pasteur actuel aura-t-il la pensée de faire un vœu pareil, après ce qu'il verra, et ce qu'il voit sous ses yeux ?

– Je ne sais pas, Sainte Germaine, je ne sais pas.

– Non, sa foi n'est pas si vive, ni son ardeur si étendue. Ni sa charité, ni son affabilité ne sont semblables à celles du pasteur qui règne maintenant dans les cieux.

– Je ne le connais pas, petite sœur Germaine.

– Pourtant il verra bien des maux... Il est sur le point de voir les prêtres et les serviteurs de Dieu jetés sur le pavé.

Le cœur de l'évêque qui est au ciel était assez large pour loger ceux qui n'auraient plus de demeure, pour recueillir et loger ceux qui seraient réduits à la mendicité.

Le cœur du pasteur actuel ne logera pas tant de malheureux, d'affamés et de gens sans asile, comme en a logés, nourris, vêtus et consolés celui qui n'est plus.

Voilà ce que Notre Seigneur m'avait ordonné de te dire. J'ai obéi et j'ai fait mon devoir».

(15 juin 1880)

La Vie de Monseigneur Fournier, écrite par l'abbé Pottier, a fini effectivement par paraître. On remarquera que, pendant toute l'extase, Marie-Julie a su, très habilement, éluder et le **toi** et le **vous**.

AU CIEL AVEC SOEUR FRANÇOISE

(d'Andlau en Alsace)

«Viens mon enfant, *dit la Sainte Vierge,* je suis venue te chercher pour te conduire à celle que tu as aimée dans la grâce de l'humilité.

– Merci, très sainte Mère.

– Voici, *me dit-elle,* la porte par laquelle est passé le grand Saint Paul qui a été ravi jusqu'au troisième ciel».

On est entré dans les cieux. Le Seigneur me dit :

«Voilà sœur Françoise qui a bien mérité la récompense que je lui ai donnée.

– Je te salue, sœur Françoise, toi qui es dans la gloire. Dis-moi ce que tu éprouves...

– Parle, Françoise mon épouse, *dit Jésus.* Redis toutes tes joies. Va faire voir à ma victime ta place».

Sœur Françoise se lève. Deux vierges l'accompagnent.

– Mon Fils, *dit la Vierge Immaculée,* je vais avec elles.

– Allez, ma mère.

Le Seigneur reste sur son trône et s'entretient avec les autres vierges. La Sainte Vierge, qui vient de me rejoindre me dit :

«Ma chère enfant, vois comme le ciel est beau. Pourras-tu le redire à mon serviteur quand tu sortiras ?

– Jamais, ma Bonne Mère, je n'en serai capable. Que de clarté ! Et pourtant je ne vois ni cierge, ni lumière.

– C'est l'abîme d'amour qui éclaire, ma chère enfant. Ici ne rentrent que ceux qui sont sans tache.

– Je le sais... mais tout est lumière. Où l'on marche, tout n'est que lumière !

– Mon enfant, c'est partout le même reflet. Ce premier ciel n'est pas le plus beau. Le second et le troisième sont encore plus magnifiques. Tu sais que celui-ci est un ciel de passage qui cessera d'exister au jour du jugement suprême. C'est ici que le Seigneur descend afin de parler à ses enfants... C'est son jardin de repos. Ce n'est pas le ciel véritable.

Je vois, à droite et à gauche, en avançant, des bancs d'or, les uns plus élevés que d'autres. Toutes les places portent un nom écrit.

Sœur Françoise dit :

«Nous voici bientôt arrivées à la place que j'occupe».

Sœur Françoise va s'asseoir à sa place, et la Vierge s'assied près d'elle. Elle lui dit :

«Maintenant, sœur Françoise, parle à ta sœur de la terre».

Je n'avais vu sœur Françoise que deux fois...

«Voilà donc ma place, *dit-elle.* Je l'ai gagnée en pleurant, gémissant et souffrant.

– Oh ! sœur Françoise, elle est bien belle, ta place !

– Petite sœur de la terre, si tu connaissais la profondeur de mes angoisses, tu serais effrayée. J'étais privée de toute consolation.

– Mais, sœur Françoise, le bon Jésus était avec toi.

– Petite sœur, j'ai été deux années dans le plus profond abandon.

– Pourquoi donc ?

– J'avais désobéi à la voix du ciel. J'avais fait un pas sur le chemin de ma perte. Mon directeur était très dur et peu éclairé : je n'osais lui confier le secret de mes révélations. J'étais comme une isolée ; et un jour mon esprit tomba en défaillance. Tu sais qu'en ces moments là, le tentateur est prêt à séduire.

Eh bien ! il me vint à la pensée que je pourrais de moi-même et sans consulter ce directeur, prendre à mon profit quelques mètres de terre qui s'attachaient à mon bien propre. Je crus faire la volonté du bon Dieu : c'était pour gagner plus à l'aise ma vie et, aussi, pour le profit des membres infirmes de ma famille qui ne pouvaient plus travailler. Dès ce jour, la grâce m'abandonna et, pendant deux ans et un mois, je restai dans les ténèbres. Je dus remettre la terre... Ce n'est qu'après, que je retrouvai le divin Epoux qui voulut bien encore me recevoir. Que ce soit une leçon pour toi !

– Oh ! sœur Françoise, sois tranquille, je n'achèterai point de terre. Je n'ai rien et ne veux rien avoir.

– Petite sœur, si j'avais consulté celui qui m'était donné pour me conduire, je n'aurais fait que mon devoir. Mais, tu sais, la chair est faible et l'esprit prompt à se laisser séduire.

– Parle encore, sœur Françoise, j'aime t'entendre.

– J'ai regretté d'avoir à quitter non la terre, mais ma famille, une famille dans la douleur, sans père ni mère. Je vivais avec une sœur et un frère qui portait sa croix.

– Moi aussi, sœur Françoise, j'ai un frère comme le tien. Il porte sa croix.

– Le tien guérira, petite sœur.

– Je l'espère. Le bon Jésus et la Sainte Vierge m'en ont prévenue.

– Je l'ai lue, cette guérison, dans le Cœur de la Sainte Vierge. Elle approche tous les jours.

– Je compte aussi les jours. Tu comptes mieux au ciel, sœur Françoise, tu as plus le temps que moi sur la terre.

– Petite sœur, depuis bien longtemps j'entrevoyais ma fin prochaine ; mais je n'osais pas le dire.

– Oh ! sœur Françoise, tu devais être contente !

– Contente d'aller au ciel ; mais je regrettais de quitter l'Alsace et la Lorraine avant de les voir réunies à la France.

– En avais-tu l'espérance ?

– J'avais tout espoir qu'elles seraient redevenues françaises de mon vivant.

– Eh bien, sœur Françoise, j'avais su le contraire.

– Tu sais que, dans la captivité où j'étais enfermée, je ne pouvais recevoir de révélations. S'ils les avaient trouvées, les ennemis qui m'entouraient m'auraient jetée en prison, avec des fers aux pieds et aux mains. J'ai perdu l'espérance de redevenir française de mon vivant, mais j'ai l'espoir que mon corps, qui est sur la terre d'Alsace, un jour redeviendra français.

– Et moi aussi, sœur Françoise, j'ai ce grand espoir».

La Sainte Vierge intervient :

«Oui, ma chère enfant, *me dit-elle,* son corps redeviendra français. Il ne restera pas dans le sommeil sur la terre étrangère. Rappelle-toi cette parole.

– Merci, ma Bonne Mère».

– Petite sœur, *reprend sœur Françoise,* à l'heure où mon âme allait quitter la terre, mon Ange gardien a passé avec moi la nuit d'avant le trépas. Il me lisait des passages du saint évangile : *bienheureux ceux qui souffrent ; bienheureux ceux qui sont persécutés ; bienheureux les orphelins qui ont le cœur pur !* Il m'assista depuis le dimanche soir, à sept heures, et ne m'a pas quittée jusqu'au dernier soupir.

– Oh ! que tu devais être heureuse !

– Tu ne sais pas mon chagrin quand, à cause de la puissance sous laquelle nous vivions, il a fallu demander au Seigneur qu'il cachât intérieurement mes plaies.

– Explique-moi, je ne comprends pas.

– Tu sais qu'après avoir été ravis à la France nous étions sous une puissance protestante et impie.

– Ah ! je comprends. Tu veux parler de la **Prusse** et de son roi qui règne encore.

– Là, petite sœur, il est bien cruel de voir des gens malheureux pour la Religion. Dans ce pays, on est obligé de se cacher pour pratiquer les sacrements.

– Oh ! qu'on est donc malheureux !

– Nos pasteurs avaient à peine le droit de parler de la foi. Il n'y avait sorte de méchanceté qu'on ne fît souffrir aux ministres des autels !

– Oh ! sœur Françoise, tu as bien fait d'aller avec le bon Dieu.

– Notre Seigneur me dit : *Je vais faire passer intérieurement tes plaies visibles car tu serais exposée à la persécution, et je veux que tu meures d'une mort douce.*

– Dis au bon Dieu qu'il cache aussi les miennes.

La Sainte Vierge me répond :

– Tu sais que mon Fils t'a dit que tes plaies resteraient toujours pareilles jusqu'à ta mort.

– Ah ! Bonne Mère, j'aimerais mieux être pourtant comme sœur Françoise !

– Les plaies de ton côté sont cachées, cela doit te suffire : les autres resteront toujours visibles.

Sœur Françoise reprend :

– Petite sœur, l'année d'avant que je fus faite prisonnière par cette puissance étrangère, j'avais dans ma chambre une grande statue de la Sainte Vierge, à peu près de ta taille. Elle n'est pas riche : elle est vêtue de blanc et taillée dans un bois de frêne noirci par les ans. Elle est bien sculptée et l'expression en est admirable. Eh bien ! en janvier, mars et mai, j'ai vu parfaitement les yeux de la statue pleurer naturellement. Un ruisseau de larmes coulait jusqu'à ses pieds et formait une croix. *(sur le sol ?)*

– Sœur Françoise, dis-moi ce que signifiait cette croix ?

– Il me fut dit à la révélation suivante :

«Ces larmes et cette croix annoncent une grande croix pour l'Alsace-Lorraine : elle sera séparée de la France».

Au lendemain de cette révélation, comme j'étais en prière au pied de ma statue, je la vis remuer sa main droite et la lever vers le ciel ; et je vis sa tête se pencher pour le regarder. C'était la veille du jour où je ne devais plus être française.

Ce jour-là, vers dix heures du matin, la Sainte Vierge m'apparut, vêtue de deuil, les yeux en larmes. Elle me dit : «Toi, tu seras toujours française. L'Alsace et la Lorraine ne perdront jamais ce titre... **Quand la France sera purifiée, elles se relieront ensemble pour ne plus se séparer».**

Le jour où nous fûmes pris, ma Sainte Vierge étendait ses mains suppliantes. Elle donnait des signes de vie, comme la personne la plus libre : son visage devint radieux comme la figure véritable d'une personne vivante. Elle me disait :

«Courage ! Tu auras à souffrir toi et les tiens. Les ennemis de la Religion vont fondre sur la France ; mais ne crains rien : par eux la France ne sera pas endommagée... Il se passera en France de terribles malheurs ; mais tu ne seras plus là pour les voir».

Quelques instants avant que j'aille m'unir à elle par la mort, la Vierge me disait :

«Tu vas au ciel. **Me laisseras-tu seule dans ta chambre ? »**

Je n'ai pu parler ; l'heure était trop proche et Jésus ne l'a pas permis. Petite sœur, laisse-moi te confier un secret.

La Sainte Vierge ajoute :

«Je veux qu'il soit connu, je veux que mon serviteur le sache».

Eh bien ! petite sœur, *reprend sœur Françoise,* voilà ce que me disait ma sainte Mère, quelques minutes avant ma mort :

«Tu aurais le désir de communiquer avec ta famille ; mon divin Fils ne le veut pas. Mais sois contente, tes révélations seront connues».

Eh bien ! la Sainte Vierge m'a demandé d'être rapportée en France et déposée en Bretagne.

– Sœur Françoise, comment cela pourra-t-il se faire ?

– Je t'en supplie, petite sœur, surtout redis ce secret. C'est mon divin Epoux et sa sainte Mère qui t'en supplient par moi».

La Sainte Vierge me dit :

«C'est sur vous que j'avais arrêté l'accomplissement de ma promesse. A vous j'avais réservé, pour aujourd'hui, ce secret, puisque je savais que mon serviteur serait là.

– Bonne Mère, nous voulons bien faire ce que vous voudrez».

Sœur Françoise reprend :

«Petite sœur, exécuteras-tu les desseins de ma Mère chérie ?

– Je veux bien, si je peux.

– Eh bien ! écoute. Ma Sainte Vierge veut revenir en France et demeurer en Bretagne. Comprends-tu ?

– Oui, jusqu'à présent.

– Je l'ai promis à la Sainte Vierge, sans savoir si c'était possible.

– Moi non plus, je ne sais pas si c'est possible.

– Petite sœur, ma Bonne Mère veut revenir en France et en Bretagne.

– Mais, sœur Françoise, dis-nous en quel endroit.

La Sainte Vierge s'adresse à moi et me dit :

«Ma chère enfant, si je venais demeurer chez toi ?

– Ah dame ! ma bonne Mère, vous savez combien nous sommes persécutés.

– Serais-tu surprise si je me transportais dans ta demeure ?

– Non, cela ne m'étonnerait pas, Dieu peut tout.

– Tu sais, ma chère enfant, que Françoise avait adopté pour père le respectable vieillard que, toi aussi, tu as nommé ton père adoptif[1]. Eh bien ! demande-lui ou fais-lui demander s'il veut me recevoir lui-même dans sa maison. Je serais en Bretagne.

– O Bonne Mère, le bon serviteur sera heureux de faire au plus tôt votre commission.

– Si ton père adoptif veut bien me recevoir dans sa maison, j'accorderai des grâces en présence de grands personnages. Là, j'aurai ma main levée sur le siège nantais qui fait souffrir mon Cœur et celui de mon cher Fils... Il se fera des changements rapides quand j'habiterai la maison de ce digne vieillard.

– Mais, Bonne Mère, comment faire pour vous y amener ? Ce n'est pas facile.

– Les moyens sont faciles. Mes enfants, ne vous inquiétez pas».

Soeur Françoise dit :

«Tu diras de ma part...

– Et aussi de la mienne, *ajoute la Sainte Vierge.*

– Tu diras à ton père adoptif et à ta mère adoptive que, du haut du ciel, je les remercie de leur tendre charité.

Courage dans les peines et les épreuves ! Tu vois, petite sœur, combien chèrement on achète le ciel, mais on y est pour toujours».

(3 février 1878)

Adolphe Charbonnier note les jours suivants que monsieur Sionnet a écrit en Alsace pour que, si possible, on lui envoie la statue, sinon il ira la chercher. Un peu plus

---

1. Monsieur Sionnet.

tard on apprend que, d'Alsace, on a promis d'envoyer la statue.

Du 5 mars 1878, une lettre de l'abbé David à Adolphe Charbonnier :

«Une grande nouvelle ! La statue miraculeuse de Françoise est chez monsieur Sionnet qui lui a fait un beau sanctuaire dans une chambre. La voilà en Bretagne. Gare aux opposants ! Marie-Julie, pendant son extase de vendredi, l'a su et a dit des choses extraordinaires sur son arrivée et sur la boite qui la contenait. Tout était exact. Monsieur Sionnet l'avait reçue la veille, à huit heures du soir».

D'une lettre de monsieur Sionnet à Auguste Charbonnier, datée de Nantes du 28 avril 1878 :

... Après-demain, mardi, à 7 heures du matin, je pars avec madame Sionnet pour la Fraudais. J'emporte notre Sainte Vierge qui restera dans la cellule de Marie-Julie, jusqu'au 8 mai au soir, où j'irai la reprendre. Veuillez avoir l'obligeance de communiquer cette lettre à madame Grégoire. Il serait bien de ne rien dire à la famille de Marie-Julie...

Je ne sais si la route sera assez bonne pour que «la calèche» nous conduise jusque chez Marie-Julie. S'il en était autrement, je prierais madame Grégoire de dire à Charles (frère de Marie-Julie) de prendre une carriole qui devrait m'attendre, à 10 h 30 au plus tard, à l'entrée du petit chemin où nous ferions le transbordement. C'est la caisse où sera la Sainte Vierge qui m'embarrasse : elle n'est pas bien lourde, mais c'est volumineux.

D'une lettre de l'abbé David à Auguste Charbonnier du 27 mars 1879 :

Il nous faut beaucoup de prudence et de discrétion. Monsieur Sionnet est un peu monté contre votre frère qui lui envoie des personnes de Fontenay pour voir sa statue. Il refuse, il a raison. Ce n'est pas le moment de multiplier les faits miraculeux, de les faire connaître... car on est trop ennemi du surnaturel, et on ne veut plus y croire.

Depuis on a perdu toute trace de la statue de Françoise. Où a-t-elle échoué ? Chez quel brocanteur peut-être ? Qui la retrouvera ? On rêverait de la voir entrer triomphalement à la Fraudais et y demeurer au milieu de la vénération publique.

LA JOURNÉE DE MARIE-JULIE

(confidences à un prêtre)

Une heure après minuit.

Je me transporte au jardin des Oliviers, là où Notre-Seigneur but le calice de mes péchés. A peu près un quart d'heure, j'y fais oraison sur la tristesse que mes péchés ont causée à Notre-Seigneur.

Puis je me transporte aux pieds de la Sainte Vierge. Je lui demande l'humilité, l'obéissance et le secret d'aimer le bon Dieu.

Après je récite le **Souvenez-vous**, le **Salve Regina** et je me repose en pensant à Jésus et Marie vivant sur la terre.

A peu près vers deux heures.

Je me transporte en enfer et, arrivée là, j'entre dans la caverne où je contemple l'horreur du péché...

Je prends tous les péchés de ma vie que je lie, comme un fagot, avec le lien de la miséricorde divine. Je présente ce fagot à la Sainte Vierge pour qu'elle le donne à son divin Fils. Je me figure voir Notre-Seigneur descendre, et je le prie d'y mettre le feu, mais un feu d'amour, de miséricorde et de pardon.

Après qu'il est réduit par les flammes, j'en ramasse les cendres et je les fais bénir par la Sainte Vierge, et je prie pour que chaque grain publie la clémence de Notre-Seigneur. Je dis trois fois : amour, amour, amour. Je me recueille encore, et je prie pour tous les ennemis de la bonté de Dieu.

Ensuite je fait ma communion spirituelle et j'entre dans les cinq plaies de Notre-Seigneur. J'étudie son amour

immense pour nous tous, pauvres pécheurs. Je me recueille encore et je vois le jour qui passe par la fenêtre.

Vers trois heures.

Je me transporte sur le Calvaire et, là, je fais une prière pour tous les bons pères de l'Eglise, particulièrement pour ceux qui sont de nos amis. Ensuite je prie le bon Jésus de prendre un marteau et de frapper sur mon cœur pour y enfoncer toutes les vertus...

Je prie la Sainte Vierge d'arroser tous les cœurs, comme un jardin, de toutes les gouttes d'amour qui sont dans son propre Cœur. Je prie pour la Sainte Eglise et pour le Saint Père. Je fais un petit quart d'heure d'oraison sur la Passion, et je reste en présence de Dieu.

Vers quatre heures.

Je me transporte au ciel, et je salue les bons Anges qui sont à la porte. Puis je les envoie saluer tous les bons amis de Notre-Seigneur et les miens.

Ensuite je me fais mendiante, couverte de haillons. Je prends mon cœur comme un petit bol et je le tends au bon Jésus. Je lui demande la charité et, quand il est rempli, je vais à la Sainte Vierge et je la prie de faire porter de tous côtés cette petite aumône.

Après cela, je fais un examen de conscience de toutes les misères et distractions du temps passé, et je dis le **Miserere.**

A cinq heures.

Je me transporte au pied du tabernacle et là, dans mon cœur, je fais une petite leçon au Bon Dieu. Je le *«prêche»* et je le prie d'envoyer ses grâces aux prêtres qui vont monter à l'autel. Je demande aux Chérubins de les accompagner de la sacristie à l'autel.

Je me fais comme une petite niche derrière l'autel. Dans ma petite niche, lorsque le prêtre célèbre le saint sacrifice, j'entends chanter les Anges et, quand Notre-Seigneur descend sur l'autel, je me couvre de toutes mes

misères ; j'implore ; je demande grâce et pardon et je rentre au fond de ma niche. Quand le prêtre donne la Sainte Communion, je me fais petit reptile ; je le suis à la table sainte et j'ouvre la bouche pour ramasser les parcelles qui pourraient tomber. Je l'accompagne de nouveau jusqu'au saint autel, et je reste à la porte du tabernacle où je fais oraison sur la sainte Eucharistie, pour moi et mes amis.

A six heures.

J'assiste au saint sacrifice. Je me représente la montagne du Calvaire et je vois Notre-Seigneur chargé de sa Croix par le prêtre. Je demande à tous les saints ministres du Seigneur une goutte du précieux sang. Je prie pour tous ceux qui me font du bien sur la terre et pour les âmes du purgatoire.

A sept heures.

Je fais mon oraison du matin. Je récite mon chapelet et je me repose un peu.

A huit heures et demie.

Je dis mon chapelet pour les pères Etoile et Providence... Je prie mon bon Ange d'aller vous dire bonjour pour moi.

A neuf heures.

Je prie en réparation des outrages qu'on fait au Saint-Sacrement et pour que de bonnes actions se fassent dans la journée. Je fais visite à la Sainte Vierge, et je m'impose quelques petites pénitences.

De dix à onze heures.

Je me repose et, à midi, je fais la communion spirituelle. Je récite mon chapelet des cinq plaies.

A une heure de l'après-midi.

Je me prépare à entrer dans l'extase par le **Veni Sancte** et les litanies de la Sainte Vierge. J'invoque l'Esprit-Saint, je fais un acte d'humilité et, de deux à cinq heures, je reste dans l'extase.

Vers six heures du soir.

Je fais quelques petites prières pour remercier le bon Dieu. Je fais mon examen de conscience, et je me repose encore *«un petit»*.

Vers huit heures.

Je dis le chapelet en commun, la prière du soir, et je chante un petit cantique comme bonsoir au bon Dieu.

Après cela, *je «prêche»* tout petit, en doux, avec Angèle *(sa sœur). «Je parlons»* de notre bonheur, de nos peines et un mot sur le ciel. Après elle s'endort.

Je reste toute seule. Je fais une grande oraison d'une heure à peu près. Je me mets en la présence de Dieu ; je dis mon chapelet et je pleure *«un petit»,* mes péchés. Il est près de minuit. Je me tiens au pied de la Croix. Je prie pour les pères-victimes, pour les frères et sœurs de la Croix. Je remercie Notre-Seigneur de tout le bien qu'il me permet de faire, par vous mon père et par tous les saints prêtres. Je récite le **Parce Domine** et le **Cor Jesu Sacratissimum.**

Et c'est tout.

(Copié par Madame Grégoire le 4 juin 1880)

POUR CONCLURE

Ami lecteur.

Toi qui as ouvert ce livre et qui as eu le courage de le lire jusqu'au bout – il en est qui se disent esprits ouverts et qui refuseront obstinément de l'ouvrir – qu'en penses-tu ?

Il est possible que tu te dises : **tout ceci est dépassé et guère raisonnable dans nos temps post-conciliaires.** Avec le rationalisme actuel dont chacun est plus ou moins imprégné, il ne peut être question d'admettre cela. La raison doit dominer en tout. Le Seigneur nous l'a donnée pour soumettre la terre... – Mais peut-être pas pour soumettre le ciel.

Certains auront un sourire en coin qui voudra dire : **le ciel bavarde trop ; ce n'est pas sérieux.** Certes, il parle beaucoup et cela paraît de la folie ... une folie d'amour pour nous, peut-être ! Il y eut bien la folie de la Croix. *«De quelle part,* aurait dit la Sainte Vierge, *voudrait-on m'empêcher de m'entretenir avec mes enfants aussi longuement que je le désire ? »* Oui, de quel droit l'en empêcher ? Tu le sais, toi, peut-être ?

Beaucoup se diront : **ce dolorisme n'est pas théologique.** Il est certain qu'au ciel ni le Seigneur, ni la Vierge Marie, ni les Anges, ni les saints ne peuvent souffrir. Ce dolorisme ne peut donc être que symbolique et s'exprime par rapport à l'humanité de la terre, pour l'inciter à la conversion.

Le Seigneur dans sa Passion terrestre a souffert – à l'avance par rapport au temps actuel – de toutes les

trahisons présentes et futures des hommes à son égard. Ces souffrances passées ne seraient-elles pas actualisées, de nouveau, dans les manifestations mystiques, sans que la souffrance ne puisse désormais réellement atteindre le Christ ? Le sacrifice de la Croix est bien actualisé dans chaque messe, sans qu'au ciel le Seigneur Ressuscité ne répande de nouveau son sang.

Ami lecteur, sois raisonnable.

Et toi, cher lecteur, qui t'es précipité sur ces pages, qui les as feuilletées fébrilement pour ne t'arrêter qu'aux annonces prophétiques, es-tu raisonnable ? Tu restes sans doute sur ta faim ?

Oui, il reste assez de choses pour composer les «**Prophéties de la Fraudais**» : l'époque et la durée des événements, les alliances politiques et les divisions, l'invasion, l'apostasie, les châtiments, le triomphe, l'étendue du désastre, le sort des villes et des régions, les apparitions d'âmes privilégiées...

Mais crois-tu que ceci soit l'essentiel ? Tu penses à **sauver ta vie** en te réfugiant, à temps, dans les lieux protégés ? Si le Seigneur veut te sauver, il saura bien t'y diriger.

Ce qui est urgent, c'est de prier, de vivre plus intensément de la foi, de garder l'espérance la plus vive, de voir tout venir dans le calme... Peut-être, et certainement, contribueras-tu à atténuer les malheurs promis, à sauver des âmes, voire des vies humaines. C'est tout le but de ce livre.

Il nous a semblé, d'après les extases, que ce livre ait été voulu par le Seigneur. Quel accueil lui sera t-il réservé ? Sans doute pas chaleureux. Si l'on en croit les extases, il ne convertira pas le monde ; mais il sera utile après les événements.

Même s'il est mis au pilon, il en réchappera bien quelques exemplaires – un seul suffirait – pour qu'on le retrouve après que la Justice sera passée. Le Seigneur a affirmé à Marie-Julie que tout ce qu'il lui a révélé servirait :

à justifier la rigueur de sa Justice,

à condamner notre génération qui n'aura pas reconnu sa parole, ni tenu compte de ses avertissements,

à maintenir dans une prudente crainte de Dieu la génération sainte qui suivra.

Même si tout n'était que le rêve aberrant[1] d'une paysanne, cette chance valait la peine d'être tentée. C'est fait.

Maintenant : à la grâce de Dieu !

---

1. Ce qui paraît invraisemblable.

ADDITIFS et CORRECTIFS
à la Biographie de Marie-Julie

Il était impossible de faire paraître, pour une première fois, une biographie aussi compliquée que celle de la Stigmatisée de Blain sans y laisser passer des inexactitudes, des lacunes, des erreurs peut-être. Nous l'avions prévu. «Il pourra se trouver, disions-nous, des contradicteurs qui auront en main d'autres éléments d'information».

Depuis la parution du livre, en 1972, les éléments sont venus, si nombreux, que nous pourrions doubler le volume.

Nous avons reçu, à son propos, environ trois cents lettres dont une cinquantaine apportent des témoignages intéressants sur les dernières années de la vie de Marie-Julie et le contenu d'extases récentes.

Le plus important, ce sont ces quelques centaines de lettres concernant la grande époque de la vie de l'extatique, c'est-à-dire de 1875 à 1888. Ces lettres proviennent du dossier de Madame Grégoire, toutes adressées à Auguste Charbonnier.

Il y a surtout trois gros cahiers (700 pages au total) de l'abbé Daurelle, consacrés pour un tiers à Berguille, la voyante de Fontet, et, pour le reste, à Marie-Julie de la Fraudais. Ces cahiers, rescapés de dizaines d'autres, nous ont été remis par un digne prêtre que nous ne saurions assez remercier.

Il était jeune séminariste, quand il les a sauvés du feu, dans le jardin du presbytère de Savenay, lors de la

destruction de tous les papiers du curé qui venait de mourir, le chanoine Mauclerc. Qui saura l'importance des documents ainsi brûlés ?

RECTIFICATIFS

Commençons par rectifier les erreurs qui se sont glissées dans la biographie.

D'abord deux erreurs de date, dues à l'inadvertance : au lieu de lire (page 150) «en juillet 1914», il faut lire «en juin 1914» ; le naufrage du «Saint-Philbert» eut lieu le 14 juin 1931, vers 17 h., et non en 1932. (page 289).

On nous a reproché, avec raison, d'avoir écrit «lucet» au lieu de «husset», qui serait l'orthographe correcte, ce terme étant le diminutif de «huis», porte. On dit certainement dans nos campages : «le husset». Mais, trouvant partout, sur nos documents, «le lucet» nous avons manqué d'audace pour rectifier.

La photographie de la page 235 porte en sous-titre : «Marie-Julie, sa mère et sa sœur Angèle». Malgré notre répugnance à l'admettre, parce que la ressemblance n'était pas nette avec Marie-Julie, qui à cette époque ne devait pas quitter son lit, nous avions dû nous conformer à l'inscription donnée. Or une même photo, en provenance de Tours, porte : «La mère Jahenny et ses deux filles, Angèle et Jeanne». Cette dernière mention est certainement la véritable, dont acte.

Angèle, la sœur de Marie-Julie, décédée en 1900, est enterrée dans la tombe même de la stigmatisée, au niveau le plus profond ; le corps de leur frère Charles est au centre et celui de Marie-Julie à la partie supérieure. La tombe voisine, à l'ouest, est celle de Jeanne et de sa famille.

La seule protestation sérieuse qui nous soit parvenue au sujet de la biographie est de Monsieur Jacques d'Arnoux. Sur le témoignage de l'abbé Allaire, nous avions écrit, bien que cela nous surprit de la part de cet illustre écrivain, que Jacques d'Arnoux avait demandé à l'extatique si c'était bien le corps de Napoléon qui avait été

rapporté aux Invalides (page 287). Or l'ancien vicaire de Blain s'était laissé abuser par ce qui se colportait dans la paroisse. On ne peut se fier en rien à ce qui s'y dit au sujet de Marie-Julie.

En réalité l'auteur des «Paroles d'un Revenant», et de bien d'autres livres, demanda à la stigmatisée quel était le sort de l'âme de Napoléon dans l'éternité. Il obtint cette réponse :

«Napoléon, Empereur premier. Il a manqué à l'Eglise. Il a faussé sa conscience et son devoir mais il a réparé le passé injuste et il jouit actuellement de la récompense des maux soufferts».

Jacques d'Arnoux est venu à Blain à diverses reprises mais n'y a jamais séjourné un mois consécutif.

L'INTERVENTION DE L'ABBÉ DAURELLE

En ce qui concerne la reddition des sacrements à Marie-Julie, nous avons dû rester dans les généralités, car nous manquions de détails précis. Dans la pénurie d'informations à ce sujet, nous avons préféré pécher par excès d'indulgence plutôt que par trop de sévérité à l'égard de l'évêque du temps, Monseigneur Lecoq, du curé de Blain, l'abbé Baschelier et du curé de Saint Donatien, le chanoine Hillereau. Or les cahiers de l'abbé Daurelle sont singulièrement éclairants. (Voir page 226).

Déjà, une religieuse, qui fut institutrice à Blain, nous a témoigné que jamais l'abbé Baschelier n'est revenu de ses préventions contre Marie-Julie. Le curé à dit devant elle, dans les dernières années de son pastorat :

«Moi, remettre les pieds dans cette maison de la Fraudais ? Jamais ! Toute l'eau du canal ne suffirait pas à en laver ma soutane !»

L'abbé Daurelle parle «de l'acte d'aveuglement du curé de Blain qui avait maudit Marie-Julie, lui déclarant qu'il n'y avait plus de miséricorde pour elle et qu'elle était damnée. Ce malheureux prêtre avait tellement troublé et bouleversé cette pauvre âme qu'elle en a conservé une sorte

de frisson et de tremblement... Comme victime, il fallait qu'elle eût, elle aussi, sa malédiction à porter, comme celle du Calvaire dont elle est l'image si fidèle... Il est question ailleurs (dans un cahier perdu) de cette scélératesse qui se proposait d'arracher à la vie éternelle une âme déjà si sainte».

L'abbé Daurelle est victime lui-même de l'évêque de Nantes qui lui interdit de célébrer la messe dans le diocèse. Aussi, quand il vient en Bretagne pour la Fraudais, doit-il séjourner à Sainte Anne d'Auray, au Petit Séminaire d'abord, puis à l'hôtel quand l'évêque de Vannes lui ferme les portes de son séminaire.

De là, il se rend chez les Dames de la Retraite, à Nantes, dont la Supérieure est sœur Julie de Kertanguy. Mais l'abbé tremble pour ces bonnes Dames si courageuses car si Monseigneur Lecoq apprenait ses séjours à la Retraite, il ne manquerait pas de sévir contre elles. C'est pourquoi il a une clef personnelle afin d'entrer et de sortir discrètement de la communauté.

Il aime séjourner, incognito, chez l'abbé Lequeux, curé des Moutiers. L'air de la mer lui est salutaire. Mais le curé craint les foudres de son évêque, aussi le Père Daurelle doit-il s'éclipser dès que des visites de confrères sont annoncées.

Ce prêtre, proscrit en Bretagne, est pourtant fort écouté à Rome. Il correspond régulièrement avec le Saint-Office et ses lettres, ou du moins le contenu, vont jusqu'au Saint-Père Léon XIII.

Le curé de Nort, l'abbé Bonnel, est un fervent partisan de Marie-Julie et lui, au moins, ne craint pas de recevoir ostensiblement, dans son presbytère, l'abbé Daurelle. Il lui prête voiture et cheval pour aller à la Fraudais et c'est une paroisienne de Nort, madame Barré, qui prête les siens, pour alterner, quand l'abbé y va plusieurs jours de suite. La grosse agglomération de Nort-sur-Erdre est à vingt-trois kilomètres de la Fraudais. L'abbé Bonnel visite fréquemment Marie-Julie, assiste aux extases, et tient, par lettres, son confrère au courant des événements de Blain et de Nantes. Il est aidé en cela par le jeune

docteur Couëtoux de Blain, médecin de Marie-Julie et gagné à sa cause. Nous ne pouvons reproduire toute cette correspondance.

L'abbé Daurelle se dit obligé d'avoir fait écarter de la Fraudais l'abbé Cailleton, curé vendéen, qu'il qualifie d'esprit superficiel et sans jugement. Ce dernier prétend diriger la stigmatisée ; il a voulu lui porter les sacrements, en dehors de la permission de l'évêque, mais les amis de Marie-Julie s'y sont opposés, en particulier le docteur Imbert qui ne veut pas «de cette communion de contrebande».

Pourtant l'abbé Daurelle a reçu de Monseigneur Sallua l'assurance que Rome a donné l'ordre d'admettre Marie-Julie aux sacrements. Voici un extrait latin de la lettre du prélat :

«Scias scriptum esse Ordinario ut, de consensu Mariae-Juliae, assignet ei confessarium». Sache qu'on a écrit à l'Ordinaire (l'évêque) qu'il donne, du consentement de Marie-Julie, un confesseur.

On traduit «de consensu» par «du choix» de Marie-Julie. Déjà l'évêque lui a envoyé le curé de Saint-Donatien, qui n'est pas de son choix mais, si ce dernier donne l'absolution, il n'accorde pas la communion.

Aussi le père Jahenny écrit à Monseigneur Lecoq, à la date du 11 janvier 1888 :

Monseigneur,

Après une longue attente inutile et tant de souffrances endurées par ma fille Marie-Julie, à l'occasion des sacrements qui lui sont depuis si longtemps refusés, j'espérais bien, en vous voyant partir pour Rome, que, les sentiments de bienveillance du Saint-Père vous étant manifestés de près, ils vous décideraient enfin à faire quelque chose pour elle et je remercie le Ciel de savoir que mon espérance n'a pas été trompée.

Déjà, Monseigneur, vous lui avez envoyé un prêtre de votre confiance[1]. Il lui a fait espérer de votre part qu'elle aurait bientôt un confesseur et la sainte communion que son cœur désire avec tant d'ardeur. Mais ce prêtre qui

1. Le chanoine Hillereau, curé de Saint Donatien.

devait revenir sous peu, avec les dernières décisions de votre Grandeur, ne revient pas.

Je viens moi-même vous prier d'accorder au plus tôt à mon enfant son devoir de chrétien car sa vie décline...

Veuillez donc, Monseigneur, couronner votre première démarche en lui faisant donner les saints sacrements, dont la longue privation a été un si grand détriment pour son âme et a jeté sur ma famille un si grand déshonneur que je vous prie de réparer.

Seulement, Monseigneur, pour ce qui est d'un confesseur, elle vous fait prier, puisqu'elle a cette occasion nouvelle de vous exprimer son désir, car elle s'est toujours bornée à cela, de lui accorder soit monsieur le Curé de Savenay, soit Monsieur le curé de Nort, soit le Révérend Père Thomas qui jouissent tous de la confiance publique et de la vôtre. A vous maintenant, Monseigneur, de voir si vous devez tenir compte de ce désir.

Veuillez agréer, Monseigneur...

signé : Charles Jahenny

A la suite de la transcription de cette lettre, l'abbé Daurelle note sur le cahier :

«Marie-Julie persiste à demander l'un des trois parce que, l'un étant religieux et les deux autres inamovibles, ils sont les seuls amis de la cause qui puissent vouloir donner la communion sans rien craindre de l'évêque».

Le 20 janvier 1888, de Sainte Anne d'Auray, l'abbé Daurelle envoie copie de la lettre du père de Marie-Julie à Monseigneur Sallua. Il lui adjoint la sienne propre :

«Excellence,

J'ai eu l'occasion de revoir Marie-Julie, après un voyage à Lourdes où j'ai passé de belles fêtes de Noël et pensé à vous dans mes humbles prières.

Elle m'a dit qu'un curé de Nantes était venu de la part de l'évêque, il y a environ trois semaines.

Ce prêtre, qui a une grande réputation de diplomatie, est bien connu par son opposition à la cause de la

Fraudais. Il s'est même distingué par son hostilité contre la pauvre enfant, en imposant, comme pénitence sacramentelle, à certains de ses pénitents qui la fréquentaient, de ne jamais lui parler d'elle, tandis que lui en parlait à son aise avec d'autres, sans jamais l'avoir vue. Et Dieu sait les propos qui se sont tenus à sa table !

Voilà l'élu d'une telle mission.

Il voulut confesser Marie-Julie, lui donna de bon cœur l'absolution et lui fit ensuite mille compliments sur son état de victime, sur ses dons extraordinaires, sur l'intérêt que le Saint-Père lui-même porte à ses grandes grâces : tout ce qu'il y a de plus dangereux à dire à une âme dans ces sortes de voies et dont celle qui nous occupe souffrit tant dans son humilité.

Mais là se bornèrent les faveurs.

Quand elle le pria de vouloir bien lui donner la sainte communion, il répondit :

«Oh ! ceci, c'est autre chose ! Il n'est pas encore question de cela. Le curé de Blain ne permettrait pas de la prendre dans son église et il est le maître de son tabernacle. Il faut même bien se garder de lui dire que je suis venu, parce que, l'évêque et moi-même, nous ne voudrions pas l'indisposer contre nous».

Et, pour remédier à cette situation, il lui proposa adroitement de quitter son père et sa mère pour aller vivre dans une communauté de Nantes, disant que, là, on lui donnerait le Bon Dieu tous les jours si elle le voulait.

C'est-à-dire que, pour avoir le bonheur de communier, elle devrait, elle si infirme et toujours mourante, aller se fixer à près de 50 kilomètres de chez elle en voiture et à 87 en chemin de fer.

Tel fut l'objet de cette visite. Ce prêtre n'était envoyé que pour négocier et obtenir ce déplacement.

«Y consentiriez-vous, ma chère enfant, lui dit-il ?

– Oui, répondit-elle, si c'est la volonté de Monseigneur. Je quitterais tout pour recevoir mon Jésus. Mais ce sera bien difficile, à cause de l'infirmité qui ne me permet pas de me mouvoir, même de mon lit, à ce point que, pour

le faire, deux personnes sont obligées de me soulever bien doucement, car le moindre mouvement m'occasionne des douleurs intolérables. Néanmoins, je veux bien tout ce que Monseigneur voudra. Parlez-en à mes parents».

Il ne voulut pas leur en parler. Seulement il leur dit, en partant, qu'il reviendrait bientôt avec les dernières décisions de l'évêque. Ces braves gens crurent qu'il s'agissait de lui donner les sacrements...

Mais elle-même a dit ce qu'il en était à son père, homme droit, simple, essentiellement honnête et affectionné à ses enfants, surtout à Marie-Julie dont la piété fait toute sa consolation. Il répondit qu'il ne consentirait à se séparer d'elle qu'à la mort. Et il ajouta, avec ce grand bon sens qui le caractérise :

«C'est chez ton père que le bon Dieu t'a prise pour te faire ses grâces, tu resteras avec ces grâces chez ton père. Je ne demande pas qu'on te reconnaisse pour une sainte mais qu'on fasse de toi une bonne chrétienne, en te donnant les sacrements comme à tout le monde. Du reste, en te les refusant publiquement, même à Pâques et aux Jubilés, pendant tant d'années, on a jeté le déshonneur sur ma maison. Qu'on s'occupe donc d'abord de réparer ce déshonneur en te donnant chez moi les sacrements qu'on t'y a refusés, à la grande confusion de nous tous ; nous verrons par la suite s'il y a lieu de faire autre chose».

Et il se disposait à donner ces réponses au prêtre de Nantes, s'il était revenu. Ne le voyant pas revenir, il les a écrites à Monseigneur lui-même, en lui renouvelant, pour sa fille, la demande d'un confesseur en qui elle ait confiance et celle des sacrements.

Je crois devoir, Excellence, vous envoyer la copie de sa lettre. Il est bon, selon moi, que le Saint-Office sache tout ce qui se passe autour de cette enfant dont l'Eglise, j'en suis persuadé, aura un jour à instruire le procès de sainteté.

Tant que je serai dans le pays, j'informerai donc scrupuleusement votre Excellence de tout ce que je saurai.

Qu'elle daigne agréer encore l'hommage de mes sentiments de vénération les plus filiaux.

Signé : Daurelle.

A la suite de la copie de cette lettre l'abbé note sur le cahier :

Qu'est-ce donc que ces confesseurs qui accordent, à pleine main, l'absolution et refusent ensuite la communion ? Ils demandent le huis-clos d'une communauté afin de ne pas infliger un démenti aux errements d'une opposition dont ils font partie eux-mêmes. Un ami de la cause donnerait les sacrements là où ils ont été refusés !! C'est trop clair : on veut éviter cette solution humiliante, en transportant la pauvre victime dans un couvent d'où rien ne transpirerait de ce qu'on y aurait fait. L'état de leur conscience les oblige à donner la communion mais ils veulent se sauver d'un démenti public.

Ces misérables calculs de l'amour-propre, en présence d'un droit sacramentel fondé, au prix même de son sang, par Jésus-Christ, et alors qu'il s'y joint de telles injustices à réparer, sont révoltants chez des prêtres. L'histoire, plus tard, car cette cause aura la sienne, ne trouvera pas de termes assez indignés pour les flétrir.

Le second cahier de l'abbé Daurelle s'arrête au 27 janvier 1888. Le troisième, qui n'est pas le suivant, s'étend du 5 octobre au 3 novembre de la même année.

Le 13 octobre, l'abbé note sur ce dernier cahier :

«Depuis quelque temps, Marie-Julie avait le désir d'adresser un appel au cœur du Saint-Père pour le supplier de lui faire donner la sainte communion, comme grâce de son jubilé sacerdotal auquel il a voulu faire participer même les chères âmes du Purgatoire. Les parents étaient dans le même sentiment.

Je m'y étais opposé.

1° parce qu'une nouvelle insistance, surtout si directe, après toutes les démarches déjà faites à Rome, et dont le dernier résultat a été de faire dire à Marie-Julie qu'on aviserait au moyen d'aller à son secours mais qu'on avait

besoin de ménager l'évêque de Nantes, cette insistance, dis-je, serait un manque de respect et aurait l'air de vouloir faire marcher le Saint-Siège plus vite et autrement qu'il ne croit,

2° le Saint-Père qui ne juge pas à propos d'obliger l'évêque, par les moyens de rigueur, à faire donner les pâques qui sont de droit essentiel, emploierait-il ces mêmes moyens pour l'obliger à faire gagner un jubilé qui est une pure faveur dans l'Eglise ? »

Marie-Julie et ses parents se sont rendus aux raisons de l'abbé Daurelle. Leur docilité est récompensée par les nouvelles que leur apporte de Rome Monseigneur Ribault, vicaire-général du Cap-Haïtien.

Il leur dit qu'il a vu longuement les messieurs du Saint-Office dont il a constaté les sentiments entièrement favorables à la cause. Monseigneur Sallua, surtout, l'a chargé d'exprimer à Marie-Julie toute sa bienveillance, de lui dire tous ses encouragements et de l'assurer des sentiments de dévouement du Saint-Siège «qui la prend, dit-il, sous sa protection et la félicite d'avoir toujours été docile aux conseils de l'abbé Daurelle», ajoutant «qu'on se préoccupait de trouver le moyen d'aller à son secours, sans blesser publiquement l'évêque du lieu».

L'abbé Daurelle s'est décidé cependant à envoyer une nouvelle et très longue lettre à Monseigneur Sallua : des extraits d'extases surtout et un discret rappel de la situation à propos des sacrements.

Deux mois plus tard, en décembre, les sacrements sont rendus. Malheureusement, il est brûlé le cahier qui nous en révèlerait les dernières péripéties.

Il est pénible d'avoir dû remuer toutes ces choses qui ne sont pas à l'honneur d'un certain clergé. Mais la vérité a des droits imprescriptibles, même si elle apparaît à retardement. Nul de ceux qui agissent dans l'ombre ne peut se flatter que ses mauvais calculs ne soient découverts un jour. Si le Seigneur a permis que soient sauvés du feu, par les mains innocentes d'un jeune séminariste, trois des

nombreux cahiers de l'abbé Daurelle, c'est qu'il voulait peut-être que ces pages fussent écrites.

SUR LES LIEUX DE L'EXODE

Il nous a pris envie, au printemps de 1972, de connaître les lieux où Marie-Julie fut emmenée en exode, en 1940.

Chives, en Charente-Maritime, à la frontière sud des Deux-Sèvres, somnole sous la brise printanière. Au fond d'une place herbeuse, une longue et vieille église, faite de deux parties disparates, dont l'une semble vouée à la ruine. La porte latérale, la seule accessible, est obstinément fermée. Un silence de mort plane sur ce grand village apparemment dépeuplé. A quel angle de rue Marie-Julie s'est-elle reposée ? Dans quel hangar a-t-elle vécu trois pénibles journées ? Nous ne le saurons pas.

Quatre kilomètres plus loin, c'est Villiers-Couture. Par chance, l'église minuscule et archi-vieille est ouverte : une femme la balaie, en vue de la messe occasionnelle de Pâques, l'une des trois ou quatre de l'année. Sur les murs, des traces de fresques et, dans la toute petite nef latérale, quelques bancs sans dossier devant un autel misérable. La nef principale est abandonnée à la poussière.

La balayeuse nous affirme qu'ici nul ne doit se souvenir du passage de Marie-Julie. Elle nous indique la direction des Touches, à sept ou huit cents mètres de là. Madame Petit, dans son journal de l'exode, a doublé toutes les distances mais, par contre, il faut doubler l'importance du hameau des Touches qu'elle a vu pas plus grand que la Fraudais.

A l'entrée des Touches, deux vieux paysans discutent dans un jardin. Allons aux renseignements.

«Non, de ce côté, il n'y eut pas la réfugiée que vous dites... peut-être à l'autre bout. Voici un homme qui vous renseignera».

On hèle le cycliste.

«Mais oui, la personne dont vous parlez a logé dans une maison qui est devenue ma propriété. On la disait *la voyante du gouvernement.* Ma femme vous renseignera. Moi j'étais mobilisé. Suivez-moi».

Madame Hidreau se souvient parfaitement de Marie-Julie, «cette petite vieille». Oui, c'était le docteur Gautier, mais elle n'a pas su le nom de l'autre réfugiée et de son fils.

Son mari nous conduit, cent mètres plus loin, vers une petite maison serrée entre d'autres, au fond d'une courette étouffée de hauts murs. Nous entrons dans la pièce que la voyante aurait habitée : c'est maintenant un débarras. Monsieur Hidreau nous montre la trace des séparations qu'y établit le docteur Gautier. La pièce derrière, servit au docteur et à l'autre réfugiée. Faute de clef, on n'y peut entrer.

A l'une des poutres noircies du plafond, voici, accroché là et oublié, le réchaud à alcool sur lequel on prépara les repas de Marie-Julie. «Emportez-le, il ne m'appartient pas.

– Avec plaisir, ce sera une relique». Mais relique, cela ne dit rien à Monsieur Hidreau qui écarquille les yeux. Nous apprendrons, par la suite, qu'il a été maire de Villiers-Couture et qu'il est protestant.

De retour à la maison, la femme nous explique qu'on s'est trompé. C'était l'inverse : la voyante habitait dans la pièce de derrière. L'homme tient à nous y reconduire. Madame Hidreau s'excuse de ne pouvoir nous accompagner. Elle est infirme et ne marche guère.

«Demandez à Marie-Julie, risquai-je, de vous guérir. – Oh ! la pauvre, qu'est-ce qu'elle y peut, maintenant qu'elle est morte ? »

Nous voyons enfin la chambre authentique : vaste, en bon état et s'ouvrant sur les champs où paissent une trentaine de chèvres rousses.

TABLE DES MATIERES

Appréciation d'un ancien professeur de théologie 1
Préface 5
L'opinion du Père Vanutelli sur les prophéties
de Marie-Julie 7
Remarques 9
Petit lexique 9

CHAPITRE PREMIER
LA MISSION DE MARIE-JULIE

Connaître et transmettre 11
Annoncer le nouveau règne 13
Les paroles de l'Esprit-Saint doivent passer 15
Mission des collaborateurs 16
Mission de victime 19
Avec d'autres épouses du Christ 24
Mission posthume de Marie-Julie 26
Deux vieillards... pour plus tard 28

CHAPITRE II
EN MARGE DE L'ÉVANGILE

Après la conception du Sauveur 31
Noël 32
La peste en Egypte 33
Dans l'atelier de Saint Joseph 34
Les douleurs des deux cœurs 35
Véronique 37
L'attente douloureuse 39
L'offre des vêtements de deuil 41
La résurrection 42
Les communions de la Sainte Vierge 45
Les derniers temps 46

CHAPITRE III
LES EXIGENCES DU CÉLESTE EPOUX

Après le départ de l'abbé David 49
Marie-Julie craint de se tromper 51
Les noces du dernier des martyres 53
Obéissance inconditionnelle 55
L'indignation du Seigneur 57
L'évêque doit s'informer 59
Marie-Julie du crucifix 60
Des ordres fort graves 63

CHAPITRE IV
L'EUCHARISTIE ET LA CROIX

Communier... pour l'avenir 65
Les deux amours 66
Pour la communion de Marie-Julie 69
La faim du pain eucharistique 70
La communion spirituelle 72
A la porte du tabernacle 73
Examen pour l'eucharistie 75
Considérations sur la sainte communion 76
Les cinq plaies 78
La plaie à l'épaule du Christ 80

CHAPITRE V
AVEC LA VIERGE IMMACULÉE

Emouvante supplication 81
La patience de Marie-Julie 84
Au purgatoire ... à droite 86
Mise en garde 89
Le courage de Marie-Julie 90
Le détachement de Marie-Julie 91
L'instrument des désirs divins 93
Un lieu de douleur 94

CHAPITRE VI
LA PUISSANCE DE MARIE

Dès sa vie mortelle 97
L'arche du salut 98
Le miel de la prière 99
Une crise raccourcie 100
L'annonciation 102
Les pécheurs lui échappent 103
Le déluge des déluges 105
Ne jamais s'inquiéter 106
Le tamis de Jésus 108
Le jardin protégé 111
Marie corédemptrice 113
L'heure va sonner 114
Le soleil de la Vierge 115
Les cœurs rassemblés 116
Le Rosaire 117

CHAPITRE VII
LE BON SAINT JOSEPH

Prière à Saint Joseph 119
Plaidoyer de Saint Joseph 119
Puissance de Saint Joseph 122
Saint Joseph imploré pour le pain de l'âme 123
Saint Joseph en pénitence 124
Sainte Anne en Bretagne 126

CHAPITRE VIII
SAINT MICHEL ET LES ANGES

L'attente ardente de l'archange 131
Le choix proposé 132
La France en deuil 134
L'époque terrible 135
Ce que les siècles n'ont pas vu 137
Les trois cris de la France 139
La France au tombeau 141
La Bretagne séparée 142

Sous le châtaignier breton 143
Que la Bretagne ne s'y fie pas ! 144
Le plan de déchristianisation 145
Satan paraît 146
Fureur de Satan 150
Discours des Saints Archanges 152
La terre dépeuplée 154
Un bas métier 155

CHAPITRE IX
LE SACERDOCE

Grandeur du prêtre 157
Au-dessus des anges 158
Marie et le prêtre 159
Le miel du sacerdoce 160
Saint François de Sales modèle du prêtre 162
Le prêtre et la charité 164
L'éclipse des œuvres de Dieu 165
La liturgie, épreuve pour le sacerdoce 166
Les églises désertes 167
Le reniement des prêtres 168
Des prêtres en armes 171
Pie IX et l'un de ses successeurs 172
L'église emportée 174
Le martyre d'un Pape 175

CHAPITRE X
DOGME, ASCÉTISME ET MYSTIQUE

Les deux alliances 177
Du petit nombre des élus 179
Du grand nombre des élus 179
L'âme et le corps 181
La sainteté 182
Les peines intérieures 183
Médisance et mensonge 184
Prière et sécheresse 185
La meilleure prière 186
Le secret pour aimer Dieu 187
Le mérite des souffrances 190
L'instruction et la culpabilité 190
Le péché mange la foi 191

Perte de la foi plus coupable
chez les consacrés 193
La foi parfaite exigée des prêtres 194
La boue... que le Seigneur aime 195
Le chemin de la perfection 196
Le triomphe dans la gloire 197

CHAPITRE XI
SOURIRE DU CIEL

Il faut parler français 201
Un nom pas français 202
Présentation de Sainte Germaine 204
Le retour de Sainte Germaine 206
Au ciel avec sœur Françoise 211
La journée de Marie-Julie 220

Pour conclure 225
Additifs et correctifs à la biographie
de Marie-Julie 228
Rectificatifs 229
L'intervention de l'abbé Daurelle 230
Sur les lieux de l'exode 238

ACHEVÉ D'IMPRIMER
POUR LA FETE DE PAQUES
EN AVRIL 1977
PAR LES EDITIONS RÉSIAC
53150 MONTSURS

n° d'imprimeur 107 - n° d'éditeur 169
Dépôt légal 2e trimestre 1977